ÉMILE GEBHART

LA RENAISSANCE ITALIENNE



ÉTUDES MÉRIDIONALES

LA

RENAISSANCE ITALIENNE

IMPRIMERIES CERF
59, RUE DU MARÉCHAL FOCH, 59
VERSAILLES

ÉTUDES MÉRIDIONALES

LA

RENAISSANCE ITALIENNE

ET

LA PHILOSOPHIE DE L'HISTOIRE

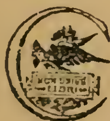
MACHIAVEL — FRA SALIMBENE
LE ROMAN DE DON QUICHOTTE — LA FONTAINE
LE PALAIS PONTIFICAL — LES CENCI

PAR

ÉMILE GEBHART

PROFESSEUR A LA SORBONNE

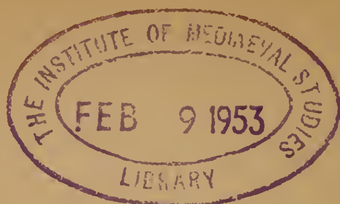
DEUXIÈME ÉDITION



PARIS
LIBRAIRIE LÉOPOLD CERF
12, RUE SAINTE-ANNE, 12

—

1920



AVANT-PROPOS

Les lecteurs qui voudront bien feuilleter ce recueil, selon l'ancienne méthode, en commençant par les premières pages, comprendront pourquoi deux figures aussi peu semblables l'une à l'autre, Machiavel et Frà Salimbene, s'y rencontrent tout d'abord, à la suite de la théorie de Burckhardt sur la « Civilisation de la Renaissance en Italie ». Le trait dominant, pour ne pas dire la cause principale de la Renaissance italienne étant la personnalité individuelle développée parfois à l'excès, mais d'autant plus forte que les circonstances extérieures semblaient plus propres à l'opprimer ou à l'altérer, on verra comment le grand historien, aux heures les plus tristes de sa vie, est demeuré obstinément attaché à la vérité politique

qu'il avait embrassée pour le bien de l'Italie, et comment l'inflexible conscience du diplomate a sauvé en lui l'honnêteté de l'homme que la ruine de sa fortune pouvait pousser à se démentir et à mentir. L'admirable liberté d'esprit qui est à l'origine de ce développement de la personnalité préexistait à la Renaissance ; elle rend compte du mouvement religieux de la Péninsule dès le XIIIe siècle, car c'est dans la chrétienté italienne plus encore que dans la commune italienne qu'elle s'est surtout manifestée au moyen âge ; le bon frère Salimbene, un joyeux représentant de la seconde génération franciscaine, exprime cet état original de l'esprit de sa race d'une façon si vive, qu'il est véritablement comme un précurseur de la Renaissance ; je n'ai donc point hésité à le présenter de nouveau, dans la familiarité de son personnage, tel que je l'ai produit, il y a quelques années, devant un cercle intime d'amis indulgents.

Les morceaux historiques qui sont à la fin du volume sont comme une application des conséquences morales et sociales de la Renaissance, que j'ai tenté de déduire des vues philo-

sophiques de Burckhardt. L'esprit d'individualité, qui fut longtemps la vie de la civilisation italienne, n'avait point adouci les mœurs, soit publiques, soit privées. Le tyran italien du xve siècle, dont la valeur personnelle fut portée au suprême degré, garda toute la brutalité féodale, aggravée encore par la méfiance, la peur incessante, la pratique de la fourberie, l'insolence d'un pouvoir sans contrôle. La Renaissance s'arrêta en même temps que tomba la liberté; il n'y eut plus de tyrans, quand les provinces autonomes disparurent; mais il resta une société habituée à la violence, à la dureté des mœurs domestiques, au jeu des passions dépourvues de tout scrupule. La famille des Cenci n'est pas belle à voir de près ; mais le tableau en est restitué d'après des textes sûrs, notamment d'après les pièces de l'horrible procès, et je demande d'avance pardon pour cette tragique réalité aux personnes sensibles qui aimaient tendrement Béatrice Cenci. Quant au chapitre où les juifs, les musulmans esclaves et les bonnes gens de Rome apparaissent dans la vérité lamentable de leur condition, du xvi[e] au xviii[e] siècle, je n'ai fait qu'y traduire, sans y ajouter un seul trait,

les documents qui abondent sur ce curieux sujet, à l'*Archivio* de la province de Rome, au *Fanfulla della domenica*, à la *Rassegna Settimanale,* dans l'ouvrage de M. Silvagni, *La Corte e la società romana*, qui est écrit en partie d'après les mémoires de l'abbé Benedetti.

Restent deux études, l'une sur Cervantes et le Don Quichotte, l'autre sur notre La Fontaine. Cervantes et La Fontaine ne s'expliquent complètement que par le génie de la Renaissance, telle que l'Italie l'avait entendue. L'ironie transcendante de Cervantes procède de l'ironie de Pulci et de l'Arioste, qu'elle dépasse, il est vrai, par l'invention symbolique et l'âpreté du réalisme espagnol. Cervantes s'est dégagé, comme l'avaient fait l'Arioste et tous les poètes chevaleresques de l'Italie, de la fascination du moyen âge héroïque ; mais, dans toutes les digressions critiques de son roman, il montre à quel point il est toujours attaché à l'inspiration poétique des vieux siècles. J'en dirai autant de La Fontaine. Il était facile d'indiquer la filiation qui l'unit à Boccace et à l'Arioste, et comment il fut aussi un Attique et un libre platonicien ; mais c'est surtout dans ce qu'il a gardé de notre

moyen âge gaulois, que le fabuliste paraît le continuateur des Italiens. Sans doute, ce ne sont point les grands souvenirs des chansons de Geste qui revivent en lui ; mais nos pères avaient chanté un héros qui ne fut ni chevalier de Charlemagne ni compagnon de la Table Ronde, Renart, dont la légende avait été la contre-partie ironique de l'épopée glorieuse, la satire du monde féodal. La Fontaine reprend Renart comme l'Arioste a repris Roland, il l'invente à nouveau, il s'en divertit, il le transforme en le plaçant au point juste de l'esprit de critique et du goût littéraire de son siècle. La conciliation du passé et du présent fut non seulement dans la littérature, mais encore dans les arts du dessin, la tradition constante de la Renaissance ; c'est en vertu de ce trait d'originalité que Cervantes et La Fontaine sont entrés dans ce petit volume.

Paris, 7 février 1887.

LA
RENAISSANCE ITALIENNE
ET LA
PHILOSOPHIE DE L'HISTOIRE

LA THÉORIE DE JACOB BURCKHARDT[1]

Le titre du grand ouvrage de Jacob Burckhardt, — *Die Cultur der Renaissance in Italien,* — ne me semble pas rendu rigoureusement par ces mots : *la Civilisation en Italie au temps de la renaissance.* Un récent traducteur du *Cicerone* de Burckhardt écrit simplement, dans sa préface : *la Culture de la renaissance.* Il demeure ainsi beaucoup plus fidèle à la pensée de l'auteur, qui répète souvent : « En Italie, la *culture* que révélaient les

[1] *La Civilisation en Italie au temps de la Renaissance,* par Jacob Burckhardt, traduction de M. Schmitt. Paris, 1885 ; Plon et Nourrit.

œuvres de la parole écrite a précédé *l'art*, qui est une partie considérable de la civilisation. Dans le Nord, au contraire, par exemple dans les Flandres, l'art apparaît longtemps avant la *culture*, les portraits de l'école de Van Eyck avant les descriptions des écrivains moralistes. » Mais il faut s'entendre sur cette expression, la *culture*, et ne point l'appliquer seulement au mouvement intellectuel de l'Italie vers l'antiquité et le paganisme littéraire. Le retour aux anciens s'appelle lui-même, en Allemagne et en France, *l'humanisme*. Burckhardt donne à l'humanisme, dans sa théorie de la renaissance, la place qui lui convient, mais il ne le considère que comme l'effet ou le signe de la *culture*, de même que l'état social, les mœurs, la religion, la poésie, les arts. Le plus sûr moyen d'entendre ce titre est encore de lire le livre même, mais comme il mérite d'être lu. Ici, la curiosité d'un esprit cultivé ne suffirait point. L'étonnante diversité des questions traitées par Burckhardt peut faire d'abord illusion sur l'objet de l'ouvrage. A travers les six divisions qui le constituent, jetez au hasard les yeux sur quelques chapitres : *la Tyrannie au XVe siècle, la Papauté et ses Dangers, l'État italien et l'Individu, Rome, la Ville des ruines, Découverte de la beauté et de la campagne, les Fêtes*, vous vous croyez en présence d'une série

de tableaux historiques et d'analyses morales. En réalité, c'est une explication scientifique, un problème de psychologie historique que Burckhardt expose et résout. Il faut, pour ne point s'égarer dans la multiplicité des points de vue ou se laisser distraire par le charme d'une érudition immense, se rappeler à chaque page que l'on étudie un chapitre capital de la philosophie de l'histoire et s'orienter sans cesse sur la doctrine de l'auteur. On aperçoit vite ce qu'il s'est proposé de mettre en lumière. Il n'écrit ni l'histoire générale de la renaissance, ni celle de la littérature, ni celle des arts; quant à celle-ci, il l'a entreprise dans un autre livre, dont une partie seulement, la classification et la description des monuments de l'architecture italienne, a paru[1]. Il dégage de l'observation des faits la cause qui les a produits, la direction et les caractères qu'elle leur a imposés; il nous fait saisir la loi d'un développement intellectuel, ou, si l'on veut, d'une civilisation qui a duré près de trois siècles et a renouvelé la civilisation de toute l'Eu-

[1] Cet ouvrage a deux titres : *Geschichte der Renaissance in Italien*, et *Geschichte der neueren Baukunst*; Stuttgart, 1878. Il répond à un projet d'histoire complète de la renaissance, que faisaient attendre les lacunes volontaires de *la Culture* relativement aux lettres et aux arts de l'Italie. J'essaierai ici, très discrètement, de suppléer au silence ou aux indications trop sommaires du maître sur ces points.

rope. C'est à l'âme italienne qu'il demande le secret de la renaissance, et, par le mot de *culture*, il a voulu exprimer l'état intime de la conscience d'un peuple. Pour lui, tous les grands faits de cette histoire : la politique, l'érudition, l'art, la morale, le plaisir, la religion, la superstition, manifestent l'action de quelques forces vives, l'indépendance de l'esprit, le jeu constant du sens critique, l'élan de la passion, l'énergie de l'orgueil. Mais ces forces, bien coordonnées, forment une harmonie où les convoitises du cœur acceptent la discipline de l'esprit, où les violences de l'instinct concourent à la maîtrise de la raison. Jamais l'homme n'a été plus libre en face du monde extérieur, de la société, de l'église; jamais il ne s'est possédé plus pleinement lui-même. Les Italiens ont appelé *virtù* cet achèvement de la personnalité. La *virtù* n'a, il est vrai, rien de commun avec la vertu. Les *virtuoses* mènent le chœur de cette civilisation. Pour Burckhardt, le réveil de l'âme personnelle, le sentiment que l'individu a repris de sa valeur propre, sont non seulement le trait distinctif de la renaissance italienne, mais la cause profonde de cette renaissance.

Il fallait indiquer tout d'abord l'idée supérieure qui vivifie l'œuvre de l'illustre professeur de Bâle. Le livre est de premier ordre : il est comme le bré-

viaire historique de quiconque écrit ou parle sur la civilisation italienne durant la période que limitent, d'une part, le temps de Pétrarque, de l'autre, le concile de Trente. Toutefois, pour le bien posséder, on doit y revenir souvent et se former à la logique et à la méthode du maître. On doit aussi, par la réflexion, élucider plusieurs questions graves que Burckhardt considère comme résolues déjà, et sur lesquelles il n'a donné que de trop rapides aperçus. Les différents groupes de faits qui lui servent à établir sa théorie sont très riches en exemples pour le xve siècle et le premier quart du xvie, plus clairsemés pour le xive et les années qui suivent Léon X, très rares pour le xiiie et l'âge de décadence contemporain du concile de Trente. Ainsi, les points d'attache de la renaissance, soit avec le moyen âge, soit avec le milieu du xvie siècle, sont à peine visibles. Les personnes auxquelles la *culture* du moyen âge n'est point familière seront déconcertées par l'apparition un peu brusque du génie nouveau de l'Italie; elles ne saisiront que d'une façon confuse l'originalité de cette révolution intellectuelle et verront peut-être en elle une création spontanée de l'histoire, absolument indépendante du passé italien. Puis, parvenu à la dernière division, qui montre l'affaiblissement de la foi religieuse et de la morale dans la Péninsule, le lecteur

cherchera sans doute la conclusion de l'ouvrage entier ; il se demandera si la fin des vieilles croyances n'a point une relation étroite avec le dépérissement général de la civilisation, avec la ruine politique de l'Italie. Il pourra même se poser une question que je ne crois point paradoxale : ce développement magnifique de l'individualité qui fut, pour la renaissance, le principe même de la vie, n'a-t-il pas été, par ses propres excès, la loi mortelle du déclin ? Il est donc utile d'éclairer à ses deux extrémités le livre de Burckhardt, afin d'en montrer plus sûrement l'ordonnance et le détail.

I

Le moyen âge, qui fut si violemment troublé par l'explosion fréquente de la passion individuelle, a tenté un effort singulier pour discipliner les âmes. Quelques notions très hautes, quelques institutions très fortes, le prestige de certaines traditions, l'ascendant mystique de l'autorité ont, à partir de l'époque carolingienne, organisé la société et réglé les intérêts et les consciences. L'idée de chrétienté fut la première et la plus générale de ces notions ; puis vint la théorie, à la fois religieuse et politique,

de l'empire et de la papauté; puis le régime féodal, groupant les faibles autour des forts et les unissant entre eux par le serment de fidélité et le devoir de la protection, fonda la hiérarchie sociale; puis les communes créèrent l'indépendance des cités ordonnées en corporations. Au sein de l'église, le monachisme réunit les plus purs parmi les chrétiens sous une loi plus austère de renoncement et d'obéissance. Enfin, la scolastique établit dans la science la tutelle de la théologie et fit concourir les esprits, même les plus fiers, à une œuvre commune de dialectique. En tout ceci, le moyen âge a mis à la fois son profond idéalisme, le sentiment qu'il avait des droits de Dieu sur l'humanité, la pitié que lui inspirait l'homme isolé, perdu dans sa faiblesse, l'angoisse que lui donnait le rêve des âmes solitaires. Dans ces moules rigoureux de la vie sociale ou religieuse, dans cette enceinte étroite de l'école sur laquelle veille l'église, la raison de l'individu, comme sa volonté, est enchaînée. Quelque mouvement qu'il fasse, il rencontre un maître : le pape, l'empereur, le comte, l'évêque, le texte des livres saints, la charte de sa commune: il se sent d'autant plus fragile que, sous ces formes visibles de l'autorité, il aperçoit la puissance de Dieu. Dieu est le suzerain universel. Le siège idéal de sa royauté est à Rome, sur le tombeau des apôtres, dans la ville

sainte vers laquelle l'Occident gravite; là commandent les deux vicaires infaillibles de Dieu : le pape, dont le droit remonte à Jésus-Christ; l'empereur, qui descend de César. Tout désordre politique est donc un attentat contre la paix de la chrétienté : *Recordemini Dei et vestræ christianitatis,* écrit Charles le Chauve aux barons révoltés d'Aquitaine. Plus tard, même quand l'empire parut représenter d'une façon moins grande la notion de chrétienté, la primauté de Dieu domina toujours le pacte social. Le roi, les comtes, les évêques décrètent toujours au nom de la sainte Trinité. Mais la communauté parfaite, selon le cœur du moyen âge, est encore le monachisme, qui maintient l'homme dans la vision perpétuelle des choses divines. « Que le moine, écrit au XIe siècle Arnoulf de Beauvais, soit, comme Melchisédech, sans père, sans mère et sans parents. Qu'il n'appelle sur la terre ni son père ni sa mère. Qu'il se regarde comme seul et Dieu comme son père. *Amen.* »

On le voit, le trait original de cet âge est la soumission absolue de la conscience personnelle à une discipline inflexible. L'individu disparaît dans le cadre politique que l'église et le dogme de la monarchie œcuménique ont établi pour le repos du monde et l'exaltation du royaume de Dieu. Il disparaît dans l'ordre féodal, où le suzerain est vassal

d'un seigneur plus grand, où le sujet est serf, attaché de sa personne à la terre de son maître. L'œuvre collective de la croisade appartient bien au temps où l'intérêt des particuliers, comme celui des plus grands royaumes, s'effaçait devant l'intérêt supérieur de la chrétienté. La révolution sociale des cités fut aussi une œuvre collective où l'individu acceptait le joug parfois très lourd de la loi communale. En France, ces petites républiques furent vite absorbées par la royauté. En Italie, quand elles se furent dévorées les unes les autres, elles firent sortir de leurs ruines le régime nouveau de la tyrannie : mais la tyrannie du XIVe siècle est déjà un des premiers signes de la renaissance. La scolastique a duré plus longtemps que l'empire universel, la féodalité et les communes, et c'est d'elle peut-être que les âmes ont reçu, dans les pays où elle a dominé, la plus forte empreinte. Elle avait été, en un certain sens, à ses débuts, une tentative de liberté, et la première opposition de l'esprit de critique à l'autorité. Mais elle perdit tout, dès le principe, par l'excès de sa méthode. Elle crut que l'interprétation est le fondement de la philosophie, que l'art de raisonner est la science même, et qu'un syllogisme régulier est l'instrument unique de la certitude. Elle mit donc dans la logique la philosophie tout entière. Et, comme elle avait dé-

terminé la méthode, elle fixa les problèmes qu'elle jugeait les plus propres au jeu de l'*a priori*, proclama Aristote le maître par excellence, fit passer tout le cortège des sciences expérimentales sous la règle du faux péripatétisme des Arabes. L'école était condamnée au régime mortel de l'abstraction. L'église, toujours inquiète pour le dogme de la Trinité, la ramena sans cesse à l'idéalisme de Scot Erigène et de Guillaume de Champeaux. Les plus grands docteurs, Abélard, Pierre Lombard, Albert le Grand furent impuissants à rendre à la scolastique le sentiment de la réalité et de la vie, l'art de l'analyse, la liberté de l'expérience. Au commencement du XIVe siècle, Okam montra la vanité de la sagesse gothique; il rappela, par une évolution dernière, la doctrine au point où Abélard l'avait placée, à cette simple notion que les idées ne sont pas des êtres. L'école avait vécu, mais la routine scolastique, la superstition du syllogisme, abritées par l'Université de Paris comme en une forteresse, persistèrent jusqu'au jour où la France de Rabelais et de Ramus accueillit la tradition platonicienne de Florence et le rationalisme de l'Italie.

Le concert de trois pays. l'Italie, l'Allemagne, la France du nord et celle du midi, a formé la civilisation du moyen âge. Tous les trois ont accepté le régime féodal. L'Italie a créé la primauté spiri-

tuelle du saint-siège, l'Allemagne, la suzeraineté suprême de l'empire. L'Italie et la France ont fondé des communes. C'est à la France qu'appartient en propre la scolastique. Toutes les nations envoyaient à la montagne de Sainte-Geneviève leurs maîtres et leurs écoliers. On peut dire, d'une façon générale, que, dans ces trois contrées, les crises les plus graves ont marqué toute tentative pour élargir ou briser les liens rigides du moyen âge. Qu'un docteur, Abélard, essaie d'asseoir la science sur la raison ; qu'une province, le Languedoc, se détache du christianisme ; qu'un pape, Grégoire VII, veuille arracher son église à l'étreinte de l'empire ; qu'un empereur, Frédéric II, s'attaque à l'action politique de l'église; qu'un tribun, Arnault de Brescia, entreprenne de réduire le pape à n'être dans Rome que le premier des évêques, toutes ces révoltes provoquent sur-le-champ un éclat terrible. Quiconque ose toucher à quelque partie de l'édifice sacré est un brigand, un apostat, un hérétique, une figure de l'Antéchrist. Presque toujours, c'est d'un concile que part le coup de foudre qui le terrasse. Presque tous ces martyrs peuvent, à leur dernière heure, répéter les paroles de Grégoire VII expirant, car ils ont cherché la justice et ils meurent pour la liberté.

Ainsi, au moyen âge, la tradition a primé l'inven-

tion personnelle. La vie morale tout entière s'est trouvée atteinte par cette rigueur de discipline dont l'effet s'est fait sentir dans les ouvrages de l'esprit. La France, dont le moyen âge s'est prolongé jusqu'au XVIe siècle, a vu, dès le XIVe, le déclin de son génie : sa civilisation antérieure, si pleine de promesses, a tout à coup langui, comme frappée d'un mal secret. Cependant, dès le XIIe siècle, l'Italie avait rejeté peu à peu de ses épaules la chape pesante du passé, et déjà une aurore de renaissance l'éclairait, quand le crépuscule des vieux âges semblait s'épaissir de plus en plus sur la France. Ici, nous touchons le point essentiel de la question préliminaire à la théorie de Burckhardt sur la renaissance.

On sait que les créations originales de la France du nord, entre le XIe et le XIIIe siècles, la chanson du geste, le roman chevaleresque et l'architecture ogivale, ont fait, dans toute la chrétienté, une fortune prodigieuse. C'est de nos trouvères que le monde civilisé a reçu Charlemagne et les héros de la Table-Ronde. La poésie lyrique des Provençaux eut à peu près un pareil rayonnement dans toute l'Europe latine Nos troubadours ont promené leur lyre en Sicile, en Toscane, en Catalogne, en Portugal. L'Italie laisse entrevoir, dans ses plus anciennes œuvres lyriques, l'influence provençale.

Vers l'an 1200, la première littérature de la Péninsule, dans la région du Pô et de l'Adige, est réellement franco-italienne. Le troubadour lombard Sordello écrivit en langue d'oïl. Jusqu'au xv° siècle, l'Italie a traduit, refondu, compilé les *romanzi franceschi* que Dante lisait ; elle mélangeait les *matières* de France et de Bretagne en des livres populaires qui inspireront plus tard Pulci et l'Arioste. Un si étonnant succès peut s'expliquer par plusieurs causes. La figure de Charlemagne était toujours le plus auguste souvenir de l'histoire. L'empereur avait accompli trois choses qui le rendaient sacré pour le moyen âge : il avait fondé la justice, élevé l'église et repoussé les païens. Il avait ranimé l'image de l'empire romain ; il faisait trembler la terre sous les pas de son cheval. Avec Charlemagne commence vraiment la chrétienté. Derrière lui marchaient ses pairs, Roland, Turpin, Renauld, transfigurés par la gloire de Charles et qui se prêtaient encore mieux que lui aux fantaisies de l'imagination poétique. La réalité historique des personnages de la Table Ronde était bien plus indécise : mais le moyen âge retrouvait en eux tous ses rêves et toutes ses larmes, l'amour mystique, le culte de la femme, le sentiment résigné de la vie, la voix maternelle de la nature et des fées, la vision du Paradis terrestre. Artus, Merlin, Lancelot, Per-

ceval, Tristan, chevaliers, prophètes et justiciers, berçaient d'espérance les peuples courbés sous l'oppression féodale. les croisés allant à la terre-sainte, les âmes délicates que le charme d'un amour plus fort que la mort consolait des misères du siècle. Aux poètes de notre Midi, l'Europe demandait les mêmes émotions, des chants d'amour et des cris de guerre. La France eut encore le temps, avant l'heure de son déclin, de donner à plusieurs de nos voisins la vieille épopée moqueuse de *Renart,* c'est-à-dire la parodie du monde féodal, la revanche des vilains contre les seigneurs, des cœurs médiocres contre les preux, des laïques contre l'église.

La littérature française des hauts siècles exprimait à merveille ce que tout l'Occident pensait, regrettait ou souhaitait. Mais cette littérature, avec sa grâce d'adolescence, n'avait rien encore qui pût déconcerter les nations pour lesquelles, dans l'ordre de la civilisation, la France semblait une sœur aînée. Elle était d'une candeur exquise, très intelligible à des esprits jeunes. Elle put, sans peine, devenir populaire à l'étranger. Plus parfaite, elle fût demeurée plus étroitement nationale. Sa naïveté même l'a faite européenne. Il serait injuste de lui reprocher comme un défaut ce trait de caractère, car il était de son âge. La conscience de nos

vieux poètes est une fleur encore à demi-close ; les dons de la maturité morale, les retours de la réflexion, la curiosité des mystères du cœur, l'art d'inventer, à l'aide de ses émotions personnelles, la passion d'autrui, l'art, plus difficile, de créer le récit en vue de l'émotion d'autrui, et de toucher le lecteur par les nuances de la composition, n'était point à la portée des trouvères. C'est l'imagination impersonnelle du moyen âge qui vit en eux. Ils rendent à leur siècle et au monde les légendes d'amour ou de batailles qui peuplaient la mémoire des foules. Leur expérience est bien courte encore et ils se soucient peu de dégager l'histoire des traditions confuses qui viennent à eux. M. Pio Raina, dans son livre sur les *Origines de l'épopée française,* vient de montrer que les souvenirs de l'époque mérovingienne se retrouvent dans nos chansons de geste carolingiennes. Prenez maintenant les troubadours. Leur forme est très variée, savante même ; leur inspiration est toute juvénile : sensualité timide, tendresse spirituelle plutôt que touchante, larmes vite essuyées, colères d'enfant aussitôt dissipées ou qui s'émoussent en se portant à la fois contre tous ceux que hait le poète, tel est le génie des Provençaux. Ils chantent la passion comme les poètes du moyen âge occidental, français ou allemands, chantent la nature ; ceux-ci

s'intéressent aux fleurs, à la bruyère au rayon de soleil ; il n'y a chez eux qu'un premier plan et pas de lointain : ils peignent avec d'éclatantes couleurs l'objet qui est sous leurs yeux, la sensation fugitive qui les aiguillonne ; personne ne sait encore voir et ne peut mesurer les dernières profondeurs de la nature ou du cœur humain.

Était-il réservé à la France du nord de produire un Dante ou un Arioste, à la France méridionale d'avoir un Guido Cavalcanti ou un Pétrarque? La croisade des Albigeois n'a pas laissé à notre Midi le loisir de donner tous ses fruits ; une civilisation noble, brusquement disparue, a emporté le secret de son propre avenir. La littérature d'oïl a poursuivi sans trouble le cours de sa destinée. Aux XII[e] et XIII[e] siècles, la France lisait et paraissait comprendre les écrivains latins; la culture classique aidait lentement aux progrès de la conscience littéraire. Toutefois, au temps de saint Louis, quand déjà la nationalité française se reconnaissait clairement, tout effort pour créer une littérature réfléchie était encore prématuré. Comparez la débilité gracieuse de l'esprit de Joinville à la santé intellectuelle de son contemporain italien Marco Polo. Déjà, cependant, la veine chevaleresque s'épuisait : les compilateurs refondaient,

abrégeaient, traduisaient en prose ou grossissaient démesurément les anciens ouvrages. La bibliothèque de don Quichotte était commencée. Impuissants à rajeunir la tradition littéraire, les écrivains en cherchèrent une nouvelle. On vit alors à quel point trois siècles de scolastique avaient usé les ressorts de l'esprit français. Comme on ne savait plus raisonner sur des choses réelles, on ne fut plus capable de créer des figures vivantes. L'École, après avoir arrêté la science, dessécha la poésie. On entra dans l'âge des abstractions et des chimères versifiées. Charlemagne, Roland, Merlin, ne sont plus que de purs accidents, des *quiddités* littéraires que l'on rejette ; désormais, les universaux seuls ont le droit de se mouvoir et de parler, je ne dis pas d'agir : les vices et les vertus, les espèces et les genres qui peuplaient déjà la première partie du *Roman de la Rose,* sont rejoints, dans la seconde, par les deux hautes quintessences, *Raison* et *Nature,* que n'embarrassent point des dissertations de trois mille vers. La prédication subtile envahit tout le champ poétique. L'allégorie théologique se glisse dans le *Roman de Renart* et en éteint la gaîté. Le symbolisme enveloppe d'un brouillard cette littérature doctorale ; seules, les formes toutes bourgeoises, moqueuses, le fabliau, le mystère, le conte, la sottie, se maintiennent en

que des traditions de liberté, entretenues par la persistance de ses corporations d'artisans, et une image idéale qui lui servait de modèle pour bien juger le régime de la double monarchie universelle et l'ordre féodal. Elle porta plus légèrement que personne ce triple joug, parce qu'elle rencontra vite l'art d'opposer l'un à l'autre et d'affaiblir l'un par l'autre les deux souverains de l'Occident, l'empereur et le pape. Elle sut empêcher, par la résistance de l'église, l'absolue primauté de l'empire; elle arrêta sans cesse, par l'appui qu'elle prêtait aux empereurs et les prétentions obstinées de la commune de Rome, les progrès de la primauté temporelle de l'église; elle employa très habilement tantôt le pape, tantôt l'empereur, à l'affaiblissement des comtes et à la protection des républiques municipales. Quand elle se fut délivrée du despotisme des seigneurs, il se trouva qu'elle avait du même coup diminué le saint-siège et l'empire en détruisant la hiérarchie qui les soutenait; elle avait les mains plus libres du côté de l'un et de l'autre; tous les deux devaient désormais composer avec une Italie communale, tantôt gibeline et tantôt guelfe qui, par ses ligues militaires, savait manifester les vues d'une politique vraiment nationale. Elle eut alors une histoire plus tragique qu'aucun autre peuple, parce qu'à Rome était le

nœud de tous les problèmes qui agitaient la chrétienté, mais, au fond, cette histoire est tout à fait consciente. En dehors des Deux-Siciles qui subissaient toujours quelque domination étrangère, l'Italie a cherché un ordre social nouveau, fondé sur l'autonomie des villes, et bientôt sur celle des provinces, un régime où la suzeraineté de l'empereur et celle du pape n'étaient plus que fictives, où le saint-siège, jusqu'au XVe siècle, se vit sans cesse dépossédé de sa royauté temporelle par la commune de Rome, mais où l'église romaine gardait toujours son prestige en tant qu'œuvre maîtresse du génie italien. L'Italie a tourmenté les papes; elle les a vus sans remords, pendant trois siècles, fuir, proscrits et outragés, sur tous ses chemins; jamais elle n'a consenti à se rallier aux antipapes, presque tous Allemands, que lui donnaient les empereurs. Au temps des papes d'Avignon, elle a résisté aux séductions d'un schisme; au temps du grand schisme, elle a su réserver à ses pontifes propres la légitimité apostolique.

Il était naturel, en effet, que le plus grand effort des Italiens fût dirigé du côté de l'indépendance religieuse. Ils n'eussent rien gagné à se soustraire à l'empire et à la féodalité s'ils s'étaient d'ailleurs résignés à la domination du saint-siège. Entre l'église et l'Italie s'établit une sorte de concordat

tacite où l'indulgence réciproque eut la meilleure part. L'église permit aux Italiens de passer sans austérité ni tristesse à travers cette vallée de larmes. Les papes accordèrent à la Péninsule des libertés ecclésiastiques qu'ils eussent refusées à l'étranger ; à l'église de Milan, dont l'archevêque était une sorte de souverain pontife, l'autonomie liturgique ; à Venise, un patriarcat presque indépendant de Rome ; à la Sicile, au midi napolitain, une familiarité étonnante avec la communion grecque et l'usage de la langue grecque pour le culte. Les meilleurs chrétiens de l'Italie, les moines, les anachorètes élèvent sans cesse la voix contre les abus du pontificat romain, que corrompt la puissance séculière. Pierre Damien, l'ami de Grégoire VII, déplore que l'église ait en main le glaive temporel. On connait les invectives furieuses de Dante contre Rome, l'insolence du moine Jacopone à l'égard de Boniface VIII. Mais, en tout ceci, il faut voir la passion politique plutôt que l'émotion religieuse. Le christianisme italien est une création singulière. Il tient beaucoup de la foi primitive ; le dogme étroit, la morale rigide, la pratique sévère, la hiérarchie gênent fort peu son indépendance : l'inspiration individuelle, la communion directe du fidèle avec Dieu, qui forment le fond de la religion franciscaine, sont peut-être les plus essentielles

traditions de l'âme italienne. Une pensée parait souvent chez leurs premiers écrivains, tels que Dante et Francesco da Barberino : c'est dans le cœur qu'est la religion vraie. Dante met en purgatoire le roi Manfred que l'église a maudit, que Clément IV a fait arracher à sa sépulture et jeter, — *a lume spento*, les cierges étant éteints, — au bord du Garigliano. Non, s'écrie le fils de Frédéric II, leur malédiction ne peut nous damner.

Per lor maledizion si non si perde.

L'Italie n'est pas éloignée de penser que toutes les religions mènent au royaume de Dieu. Le voisinage des croyances les plus diverses, l'islamisme et la foi grecque, l'avait préservée de l'égoïsme religieux. La tolérance la conduisit à une notion libérale de l'orthodoxie : le conte des *Trois Anneaux* était au *Novellino* longtemps avant Boccace. C'est pourquoi les Italiens, très libres dans l'enceinte de leur église, n'ont jamais songé sérieusement à en sortir. Ils n'ont point eu d'hérésie nationale : la *pataria* lombarde, le catharisme oriental, l'affiliation à la secte vaudoise ne furent, entre le XIe et le XIIIe siècles, que de courtes tentatives de révolte plus sociale encore que religieuse. La doctrine issue des prédictions de Joachim, abbé de Flore, parut un instant plus me-

naçante ; elle troubla le monde franciscain par l'attente d'une troisième révélation, l'Évangile éternel du Saint-Esprit. Le saint-siège traita avec douceur ces excès du mysticisme italien ; il autorisa la liturgie et le culte de Joachim dans les diocèses de Calabre ; il condamna Jean de Parme, le général des frères mineurs, puis lui offrit le chapeau de cardinal, enfin, le béatifia ; il laissa pulluler les petites sectes des *fraticelles* et des *spirituels,* qui continuaient le joachimisme ; il béatifia à son tour Jacopone, le plus bruyant de tous ces sectaires. Il était bien entendu, entre l'église et l'Italie, que selon la parole empruntée à saint Paul par Joachim, « là où est l'esprit du Seigneur, là est la liberté ». La conscience libre, dans la cité libre, telle fut alors la loi de la civilisation italienne.

Dans le domaine rationnel, l'Italien du moyen âge n'est pas moins maître de soi-même. Il pense librement et d'une façon très saine. C'est un fait grave que la scolastique ne s'est jamais implantée solidement dans la Péninsule. L'Italie a donné à l'école de Paris plusieurs de ses plus grands docteurs, Pierre Lombard, saint Thomas, saint Bonaventure, Gilles de Rome, Jacques de Viterbe ; ceux d'entre eux qui ont repassé les Alpes étonnèrent plutôt qu'ils ne séduisirent leurs

compatriotes. Saint Thomas professa devant Urbain IV ses doctrines « par une méthode singulière et nouvelle », écrit Tolomeo de Lucques. La scolastique ne fut docilement acceptée en Italie que par les théologiens et les moines. Au XIVe siècle, Pétrarque et Cino da Rinuccini, dans son *Paradis des Alberti*, se moquent du *trivium* et du *quadrivium*. Les premiers moralistes, Brunetto Latini et Dante, peuvent conserver les divisions et l'apparence logique de l'École : en réalité, ils procèdent par expérience dans leurs descriptions de la nature et du cœur humain. La science nationale de l'Italie, à Bologne, à Rome, à Padoue, n'est point la dialectique, mais le droit écrit, c'est-à-dire la raison appliquée aux choses de la vie réelle ; c'est aussi le péripatétisme de la tradition arabe, mais absolument dégagé de la théologie, l'averroïsme, auquel se rattache la rénovation des sciences naturelles et de la médecine. Cette grande école, dont Padoue fut le centre, a beaucoup inquiété l'église : les peintres religieux, tels que Benozzo Gozzoli, montrent volontiers Averroès terrassé, véritable Antéchrist, sous les pieds de saint Thomas. Les averroïstes ont tenté, dans l'Italie du moyen âge, une reconnaissance de l'ordre purement rationnel que Descartes reprendra pour la France. Leurs adhérents plus ou moins déclarés allèrent très vite

jusqu'au terme dernier de l'incrédulité : ils niaient l'immortalité de l'âme et l'âme elle-même. Les *bonnes gens,* la *gente volgare,* voyant Guido Cavalcanti passer rêveur dans les rues de Florence, prétendaient qu'il cherchait des raisons de ne pas croire en Dieu. Déjà, au commencement du XIIe siècle, on avait signalé à Florence des *épicuriens* qui se riaient de Dieu et des saints et vivaient selon la chair, dit Villani. Comme tous ces libres esprits appartiennent au parti gibelin, il est peut-être bon de n'accueillir qu'avec réserve les accusations lancées contre eux par les guelfes et les moines. On ne peut sans doute mesurer l'étendue de leur scepticisme, mais il faut bien signaler en eux ce trait caractéristique de l'homme moderne. Ils ont eu, dans leur incrédulité, l'orgueil naturel aux consciences qui dédaignent la foi ou les illusions de leur siècle. Dante les condamne, comme hérétiques, mais on sent qu'il les admire, car ils sont de sa race. Le plus hautain de tous, Farinata degli Uberti, tout droit dans son sépulcre embrâsé, le front altier, semble, dit-il, avoir l'enfer en grand mépris. Mais n'avons-nous pas déjà perdu de vue le moyen âge occidental ? Tandis que la France s'arrête dans l'œuvre de la civilisation, l'Italie, ouvrière plus tardive, est toute prête à inventer une civilisation nouvelle. Elle tient en ses mains

l'instrument de tout progrès, l'art de penser clairement ; elle sait opposer à l'autorité de la tradition la valeur rationnelle et l'énergie de l'individu. Elle passe d'une façon presque insensible du moyen âge à la renaissance.

II

Elle y passe d'abord par une vaste crise politique et sociale qui a transformé chez elle la notion de l'état, le caractère du pouvoir, les rapports du citoyen avec le gouvernement de sa patrie, les relations des différentes parties de l'Italie entre elles, les relations de l'Italie avec la chrétienté. Il s'agit de la *tyrannie,* ou du principat absolu, qui s'établit avec ensemble sur les débris de l'ordre féodal et des communes républicaines. Burckhardt étudie ce grand fait avant tous les autres, parce qu'il est non point la seule cause, mais la cause initiale de presque tous. La tyrannie, en brisant les anciens cadres politiques, n'a pas seulement donné aux Italiens un exemple d'action ; elle leur a imposé l'action même par la nécessité où ils se trouvèrent de respirer et de vivre dans l'atmosphère d'un régime nouveau.

Le type premier de l'état moderne remonte à

l'empereur Frédéric II. Avant lui, les princes normands avaient régné sur l'Italie inférieure et la Sicile en modifiant le système féodal, qu'ils changèrent en baronnies indépendantes : Frédéric substitue à leur œuvre une remarquable imitation des gouvernements musulmans. Il est, lui, le seul baron, le maître absolu ; partout où il domine, le droit politique des comtes est anéanti, les élections populaires sont défendues; entre lui et la multitude des sujets ne subsiste plus une ombre de hiérarchie ; il gouverne par son bon plaisir, loi suprême qu'exécutent sans pitié ses vicaires, tels qu'Ezzelino da Romano ; il gouverne en dehors de l'église et contre elle ; s'il ne fonde pas une religion d'état, s'il ne prétend pas à la suprématie religieuse du monde, tout au moins est-il le chef véritable des religions diverses qui vivent en paix sous son sceptre. Il s'est réservé le pouvoir judiciaire ; il enveloppe son royaume du réseau d'une administration dont sa chancellerie trilingue est le centre, fixe, par le cadastre, l'impôt foncier, règle les impôts de consommation, surveille la science, fait des universités de Naples et de Salerne une école impériale où toute la jeunesse de l'Italie méridionale est obligée d'étudier , il est lui-même l'armateur privilégié de l'empire pour tous les ports de la Méditerranée, il s'octroie le monopole du sel et des métaux. Son

égoïsme, ses passions, son génie, où la tolérance se rencontre avec la cruauté, sont la règle unique de sa politique. Il brûle les hérétiques, tout en réconciliant l'Europe chrétienne avec l'Asie musulmane. Il appelle à sa cour les poètes et les médecins grecs ou arabes, les troubadours, les rabbins juifs, les géomètres et les chanteurs. Ce khalife souabe qui écrit des vers d'amour et s'entoure de bourreaux sarrasins est la terreur de l'Occident et de Rome. Mais l'Italie, qui bientôt permettra tout à ses maîtres, à la condition qu'ils fassent de grandes choses, voit en Frédéric le premier de ses princes, *specchio del mondo*, miroir du monde, dit le *Novellino;* longtemps après la chute de sa maison, il occupera l'imagination populaire et passera dans les songes des Visconti, des Malatesta, des Sforza et des Borgia.

La tyrannie italienne a mis plus d'un siècle à trouver son expression définitive dans les grandes familles despotiques des derniers Visconti et des Sforza de Milan, des Este de Ferrare, des Gonzague de Mantoue, des Montefeltri d'Urbin, dans le principat des premiers Médicis, le pontificat des papes tels que Pie II ou Paul II. Au XIVe siècle, le désordre inouï où est tombée l'Italie, abandonnée par le pape et l'empereur, permet aux audacieux de s'imposer violemment soit à leur propre cité, soit

aux barons de leur voisinage. Les petites dominations qui ont commencé par un exploit de brigandage sont alors très nombreuses et d'un caractère farouche. La résistance des communes ou celle des seigneurs, l'indiscipline de ses fils, de ses bâtards et de ses proches qui se rient d'un droit dynastique fondé par le guet-apens, maintiennent le maître illégitime dans la méfiance, le forcent à régner par l'épouvante. Le tyran s'isole dans son palais où aboutissent toutes les forces vives de l'état, la police, les impôts, la justice ; la garde du tyran est la seule armée nationale ; son trésor bâtit les églises, dessèche les marais. Son peuple lui appartient au même titre que ses meutes de chasse. Jean-Marie Visconti lâchait ses dogues sur les bourgeois de Milan, Urbain VI jetait des cardinaux dans une citerne pleine de reptiles. Cette tyrannie ne pouvait durer ; elle s'usa vite par sa violence même. Le xve siècle nous la montre s'améliorant par le progrès de l'esprit politique, par un développement plus humain de la personnalité des princes. Les petites seigneuries sont absorbées par les plus grandes. Celles qui subsistent encore, les Malatesta de Rimini, les Baglioni de Pérouse, les Manfreddi de Faenza, semblent désormais de véritables fosses aux lions où princes et sujets se dévorent sans merci. Mais, ailleurs, l'ordre a commencé. Un nou-

veau personnage est entré en scène, le condottière, qui est parfois un tyran à la solde d'un autre, capitaine d'aventures, vénal, brave, dénué de scrupules, mais qui sait commander, rompu à toutes les ruses, étonnamment maître de sa passion du moment. Tel fut le paysan Jacques Sforza, qui fonda la plus grande des maisons italiennes. Il disait à son fils François : « Ne touche jamais à la femme d'autrui ; ne frappe aucun de tes gens, ou, si cela t'arrive, envoie-le bien loin ; ne monte jamais un cheval ayant la bouche dure ou sujet à perdre ses fers... » Le condottière a créé l'armée moderne, où la valeur personnelle et l'expérience du général sont un ressort d'autant plus puissant que l'invention des armes à feu modifie davantage la vieille tactique féodale et contraint le soldat à une manœuvre d'ensemble ; il achèvera dans la tyrannie italienne, où il s'installe souvent par usurpation, l'état moderne absolu. Ici, la fortune de l'état, entourée de puissances rivales, repose à la fois sur les ressources militaires et sur l'habileté diplomatique du tyran. Et toute la sécurité de celui-ci est dans son propre caractère. Il n'a pas, aux yeux des sujets, comme le roi de France ou l'empereur, une sorte de prestige mystique ; sa race n'est point séculaire ; le parchemin que lui ont délivré l'empereur ou le pape ne compte point pour son peuple ; la seule garantie

aux barons de leur voisinage. Les petites dominations qui ont commencé par un exploit de brigandage sont alors très nombreuses et d'un caractère farouche. La résistance des communes ou celle des seigneurs, l'indiscipline de ses fils, de ses bâtards et de ses proches qui se rient d'un droit dynastique fondé par le guet-apens, maintiennent le maître illégitime dans la méfiance, le forcent à régner par l'épouvante. Le tyran s'isole dans son palais où aboutissent toutes les forces vives de l'état, la police, les impôts, la justice ; la garde du tyran est la seule armée nationale ; son trésor bâtit les églises, dessèche les marais. Son peuple lui appartient au même titre que ses meutes de chasse. Jean-Marie Visconti lâchait ses dogues sur les bourgeois de Milan, Urbain VI jetait des cardinaux dans une citerne pleine de reptiles. Cette tyrannie ne pouvait durer ; elle s'usa vite par sa violence même. Le xve siècle nous la montre s'améliorant par le progrès de l'esprit politique, par un développement plus humain de la personnalité des princes. Les petites seigneuries sont absorbées par les plus grandes. Celles qui subsistent encore, les Malatesta de Rimini, les Baglioni de Pérouse, les Manfreddi de Faenza, semblent désormais de véritables fosses aux lions où princes et sujets se dévorent sans merci. Mais, ailleurs, l'ordre a commencé. Un nou-

veau personnage est entré en scène, le condottière, qui est parfois un tyran à la solde d'un autre, capitaine d'aventures, vénal, brave, dénué de scrupules, mais qui sait commander, rompu à toutes les ruses, étonnamment maître de sa passion du moment. Tel fut le paysan Jacques Sforza, qui fonda la plus grande des maisons italiennes. Il disait à son fils François : « Ne touche jamais à la femme d'autrui ; ne frappe aucun de tes gens, ou, si cela t'arrive, envoie-le bien loin ; ne monte jamais un cheval ayant la bouche dure ou sujet à perdre ses fers... » Le condottière a créé l'armée moderne, où la valeur personnelle et l'expérience du général sont un ressort d'autant plus puissant que l'invention des armes à feu modifie davantage la vieille tactique féodale et contraint le soldat à une manœuvre d'ensemble ; il achèvera dans la tyrannie italienne, où il s'installe souvent par usurpation, l'état moderne absolu. Ici, la fortune de l'état, entourée de puissances rivales, repose à la fois sur les ressources militaires et sur l'habileté diplomatique du tyran. Et toute la sécurité de celui-ci est dans son propre caractère. Il n'a pas, aux yeux des sujets, comme le roi de France ou l'empereur, une sorte de prestige mystique ; sa race n'est point séculaire ; le parchemin que lui ont délivré l'empereur ou le pape ne compte point pour son peuple ; la seule garantie

qu'il ait de son pouvoir est la façon dont il l'exerce. Et, comme il est le fils de ses œuvres, il groupe naturellement autour de sa personne ceux dont la noblesse est tout intellectuelle, les artistes, les savants, les poètes, les érudits. Le mécénat devient la parure de la tyrannie italienne. Il en est aussi la force, car il console les villes de leurs libertés communales perdues, et il enveloppe le prince d'une clientèle dévouée, toujours prête pour la louange et qui a toute l'apparence de l'opinion publique. Ainsi l'une des plus sûres raisons d'être des princes est la part considérable qu ils ont dans la civilisation de la renaissance.

Les formes de cette souveraineté furent très diverses. Ferrare, Urbin, Mantoue, toujours menacées par quelque voisin, le pape, Milan ou Venise, se résignèrent à une politique effacée, mais, pour l'élégance de la civilisation, elles se tinrent au premier rang. La tyrannie par excellence fut le duché de Milan, surtout au temps de Ludovic le More. Milan pouvait fermer ou ouvrir à l'étranger les routes des Alpes; elle était comme la clé de voûte de la Péninsule: ses maîtres osaient aspirer à la couronne d'Italie. Au midi, Naples avec sa famille vraiment royale, mais étrangère, les Aragons, sa noblesse héréditaire et le tempérament monarchique qu'elle tenait des Normands et des Angevins, fut plutôt

une royauté au sens européen qu'un principat italien. D'ailleurs, elle ne compta guère dans la renaissance : sa civilisation, très brillante au XIIe siècle et dans la première moitié du XIIIe, vint du dehors ; la dynastie espagnole reprit, avec Alphonse le Grand, la tradition libérale de Robert d'Anjou ; néanmoins, les Deux-Siciles furent toujours inférieures, pour la culture de l'esprit, même aux petites principautés des Este et des Gonzague.

C'est à Rome que le régime tyrannique apparut de la façon la plus originale et la plus complexe. Le saint-siège était, en Italie, la plus ancienne image de l'autorité. Mais, depuis plus de deux cents ans, son pouvoir s'était lentement modifié sous l'empire de circonstances presque fatales. Peu à peu, le pape du moyen âge, le pape faible dans Rome, sans cesse violenté par sa noblesse ou son peuple, mais très fort en face de la chrétienté, avait fait place à un prince ecclésiastique, de plus en plus maître de Rome et de ses états, de plus en plus redoutable aux factions féodales, mais qui, chaque jour, perdait quelque chose de sa primauté religieuse. Les luttes des papes avec Frédéric II, Manfred et les Gibelins, la rébellion permanente des fraticelles et des mystiques, Philippe le Bel, l'exil d'Avignon, le schisme, l'hérésie hussite, les conciles du XVe siècle, précipitèrent la déchéance du pontificat romain.

L'église elle-même avait dû, à Constance et à Bâle, dépouiller son premier évêque de la toute-puissance dogmatique. Les papes voyaient toutes leurs entreprises religieuses condamnées d'avance. Eugène IV, Nicolas V essayèrent vainement la réconciliation de la chrétienté grecque avec Rome. Pie II mourut en bénissant à Ancône les galères qui ne devaient point faire voile vers Jérusalem. Mais Sixte IV refusa obstinément aux princes chrétiens de prêcher la croisade contre les Turcs, et Alexandre VI noua avec Bajazet des relations diplomatiques. La papauté, se repliant dans sa puissance territoriale, passa très résolument à l'état de tyrannie italienne. Elle eut ses condottières, ses ambassadeurs, ses espions, ses sbires, son trésor, ses droits de douane, son tarif d'indulgences. Mais sa condition de royauté élective lui imposait un rôle difficile dans le concert de la péninsule. Le pape, vieux, privé de la garantie dynastique, était condamné à une perpétuelle défensive. Les cardinaux des précédentes familles pontificales, les nobles romains, les princes italiens enlaçaient de mille intrigues le chef de l'église, dont la succession semblait toujours ouverte. Le pape, obligé par sa situation temporelle de suivre une politique sans cesse changeante, grâce à la mobilité des intérêts italiens auxquels elle se mêlait, dut, afin d'être le maître dans sa maison, exer-

cer sur le sacré-collège une police terrible, écraser dans le sang le parti des Colonna, abattre ce qui restait de petits tyrans dans les Romagnes, nouer et dénouer des ligues, s'appuyer tour à tour sur Naples, Milan, Venise, Florence, trahir le lendemain l'allié de la veille, acheter une infanterie suisse, enfin appeler sur la Péninsule l'étranger, la France, l'Espagne ou l'empire. Le saint-siège a tourné dans ce cercle depuis la fin du grand schisme jusqu'à Clément VII, entraînant dans son tourbillon la politique de l'Italie entière. Le seul point auquel ces papes (Jules II excepté) s'attachèrent avec constance, fut le népotisme. C'était l'inévitable nécessité du principat ecclésiastique. Par leurs neveux ou leurs fils, dotés de fiefs considérables et mariés dans les familles princières, les pontifes créaient l'apparence d'une dynastie, agrandissaient la suzeraineté de l'église du côté de Naples, de Florence, de Venise. Le népotisme a bouleversé l'Italie sous Sixte IV, Alexandre VI et Léon X ; il faillit être mortel à l'église elle-même. Le fils de Sixte IV, Pietro Riario, conçut l'idée de prendre la tiare, à titre d'héritier, sans élection et du vivant même de son père. César Borgia reprit ce projet extraordinaire en vue duquel Alexandre ménageait à son fils l'appui de Venise. Qu'il se fût ou non proclamé pape, il mettait la main sur le royaume de saint

Pierre et le fondait, avec son duché des Romagnes, en une souveraineté de l'Italie centrale : « J'avais pensé à tout ce qui suivrait la mort du pape et trouvé remède à tout, dit César à Machiavel, quelques jours après la fin foudroyante d'Alexandre ; seulement, j'avais oublié que, lui mort, je pouvais être moi-même moribond. »

Burckhardt étudie à part deux cités : Venise, qui demeurait une république patricienne, immobile dans sa constitution sociale, et Florence, qui, démocratique de génie, goûta de tous les régimes, de la tyrannie militaire du duc d'Athènes, de la démagogie incendiaire des *ciompi,* de la tyrannie théocratique de Savonarole, du principat intermittent des Médicis, de la république bourgeoise de Soderini. Venise fut longtemps comme en dehors de l'Italie, tournée vers l'Orient, indifférente aux agitations de la Péninsule, où elle n'entrait jamais que pour quelques instants, en faisant payer son alliance le plus cher possible. Tout son esprit d'invention allait vers les régions lointaines où cheminaient ses caravanes. Le moyen âge se prolongeait sur les lagunes, maintenu par un gouvernement inquisitorial, la dévotion d'état, l'étroite solidarité des citoyens, que fortifiait la haine du reste de la Péninsule. Le soupçon incessant, la terreur de la délation, pesaient sur toutes les âmes. Venise, très

ingénieuse de bonne heure pour le calcul des intérêts économiques, ne devait s'éveiller que tard à la vie de l'esprit. Sa renaissance fut d'arrière-saison, le dernier rayon de l'Italie. Elle n'eut pas, antérieurement à Alde Manuce, l'amour désintéressé des lettres; elle décourageait les érudits que l'Orient grec lui envoyait; Paul II, un Vénitien, traitait d'hérétiques tous les philologues. Venise laissa se perdre les manuscrits de Pétrarque et dépérir la bibliothèque de Bessarion. Ses premiers poètes datent du XVIe siècle, sa peinture originale de la fin du XVe. Sa littérature propre est dans *les Relations* de ses orateurs, qui, par leur art national de l'espionnage, ont été peut-être les plus fins diplomates du monde.

Tout autre fut la physionomie de Florence. Ce peuple mobile peut renverser dix fois par siècle son gouvernement : on sent qu'il est le maître de sa destinée et de ses actes. Machiavel en expose l'histoire comme celle d'un être vivant et personnel : « Florence, dit Burckhardt, était alors occupée du plus riche développement des individualités, tandis que les tyrans n'admettaient pas d'autre individualité que la leur et celle de leurs plus proches serviteurs. » Cette vie féconde de la conscience à laquelle les tyrans doivent tout ce qu'ils sont, et qu'ils communiquent aux artistes et aux écrivains

de leur cour, Florence l'avait donnée elle-même à tous ses citoyens. Le Florentin ne se laisse point opprimer par l'histoire tumultueuse de sa république. Il cherche toujours, entre les partis extrêmes, quelque point de conciliation. Il veut bien être guelfe, mais à la condition que le pape ne touchera point aux libertés florentines. Il étudie sérieusement les causes de la prospérité ou du malaise de la cité. Avec Dante et Machiavel, il juge les défauts de son génie, la légèreté, la jalousie, la calomnie, l'hérédité de la vengeance; avec les Villani, Guichardin et Varchi, il recherche et mesure toutes les sources de la fortune de Florence, il passe sans effort de la statistique à l'économie politique; il aime sa ville; exilé, il la pleure, même en la maudissant, et, jusqu'au dernier jour de l'indépendance nationale, il la glorifie comme le chef-d'œuvre de l'histoire. Dans une telle cité, le régime politique repose sur l'opinion et chancelle au moindre frémissement du sentiment public. Florence n'a jamais été plus véritablement elle-même qu'aux jours où le crédit seul de Cosme l'Ancien gouvernait les affaires; la seule tyrannie qu'elle accepta avec sérénité fut, après la conspiration des Pazzi, celle de Laurent le Magnifique. C'est à ces années de la vie florentine que s'applique le mieux la dénomination donnée par Burckhardt à la première partie de son

livre : *l'État considéré comme œuvre d'art.* Vers ce poète et ce sage gravite harmonieusement une civilisation où tout un peuple épris de liberté et de beauté a mis son âme.

III

La renaissance a renouvelé d'abord la condition sociale de l'Italien. A l'état moderne répond désormais l'homme moderne, citoyen ou sujet. Affranchi des anciennes communautés politiques, il ne compte plus que sur soi et l'exemple de ses tyrans et de ses condottières l'engage à y compter sans réserve. Il se sent plus isolé qu'autrefois; l'isolement même fortifie son caractère. Le traité du *Gouvernement de la famille* d'Alberti énumère les devoirs que l'incertitude dé la vie publique impose au particulier. Mais cette incertitude ne le trouble guère. Il fait face à la tyrannie résolûment. Il frappe ses princes avec joie, même à l'église, même étant prêtre. Proscrit, il ne se croit pas diminué. « Ma patrie, disait Dante, est le monde entier. » — « Celui qui a tout appris, dit Ghiberti, n'est étranger nulle part; même sans fortune, même sans amis, il est citoyen de toutes les villes; il peut dédaigner les vicissitudes du sort. » Être seul contre tous,

uomo unico, *uomo singolare,* émouvoir par quelque grand acte de vertu ou de scélératesse l'imagination de son siècle, tel est le rêve de l'Italien. L'image de la gloire le tourmente, une branche de laurier donnée au Capitole, un tombeau à Santa-Croce, une inscription sur un mur d'église. Les damnés de Dante n'ont qu'un souci : la mémoire de leur nom chez les vivants. Les régicides vont au supplice le regard fixé sur l'immortalité. A vingt-trois ans, Olgiato, l'assassin de Galéas-Marie Sforza, « montra à mourir le plus grand cœur, dit Machiavel. Comme il allait nu et précédé du bourreau portant le couteau, il dit ces paroles en langue latine, car il était lettré : *Mors acerba*, *fama perpetua*, *stabit vetus memoria facti.* »

Les cœurs s'ouvrent donc à toutes les passions, les volontés à toutes les résolutions; entraînés par la même loi, les esprits recherchent avidement toutes les connaissances. L'*uomo universale,* l'homme qui sait tout et porte en sa pensée la culture entière de son siècle, non point à la manière des compilateurs arides du moyen âge, mais comme un artiste toujours prêt à l'invention personnelle, ce virtuose intellectuel est encore une création singulière de la renaissance. Au xve siècle, les marchands florentins lisent les auteurs grecs que leur dédient les humanistes; le diplomate Col-

lenuccio, qui traduit Plaute et imite Lucien, forme un musée d'histoire naturelle, explique la géographie des anciens et fait avancer la cosmographie. Brunelleschi connaît toutes les sciences relatives à l'architecture ; il édifie sa coupole sur une donnée mathématique ; il est architecte et sculpteur, comme plus tard Michel-Ange sera peintre, sculpteur, architecte et poète. Le père de Cellini, architecte, musicien, dessinateur, entend le latin et écrit en vers. Laurent le Magnifique converse avec Pic de la Mirandole ; il semble que toute l'expérience de l'esprit humain soit entrée en Léonard de Vinci. L'architecte Leo Battista Alberti, qui a laissé une œuvre moins splendide que le maître de l'école de Milan, n'était pas moins savant ; il pratiqua tous les arts, écrivit dans tous les genres, en latin et en italien ; à vingt-quatre ans, voyant que sa mémoire baissait, tandis que ses aptitudes pour les sciences exactes demeuraient intactes, il quitta la jurisprudence pour la physique et la géométrie. Il se répétait souvent cette fière maxime : « L'homme peut tirer de soi-même tout ce qu'il veut. »

Le sentiment que l'Italien a de sa valeur individuelle, le retour égoïste qu'il fait sur lui-même, quand il rencontre la personnalité d'autrui, provoquent la raillerie « sous la forme triomphante de

l'esprit ». Ceci est encore une nouveauté. Il ne s'agit plus des injures qui, au moyen âge, accablaient les vaincus et éclataient même dans les querelles des théologiens, ni des défis familiers aux poètes provençaux, ni des satires didactiques, dont le *Roman de Renart* est le modèle et qui atteignaient, sous le masque de personnages collectifs, certaines classes de la société. La victime de l'ironie moderne est l'individu isolé dont le moqueur blesse les prétentions personnelles, à qui il lance parfois un mot terrible. Le *Novellino* manquait encore d'esprit; il ignorait l'art du contraste spirituel; déjà, quelque temps après la rédaction de ce recueil, Dante égalait Aristophane pour la verve ironique. Dès lors la raillerie est un élément constant de la pensée italienne. Elle passe d'une façon continue à travers la haute littérature comme dans le conte populaire. Pétrarque se moque des médecins, des philosophes et des sots. Sacchetti rappelle les mots piquants échangés à Florence de son temps. Vasari raconte toute sorte d'histoires plaisantes, bons tours d'ateliers, vives réparties, à propos des artistes du XIVe et du XVe siècles. L'*uomo piacevole,* l'homme qui a toujours les rieurs de son côté, est un personnage bien vu, que l'on souhaite en tous lieux; le Florentin réussit mieux qu'aucun autre dans ce caractère. Vers

la fin du XVe siècle, le grand maître de l'art était un curé du *contado* de Florence. Le bouffon est d'une espèce inférieure, car il doit se plier aux fantaisies de ses patrons; tels, les moines, le cul-de-jatte, et les parasites à qui Léon X fait manger des singes et des corbeaux rôtis. Ce pape organisa un jour, pour un malheureux que la manie de la gloire littéraire possédait, un triomphe grotesque au Capitole; la parodie manqua par le refus de l'éléphant sur lequel était monté le poète, de passer sur le pont Saint-Ange. Déjà la poésie elle-même faisait une grande place à la raillerie des plus augustes souvenirs. Laurent de Médicis avait travesti l'Enfer de Dante, Pulci, Boiardo se jouèrent plaisamment des traditions chevaleresques. On sent bien que l'Arioste s'amuse du moyen âge, tout en gardant aux traditions héroïques leur grâce idéale. Mais tout cela était encore inoffensif. Les mœurs violentes de la renaissance produisirent le véritable pamphlet satirique, trait mortel qui frappe l'ennemi au cœur. Les philologues qui se déchiraient l'un l'autre établirent dans Rome, au temps de Paul Jove, une officine occulte de médisances, de *pasquinade,* contre les gens d'église. L'austère Adrien VI, pape étranger, fut une de leurs plus lamentables victimes. La raillerie de l'Italien touchait traîtreusement, comme le stylet du spadas-

sin. Elle fut, entre les mains de l'Arétin, une des terreurs du XV[e] siècle.

Burckhardt arrive ici à un point capital de son livre : *la Résurrection de l'antiquité.* On comprend pourquoi cette série de chapitres n'est point venue plus tôt. Abstraction faite de l'antiquité, les forces vives de l'Italie se développaient spontanément, la renaissance était assurée dans ses lignes principales. Mais la culture antique apporta à l'Italie une condition intellectuelle particulière. Elle l'a fait vivre dans la familiarité d'une civilisation toute rationnelle, avec la vue constante de modèles de beauté; elle a rendu plus rapide et plus harmonieuse l'éducation des Italiens. Elle leur montrait de quelle façon, dans un milieu social très semblable au leur, affranchis comme eux de toute croyance impérieuse, les hommes avaient jadis su penser, raisonner et agir. L'expérience que l'Italie poursuivait dans l'ordre nouveau de la société politique et les formes nouvelles de l'art, se présentait à elle justifiée par l'histoire, la littérature et les ruines du monde antique. En réalité, jamais elle n'avait perdu de vue l'antiquité. Les vestiges du passé couvraient ses campagnes, étaient debout dans ses cités. Les écrivains latins, les Grecs eux-mêmes, dont la langue se parlait toujours en Sicile, étaient pour elle autrement intelligibles que

pour les Français ou les Allemands du moyen âge, non point des étrangers, mais des ancêtres. Dante, sans faire aucune violence à sa foi chrétienne, leur réserve en dehors des régions dolentes de l'enfer, une fraîche retraite où ils vivent en conversant dans une paix solennelle. Il remercie Brunetto Latini, qui fut son maître pour la lecture des anciens, de lui avoir appris « comme l'homme s'éternise ». Il appelle toujours langue latine, langue royale, le toscan qui devenait l'idiome littéraire de la Péninsule. La grande image de Rome, que l'église la première vénérait, semblait unir l'Italie moderne à l'Italie virgilienne. « Les pierres des murs de Rome, écrit Dante, méritent le respect de tous. » C'est à la vue de Rome que Villani sent naître sa vocation d'historien. Pétrarque, Fazio degli Uberti, le Pogge ont pour Rome, pour son passé et ses ruines grandioses, l'émotion poétique, la tendresse filiale de quelques-uns de nos modernes. Un chroniqueur obscur du xve siècle s'écrie : « Ce que Rome a de beau, ce sont les ruines. » Pie II mourant sourit à Bessarion qui lui promet un tombeau dans l'enceinte de Rome. La Rome chrétienne, consacrée par les souvenirs de saint Pierre et de Grégoire le Grand, frappe moins les imaginations que la Rome des Gracques et des Scipions : la Rome impériale, à laquelle se rapportent toutes les

grandes ruines, disparaît presque dans le fantôme glorieux de la vieille métropole républicaine. Les tribuns, Crescentius, Arnauld de Brescia, Rienzi, les écrivains tels que Pétrarque et Boccace, semblent vivre dans la commune de Tite-Live. Pour eux, l'archéologie n'est point une simple curiosité d'érudition : elle leur rend les titres de la famille italienne. Les papes du xve siècle encouragèrent ces études. Blondus de Forli dédia à Eugène IV sa *Roma instaurata*. De Nicolas V à Clément VII, le saint-siège a présidé à cette exhumation des œuvres d'art, comme à la propagation des livres. L'antiquité retrouvée est une lumière qui permet aux Italiens de voir plus clair dans les détours même les plus tortueux de leur propre conscience. Les conspirateurs, les régicides s'inspirent de Salluste ; les meurtriers du duc de Milan, en 1476, étaient des jeunes gens que la mémoire de Catilina et de Brutus avait enflammés ; il y avait des humanistes dans le complot des Pazzi.

La renaissance italienne est, en effet, éminemment latine, et d'autant plus vivante. La dévotion pour les écrivains grecs était certes déjà très vive au xive siècle. Pétrarque expira, dit-on, le front penché sur un manuscrit d'Homère qu'il pouvait à peine épeler. Au siècle suivant, l'enthousiasme pour la Grèce classique, encore accru par l'émo-

tion qu'éveilla en Occident la chute de Constantinople, toucha par moments à la superstition. Les grandes bibliothèques des Montefeltri, à Urbin, des Médicis, du Vatican, s'enrichissaient méthodiquement de manuscrits grecs. Les princes, les particuliers même pensionnaient les réfugiés byzantins, leur donnaient à corriger le texte des manuscrits, entretenaient des copistes, des traducteurs, des calligraphes, des relieurs, faisaient fouiller les greniers des couvents. Florence, Rome, Padoue avaient leurs professeurs publics de grec ; l'hellénisme, après s'être établi d'abord à Rome, au temps de Nicolas V et de Bessarion, se fixait à Florence dans l'académie platonicienne des Médicis. Mais l'Italie, poussée par l'instinct national, s'attacha toujours plus étroitement à l'antiquité latine. *Gravior Romanus homo quam Græcus*, disait le pape Pie II. La renaissance demandait à la Grèce des modèles littéraires, des doctrines philosophiques ; ce qu'elle recherchait dans les écrivains romains, c'était l'homme lui-même. La littérature grecque a un caractère impersonnel qu'elle doit à son haut idéalisme, à son indifférence pour le détail biographique, le trait individuel. Les Latins ont vécu et pensé dans une sphère moins sublime ; ils ont eu plus de curiosité pour leur propre vie morale, un sentiment plus intime des choses de l'âme, un goût

décidé pour l'observation de conscience. Ils aiment à se révéler à autrui, même par l'aveu de leurs faiblesses ; ils font, pour ainsi dire, déjà des confessions. Leur œuvre fut ainsi plus humaine que celle des Grecs, et c'est à la pratique de leurs livres que se rapporte le plus justement la notion d'*humanités*. L'Italie se rangea donc à cette tutelle littéraire de Rome que Dante, disciple de Virgile, avait reconnue avec une piété filiale. Pétrarque fut, par excellence, le lettré italien de la renaissance, formé à l'école des Latins ; il est aussi le premier en date et peut-être le plus grand des humanistes de l'Occident. Quoi qu'il écrive, c'est en réalité sur Pétrarque qu'il écrit. Ainsi avaient fait jadis Cicéron et Horace. Il mêle à merveille ensemble l'enthousiasme et le scepticisme, la poésie et l'ironie ; n'oublions pas l'égoïsme. Pour les lettrés tels que lui, la fortune de leur esprit est l'affaire importante de la vie ; mais il leur reste encore du loisir pour leur fortune temporelle. Nous les admirons, et nous serions des ingrats si nous ne les aimions. Car ils vivent familièrement avec nous et ne nous déconcertent point par leur grandeur d'âme ; ils nous donnent les plaisirs les plus délicats, celui-ci, entre autres, de nous entretenir de nous-mêmes, tout en nous parlant sans cesse de leur gloire, de leurs amours, de leurs rêves, de

leurs chagrins et de leur santé. De Cicéron à Pétrarque, de Pétrarque à Montaigne, ils ont été les dieux domestiques de tous ceux qui pensent, qui lisent ou écrivent, et ne désespèrent point de leur ressembler par quelque endroit.

Le génie italien n'a point été faussé par l'influence constante des lettres latines. Le latin avait toujours été la langue de l'église en même temps que celle de la science pour la chrétienté entière ; sans effort ni raideur pédantesque, il reparut avec toute sa valeur littéraire dans la littérature épistolaire qui renaissait sous la plume de Pétrarque : au xv[e] siècle, dans les encycliques et les bulles du saint-siège, les chroniques de Platina et de Jacques de Volterra, les biographies de Vespasiano Fiorentino, les *Commentaires* d'Æneas Sylvius ; enfin, dans une foule d'œuvres poétiques, dont l'*Africa* marqua le début, épopées, bucoliques, élégies, épigrammes. Cicéron, Catulle et Virgile revivent dans la littérature néo-latine de l'Italie. Les grands historiens, Machiavel, Guichardin, s'inspirent des descriptions et des harangues de Salluste et de Tite-Live, des réflexions morales de Tacite. L'entrée des comédies de Plaute sur le théâtre de Léon X n'étonna personne ; à Rome, comme à Naples, à Brescia, à Bergame, à Padoue, à Florence, la *Commedia dell'arte* et la farce populaire n'avaient-elles point

conservé, dans le jeu de l'intrigue et le masque des personnages, les traditions dramatiques de l'Italie latine? Chrémès était l'aïeul de Cassandre, Davus fut l'un des maîtres de Polichinelle.

IV

Nous venons de considérer l'une des deux faces de la renaissance italienne, l'Italien lui-même, étudié d'une manière toute subjective, l'homme moderne, affiné par l'antiquité, armé de critique, libre d'esprit, dont la volonté propre ou la force inflexible des choses limitent seules l'action. Passons maintenant à une série de vues parallèles qui achèvent la théorie de Burckhardt, à la rencontre de la conscience italienne avec les réalités du dehors, du monde extérieur, avec la nature, la société; en d'autres termes, observons l'aspect original de la science, de la poésie, de l'art, de la moralité dans l Italie de la renaissance.

En plein moyen âge, les Italiens eurent sur le monde des notions supérieures à celles des autres peuples chrétiens. Leur situation méditerranéenne, le souvenir de l'*orbis Romanus*, la lecture des géographes anciens, les intérêts de leur commerce maritime les portèrent à regarder fort loin, à chas-

ser de leur esprit la terreur de l'inconnu. Au temps des croisades, ils se préoccupaient beaucoup moins du saint tombeau que de leurs comptoirs et de la sûreté de leurs caravanes; au XIII[e] siècle, Plano Carpini et les trois Polo se souciaient fort peu du prêtre Jean, du paradis terrestre ou de la porte du purgatoire ; ils allaient, pendant des années, du côté du soleil levant, cherchant les meilleures routes vers le pays de l'or, des épices, des pierres précieuses. Quand Christophe Colomb dit : « *Il mondo è poco*. La terre n'est pas si grande qu'on le croit », il exprimait un sentiment tout italien. La terre est certes une belle demeure, dont l'immensité ne doit pas effrayer l'homme ; il peut s'y mouvoir à son aise, en pénétrer les détours sans angoisse, l'étudier et la décrire comme une œuvre d'art que Dieu a mise à sa portée. Pétrarque qui traça, dit-on, la première carte d'Italie, mentionne les choses remarquables qu'il a vues dans ses longs voyages en Europe. Æneas Sylvius explique le monde par la cosmographie, la géographie, la statistique, il dépeint les paysages, note l'aspect des villes, leurs mœurs, leurs métiers, leurs produits. La science de la nature, ébauchée naguère par de grands esprits solitaires, Gerbert, Roger Bacon, Vincent de Beauvais, entrait dans la sphère intellectuelle de toute une race. Les idées astronomiques, qui sont si subtiles

dans la *Divine Comédie,* étaient certainement comprises de tous les Italiens instruits. Les collections de plantes et d'animaux, les jardins botaniques, où la plante est cultivée non seulement pour ses vertus médicales, mais pour sa beauté, apparurent en Italie au XIV[e] siècle; le goût des bêtes fauves, venues à grands frais d'Asie ou d'Afrique, remontait à Frédéric II; il devint un luxe favori des cités, des papes et des princes. Les lions de Florence avaient leur chapitre au budget de la république. Léonard de Vinci, qui, enfant, amassait des scorpions et des lézards, quand il fut grand seigneur, entretint des lions et des tigres. Gonzague de Mantoue nourrissait dans ses haras des chevaux d'Espagne, d'Irlande, d'Afrique, de Thrace et de Cilicie. Le cardinal de Médicis forma même une ménagerie d'hommes barbares, Maures, Turcs, nègres, Indiens, qui parlaient plus de vingt langues différentes.

On trouve en ceci, à côté de la curiosité scientifique et de l'utilité pratique, le sentiment de l'art. Mais la vie profonde de la nature, embrassée par une vue d'ensemble, ne touche pas moins l'imagination italienne que le détail singulier; le paysage a pour elle, comme la plante ou la bête rare, une valeur très haute. Dans son *Cantique au soleil,* saint François avait exalté par un même chant d'a-

mour la lumière céleste et toutes les choses vivantes. Personne n'a fait sentir par des couleurs plus éclatantes que Dante la poésie des horizons sans bornes, des abîmes où tourbillonne la tempête, à la lueur vermeille des éclairs, de la mer qui tremble sous les feux de l'aurore; et quel peintre primitif a imaginé une plus fraîche prairie, avec ses grands arbres et son ruisseau, un tableau plus émaillé de fleurs mystiques que la retraite des sages et des poètes païens à l'entrée de l'enfer? Pétrarque, Boccace, Æneas Sylvius se répandirent en descriptions plus abondantes; ils furent, avant le Poussin et le Lorrain, les inventeurs du paysage classique, avec sa riche lumière, la construction large de ses horizons, la noblesse des arbres, la vie des eaux courantes, la grâce des ruines et des souvenirs mythologiques; les premiers poètes aussi du paysage moderne, par l'attrait attendri ou finement sensuel qui les rappelle sans cesse à la jouissance de la nature. Plus tard, il semble que les poètes et les conteurs, plus préoccupés de l'action humaine, aient eu moins le loisir de goûter le monde extérieur; ils laissèrent aux peintres, à Raphaël, à Léonard, au Corrège, la séduction azurée des lointains; Boiardo et l'Arioste ne tracèrent plus que des premiers plans nets et rapides; la renaissance, après avoir fait le tour de

la nature, s'arrêtait à l'homme, le plus digne objet de sa poésie, de ses beaux-arts, des progrès de sa vie sociale.

Il faut encore ici remonter aux maîtres poétiques de l'Italie, à Dante et à Pétrarque. Toutes les passions, toutes les douleurs éclatent dans *la Divine Comédie,* mais par des traits d'une brièveté tragique, qui peignent à la fois, en trois paroles, l'attitude ou la convulsion du damné, le cri qu'il jette, la haine aiguë qui le torture, le deuil infini de son cœur. Autant de visions qui passent et fuient comme en un crépuscule, mais qu'on n'oubliera plus, parce qu'on a saisi tout ensemble le geste terrible de ces fantômes, leur sanglot désespéré, et le dernier fond éternel de l'âme humaine. Cette aptitude à exprimer l'une par l'autre la figure visible de l'homme et sa physionomie morale, rendues l'une et l'autre par le signe le plus individuel, reçut, selon Burckhardt, son achèvement de la discipline que Pétrarque imposa à l'esprit italien par les lois rigoureuses du sonnet. Le sonnet, régularisé pour toujours dans le nombre de ses vers, la disposition de ses parties, l'ordre de ses rimes, obligé de relever et d'animer le mouvement de sa seconde partie, devint « une sorte de condensateur poétique de la pensée et du sentiment comme n'en possède aucun peuple ». Étendons la remarque au terce

dantesque, à l'octave des poésies épiques ou héroï-comiques. A la structure plastique de la forme répondirent, dans la poésie de la renaissance, l'allure vive et mesurée de la pensée, qui ne doit pas s'alanguir, la netteté de l'émotion, qui n'a pas le temps de se fondre dans la mollesse du rêve, la pureté de la couleur, dont le dessin un peu sec de l'image limite l'éclat.

Mais cette perfection même des formes rétrécit le domaine de l'invention, qui s'arrête en face des genres dont la forme est, de sa nature, indécise. L'Italie, où la vie quotidienne était si dramatique, n'a point eu de drame national. Plus d'une raison explique d'ailleurs ce phénomène singulier : la persistance des mystères, des farces et de la *Commedia dell'arte,* le luxe des décors et des costumes, l'importance excessive des ballets, des pantomimes, des danses aux flambeaux : la scène, trop brillante, était funeste au drame. Le sens dramatique ne manque cependant point aux Italiens ; *la Fiammetta, Griselidis,* toute la littérature des *Nouvelles,* ont montré de la façon la plus touchante les plus douloureuses passions. Mais ici le drame est un récit. Que le récit soit en prose ou en vers, l'écrivain demeure toujours le maître de ses personnages ; il n'est point obligé de s'identifier avec eux, de vivre dans leur cœur ; sa main les porte, et, s'il est doué

d'ironie, il peut s'en jouer librement. Le récit en octaves est, avec le sonnet, le poème italien par excellence. On doit, pour en goûter toute la saveur, ne point oublier la civilisation au sein de laquelle il a fleuri ; il est encore aujourd'hui populaire au plus haut degré, au môle de Naples comme parmi les pêcheurs de Venise, mais c'est pour la société de cour, pour les familiers des Médicis et des Este que Pulci, Boiardo et l'Arioste avaient d'abord écrit. Le poème n'est point fait pour être lu des yeux, mais pour être déclamé, devant des courtisans et des dames, au cours d'un festin, d'une fête princière, parmi les danses, les accords de musique et les conversations. La suite lente et savante des caractères, qui s'expriment surtout par le dialogue et le monologue, échapperait vite à ce monde spirituel et distrait, car il n'a point le loisir de méditer sur les causes et les effets des passions ; ce qui le charme, c'est « le fait vivant », l'action rapide, brusquement suspendue, suivie d'une autre action plus prodigieuse encore, et qui reparaît au bout d'un détour capricieux du récit, quand le poète renoue les fils qui semblaient brisés et perdus. L'octave sonore, qui finit sur deux rimes, sur deux notes semblables, marque d'une mesure précise un geste du héros, un accident de l'aventure, un coin de paysage; l'attention s'y arrête sans s'y

lasser, car elle est aiguillonnée par la rime nouvelle de l'octave qui suit. Un chant, qui dure une heure, suffit pour embellir la fête, pour promener les paladins d'un bout de la planète à l'autre, ou de la terre à la lune ; il a diverti la curiosité des auditeurs et la laisse en éveil, avide d'écouter le chant qui vient après. C'est encore par l'action plutôt que par le discours qu'éclate le pathétique et la passion portée à son comble, comme chez Roland, par des merveilles d'extravagance qui bouleversent la nature entière. La tendresse, la volupté sont toujours égayées d'un rayon d'ironie. Angélique, la vierge altière qui a dédaigné les rois et les guerriers chrétiens, se donne à un enfant « aux yeux de jais, aux cheveux d'or », à un page sarrasin. Tous les hasards de la vie héroïque sont disposés pour la joie moqueuse du poète et de son cercle. Le vieux moyen âge est inventé de nouveau pour l'amusement d'un monde lettré qui ne prend plus au sérieux que les temps antiques ; ses prouesses les plus hautes tournent à la comédie. Morgante, d'un coup de son battant de cloche, écrase des armées. Le bon sens de Roland a passé dans une fiole de cristal aux mains de saint Jean. Mais plus est fou le neveu de Charlemagne, plus il vit d'une façon grandiose. Et plus les légendes chevaleresques s'embrouillent dans une plaisante

confusion, plus magnifique est le spectacle de ces traditions rajeunies, grand fleuve de poésie dont les eaux miroitantes réfléchissent la terre entière, citées bourdonnantes couronnées de campaniles ou de minarets, champs de bataille, plaines mornes du désert, îles enchantées tout empourprées d'aurore, profondes forêts aux clairières lumineuses, embaumées d'aubépine et de verveine.

La littérature historique de l'Italie s'est portée vers l'observation pénétrante de l'homme individuel, du grand homme revêtu de gloire, étudié non seulement dans les actes de sa vie politique, mais dans les traits de son caractère intime. Notre moyen âge ne nous avait laissé qu'un caractère bien individuel, le saint Louis de Joinville. Les historiens et les biographes italiens, dès le quatorzième siècle, ont tracé des portraits d'une grande valeur à la fois pittoresque et psychologique. Voyez, en Dino Compagni, Dino Pecora, le boucher démagogue de Florence, « grand de corps, hardi, effronté et grand charlatan », qui persuadait « aux seigneurs élus qu'ils l'étaient grâce à lui et promettait des places à beaucoup de citoyens ». Voici trois figures de Dante plus vigoureuses que la fresque même de Giotto : « philosophe hautain et dédaigneux », dit Jean Villani ; « d'âme altière et dédaigneuse », dit Boccace ; « il était, écrit Philippe Vil-

lani, d'une âme très haute et inflexible et haïssait les lâches. » Ce dernier écrivain a composé toute une galerie des hommes les plus marquants de Florence, théologiens, juristes, capitaines, astrologues, artistes. Jusqu'à Vasari, le portrait historique et la biographie privée persisteront chez les Florentins ; les grands historiens, Machiavel, Guichardin, Varchi, les ambassadeurs mettront toujours en lumière les mœurs, les passions, les faiblesses des hommes qui ont été les artisans de l'histoire, des princes dont ils scrutent la pensée dans l'intérêt de leur république. Les ambassadeurs vénitiens, Æneas Silvius, dans ses *Commentaires* et son *de Viris illustribus*, les biographes des papes, tels que Jacques de Volterra, Corio, l'historien de Milan, Paul Jove, dans ses *Vies* et ses *Éloges*, rendront de même la physionomie mobile de leurs contemporains. En deux lignes, Antonio Giustinian explique à la seigneurie de Venise le caractère et la légèreté d'Alexandre VI : « Il est trop sensuel dans ses appétits et ne peut s'empêcher de dire quelque parole qui trahit l'état présent de son esprit. » L'autobiographie, qui débute par la *Vita nuova*, aboutit aux *Mémoires* de Cellini : le premier de ces livres est la confession d'une souffrance sans pareille, le second est le récit de tout ce qu'un homme a pu oser et de l'enivrement

qu'il a trouvé dans l'insolence même de sa vie.

Les peintres et les sculpteurs eurent une conception de la personne humaine conforme au génie de la renaissance, analogue à celle des poètes et des historiens. Pour eux, l'homme a toute sa valeur en tant qu'individu le plus réel et le plus vivant possible. On sait comment l'art s'est affranchi, — par l'influence antique, avec Nicolas de Pise, par le retour à la nature, avec Giotto, — des formes immobiles de l'art byzantin, « de la manière grecque ». Mais Nicolas et son école, mais Orcagna, Donatello, Ghiberti, Luca della Robbia ne se sont pas attachés avec moins d'amour à la nature réelle que tous les maîtres de la peinture florentine. Et Florence a fait l'éducation de l'art italien tout entier. Ces figures, peintes ou sculptées, vivent, respirent, vont parler ; ces têtes bourgeoises des bronzes de Ghiberti ou des fresques de Ghirlandajo sont, par leur gravité et leur finesse d'expression, d'une race aussi haute que les condottières de Donatello, les apôtres de Masaccio. L'idéal descend, comme une lumière égale, sur tous ces visages, non point un idéal convenu d'école ou d'église, mais une grâce riante ou une noblesse dont l'artiste est bien l'inventeur, qualités qu'un critique du XVI[e] siècle, Firenzuola, dans son *Traité de la beauté féminine,* exprime par ces mots, qu'il ne réussit pas à bien

définir : *leggiadria, vaghezza, venustà, aria.* Ajoutons, pour Léonard, Raphaël et le Corrège, pour Donatello lui-même, la *morbidezza.* Ce charme, tantôt voluptueux, tantôt passionné ou majestueux, parfois maladif ou étrange, est, selon nous, dans l'esthétique inconsciente des maîtres italiens, le don essentiel. Par lui, l'œuvre a son plus vif attrait, qu'elle doit non pas à la tradition sainte que l'artiste a traitée, à la richesse ou au mouvement de la mise en scène, mais à la séduction des figures, des regards et des attitudes. La renaissance, qui excelle dans le portrait, la statue équestre, la statue funéraire, rend à la peinture religieuse le caractère individuel des personnages et l'interprétation libre des sujets. Une vierge de Raphaël diffère autant d'une madone de Léonard que d'une madone d'Andrea del Sarto. L'ange de Botticelli, aux longs cheveux bouclés, ne se retrouve alors sous le pinceau de personne. Un ange, un saint, un docteur, un capitaine, un page apparaît dans un tableau, non que la légende ou l'édification pieuse l'y appelle, mais parce que son visage, son geste, la beauté de son vêtement complètent la vie harmonieuse de l'œuvre. On peut diviser en cinq ou six groupes *la Dispute du saint-sacrement* ou *l'École d'Athènes,* on peut en isoler chacune des figures ; ce qui demeurera sous nos yeux sera tou-

jours un ouvrage achevé, une personne humaine qui, dans son cadre étroit, s'impose à nous par sa valeur propre.

Le rôle éminent de l'individu dans la poésie, l'histoire et l'art persiste dans la vie sociale. La société de la renaissance s'est formée autour de lui et à son image; elle est le théâtre de sa fortune. L'ancienne hiérarchie a disparu de presque toute l'Italie. Les communes ont réduit les seigneurs à l'état de citoyens ; l'Eglise donne des mitres et parfois la tiare aux plus humbles des chrétiens ; les nobles de Florence, de Venise, de Gênes, s'enrichissent par le commerce. Les classes sont nivelées partout, excepté dans le royaume de Naples, où la culture intellectuelle sera toujours médiocre. Le préjugé de la naissance s'est dissipé. Dante l'abolit dans son *Convito;* Pétrarque écrit : *Verus nobilis non nascitur, sed fit.* Les humanistes affirment tous que le mérite de l'homme est non dans sa race, mais dans son esprit. « La chevalerie est morte », dit Sacchetti. L'Arioste le croyait aussi. Ce qui reste de *cavalieri*, de nobles, vit dans les villes, entre dans les magistratures, se mêle intimement au peuple. L'Italie princière voit s'élever une noblesse nouvelle : lettrés, artistes, courtisans, hommes de guerre, d'esprit ou d'argent. Ceux-ci, à leurs qualités personnelles ajoutent une recherche

d'élégance, une politesse de mœurs sans lesquelles la vie commune perdrait de son charme. Une physionomie intéressante se dessine de plus en plus : celle de l'homme bien élevé, accompli en toutes choses, le *cortigiano*, qui, selon Castiglione, s'inquiète moins du service de son prince que de la perfection de sa propre personne, et, à la guerre, se bat moins par devoir que pour *l'onore,* pour se faire honneur. Ce virtuose parle une langue choisie, le pur toscan florentin ; il écrit le latin, est familier avec tous les jeux nobles : l'escrime, la danse, l'équitation, la musique, la paume ; il sait causer, sourire et se taire à propos dans le cercle des dames. Une société si polie devait, en effet, donner aux femmes le premier rang. Les femmes recevaient alors une éducation savante qui ne le cédait guère à celle des jeunes gens. Elles eurent souvent un esprit supérieur, relevé par la hauteur de l'âme. Telle fut Vittoria Colonna. La renaissance a salué du nom de *virago* des femmes telles que Catarina Sforza, la *prima donna d'Italia*, qui, par l'énergie parfois féroce de la passion, ont égalé les plus rudes condottières. Ici, dans les salles des palais, sur le gazon des villas, c'est de conversations et d'aimables disputes qu'il s'agit. La *donna di palazzo* peut converser sur tout sujet, et le *cortigiano* peut lui conter toute histoire. C'était

ainsi déjà au temps du *Décaméron;* Boccace, alors, jetait comme un voile léger de périphrases sur ses tableaux les plus libres ; les conteurs du XVe et du XVIe siècles ont très souvent écarté le voile. Mais les jeunes filles étaient au couvent ou dans un appartement écarté, et les dames, dit Castiglione, devaient prendre simplement, en ces minutes difficiles, « un air réservé ».

Il fallait un décor magnifique pour encadrer l'élégance de cette vie polie, un déploiement extérieur et populaire qui montrât dans toute sa beauté la civilisation de la renaissance. Le tournoi féodal n'avait plus de valeur pour une société où le cavalier remplaçait le chevalier ; le vieux mystère ecclésiastique tournait à la représentation brillante, où la gaîté dominait de plus en plus ; les saturnales bourgeoises, les messes des fous, les joyeusetés d'écoliers ou d'artisans étaient bonnes pour les pays arriérés en culture, où les belles-lettres et les beaux-arts ne formaient point encore l'ornement de la vie sociale. Durant près d'un siècle, l'Italie a célébré une fête merveilleuse dans laquelle les érudits, les artistes, les courtisans, les princes, les papes ont mis tout leur esprit et dont le spectacle s'est offert libéralement aux regards de la foule. La pantomime, le drame, l'intermède comique, l'allégorie mythologique, les scènes tirées des romans

de la Table-Ronde, le cortège des chars et des cavaliers, les fantaisies du carnaval occupaient les rues et les places des grandes cités italiennes. Pie II passa à travers Viterbe, le saint sacrement dans les mains, ayant à droite et à gauche des tableaux vivants : la Cène, le Combat de saint Michel contre Satan, la Résurrection, la Vierge enlevée par les anges. Charles VIII, à peine entré en Italie, vit jouer les aventures de Lancelot du Lac et l'histoire d'Athènes. Le cardinal Riario, neveu de Sixte IV, fit défiler devant Léonore d'Aragon Orphée, Bacchus et Ariadne, traînés par des panthères, l'éducation d'Achille, des nymphes que tourmentaient des centaures. Le tyran de la renaissance reconnaît dans ces splendeurs l'image de sa royauté ; il les présente à son peuple comme une leçon pittoresque de politique séduisante pour des âmes méridionales et légères. Lorsque César Borgia revint d'Imola et de Forli, qu'il avait conquises, le sacré-collège l'attendait à la place du Peuple : précédé de l'armée, des pages, des gentilshommes, entouré des cardinaux en robes rouges, à cheval, vêtu de velours noir, il marcha au milieu d'une foule immense qui applaudissait. Les femmes riaient en voyant passer le fils du pape, si charmant « avec ses cheveux blonds ». Quand il arriva au Saint-Ange, le canon tonna. Alexandre, fort

ému, se tenait, avec ses prélats, dans la salle du trône ; à la vue de son fils qui s'avançait, porté vers lui dans les bras de l'église, *lacrimavit et risit,* dit l'ambassadeur vénitien : il rit et pleura à la fois. C'était de joie seulement et d'orgueil qu'il pleurait. Un seul homme alors, Laurent de Médicis, eut, dans ses *Poésies carnavalesques*, le sentiment mélancolique d'une fin prochaine de la fête et d'un retour de la fortune : « Réjouissez-vous, aujourd'hui, dit-il, car demain est un grand mystère. »

V

Une civilisation complète, véritable œuvre d'art, avait ainsi été créée par la conscience d'une race affranchie des entraves séculaires de l'âme humaine. Mais une multitude d'efforts individuels dirigés contre un ensemble de traditions trouvent difficilement en eux-mêmes leur mesure. La renaissance, comme tant d'autres révolutions, devait périr par l'excès de son propre principe. Les derniers chapitres de Burckhardt sur la moralité, la religion et la superstition, font comprendre la décadence rapide de l'Italie, mais ne donnent pas assez clairement la théorie de cette décadence. Le docte écrivain avait fermé définitivement le chapitre d'his-

toire politique et sociale : ici encore, il laisse deviner une conclusion qu'il n'a point exprimée ; mais sa doctrine est si forte qu'il suffit, pour la compléter, de lui demeurer fidèle.

Les destinées de la poésie et de la peinture ont été diverses : la première s'est arrêtée brusquement, la seconde, toujours religieuse en apparence, et conservée par l'église, a passé par toutes les phases d'un lent déclin. C'est l'ironie qui a tué la poésie. L'ironie, employée par de grands poètes, avait transformé la matière chevaleresque, mais ne l'avait point détruite ; le goût des grandes choses, le respect littéraire du passé, un sentiment exquis de l'idéal avaient sauvé les souvenirs de Charlemagne ; Roland et les douze pairs pouvaient être fous, ils ne furent jamais petits ni ridicules. Tout à coup, du vivant de l'Arioste, en 1526, la parodie de Teofilo Folengo, l'*Orlandino,* fit une blessure mortelle à l'épopée héroï-comique. Roland et, avec lui, tout le monde des *Reali di Francia,* toutes les légendes de la Table-Ronde finissaient dans la caricature. Les paladins que l'Europe avait si longtemps vénérés, se battaient, montés sur des ânes, en un tournoi de village. Roland ne cherchait plus Angélique, ne croisait plus le fer contre les païens : il bornait sa prouesse à disputer à un prélat glouton, avec mille injures, une sacoche de

gibier, de charcuterie et de poisson. La satire littéraire, dirigée contre l'Arioste, la satire religieuse, qui fait penser aux invectives luthériennes d'Ulrich de Hutten, marquent, dans l'*Orlandino,* une rupture définitive avec l'art du XVIe siècle. La poésie tournait au pamphlet. La haute inspiration reparaîtra plus tard avec le Tasse ; mais celui-ci fut le poète convaincu de la contre-réformation catholique, et il n'appartient plus à la renaissance.

La recherche de l'*effet* a été funeste à la peinture ; elle a pareillement nui à la statuaire des successeurs de Michel-Ange. Tandis que, dans la grande école de Venise et le Véronèse, la mise en scène, le décor d'architecture, l'ampleur éclatante des costumes, la richesse des accessoires, parfois aussi la familiarité de l'invention, altéraient de plus en plus la valeur religieuse des ouvrages de peinture, les peintres des écoles de Florence et de Rome gâtaient leurs tableaux par le parti-pris d'étonner le regard. On fit longtemps encore de beaux portraits, mais le secret des grandes compositions se perdit. Les anciens maîtres avaient toujours subordonné les personnages à l'ensemble ; chez les élèves de Raphaël et de Michel-Ange, plus tard encore, dans l'école de Bologne, la figure individuelle, lors même qu'elle n'occupe qu'une place secondaire, se détache vivement de l'ensemble, les yeux fixés sur le

spectateur, afin d'en retenir plus sûrement la curiosité. L'effort des mouvements, l'intention dramatique des gestes que prolonge le jeu trop savant des draperies, l'abus des moyens pittoresques et bientôt du clair-obscur, les fausses grâces et les sourires affectés, tous ces défauts d'une peinture qui veut avoir trop d'esprit, rappellent singulièrement la poésie de cour, le sonnet maniéré et le fade madrigal où aboutissait dans le même temps l'art de Pétrarque.

Le mal était, d'ailleurs, irréparable, car les parties vitales du génie italien étaient atteintes. La catastrophe politique du XVI[e] siècle, l'asservissement de la Péninsule, ne rend point à elle seule compte du naufrage d'une civilisation et d'une littérature, comme le fait, pour la France méridionale, la croisade des Albigeois, car les excès et les folies du principat, qui décidèrent de l'Italie, n'étaient eux-mêmes que l'effet d'une cause invincible qu'il importe de considérer.

Dans un chapitre de ses discours sur Tite-Live, Machiavel dit : « Nous autres Italiens avons à l'église et aux prêtres cette première obligation d'être sans religion et corrompus ; nous en avons une plus grande encore qui est la cause de notre ruine, » à savoir l'état de division, de discorde et de faiblesse où l'église, depuis le temps des Lom-

bards et des Francs, a maintenu, par son égoïsme, l'Italie. Cette explication d'une chute que Machiavel prévoyait comme très prochaine, est très incomplète, excessive pour l'église, mais elle contient cependant les éléments essentiels du problème. Afin de bien élucider celui-ci, commençons par observer l'état religieux des Italiens en changeant l'ordre des analyses de Burckhardt, qui étudie la moralité avant la religion.

Je l'ai dit plus haut : l'Italie avait toujours eu, du consentement même de l'église, une grande liberté religieuse. Elle s'était attachée à la foi plus qu'aux œuvres, avait tenu peu de compte de l'austérité et de la pénitence. Le prodigieux succès de saint François résulta de la façon tout italienne dont le rêveur d'Assise avait compris l'originalité du christianisme, une religion faite de tendresse et d'enthousiasme plus que d'obéissance et de terreur, une religion d'amour, par conséquent livrée à l'imagination personnelle du chrétien, très individuelle sans doute, mais non point à la manière du protestantisme. Car l'église est toujours là, image visible de Dieu, corps de doctrine plutôt que hiérarchie sacerdotale; l'Italie demeure volontiers sous le manteau de l'église, à qui elle demande des sacrements et des prières, dont jamais elle ne songe à discuter les dogmes, précisément parce que

ces dogmes la préoccupent assez peu. Un tel état ne pouvait durer qu'à deux conditions : la première, que la simplicité religieuse et le mysticisme de l'âge franciscain fussent toujours dans les consciences ; la seconde, que l'église méritât de garder, par l'autorité morale, la règle souveraine de la foi. A la fin du XVIe siècle encore, la peinture d'un Pérugin ne s'éloigne pas beaucoup de l'inspiration naïve d'un Frà Angelico, et, cependant, le Pérugin était un chrétien médiocre. Ici donc, les œuvres d'art ne peuvent donner aucune indication sérieuse sur les âmes. A la même époque, à entendre Savonarole, il n'y avait plus dix justes dans Florence. Cent ans plus tôt, je trouve encore dans les lettres du notaire ser Lapo Mazzei le christianisme le plus grave et le plus candide, sans direction étroite, la pensée constante de Dieu, celle du salut, sans aucune angoisse, la charité pour les humbles, l'amour de saint François, dont il fait lire les *Fioretti,* le soir, à ses « petits garçons ». Cet excellent homme, vieux bourgeois florentin, est d'une souche religieuse plus ancienne que celle de Pétrarque, qui est cependant son aîné de près d'un demi-siècle. Mais Pétrarque est un lettré, il est homme d'église, il a déjà en lui le demi-scepticisme des premiers humanistes, la demi-indifférence d'un chanoine italien vivant à la cour d'Avignon. Au XVIe siècle,

Gelli écrivait : « Ceux qui étudient ne croient plus à rien. » Lentement, d'année en année, la culture savante fit baisser la foi dans les âmes. Le paganisme littéraire des humanistes du xve siècle, les railleries déjà voltairiennes de Pulci, montrent le progrès du scepticisme chez les hommes instruits. La foi individuelle n'avait pu résister à l'action de la raison individuelle. Les lettrés, malgré leurs propos impies, ne professent point réellement l'athéisme, mais une philosophie vague, très tolérante, empreinte de fatalisme, qui se résume en ces paroles du professeur de Sixte IV, Galeotto Marzio : « Celui qui se conduit bien et qui agit d'après la loi naturelle entrera au ciel, à quelque peuple qu'il appartienne. »

L'incrédulité des humanistes trouvait sa justification dans le spectacle que donnait l'église, l'excès de ses ambitions temporelles, le trafic de la tiare, le scandale de la simonie et du népotisme, la cruauté d'un Sixte IV, l'avidité d'un Alexandre VI, la violence d'un Jules II; quant au peuple, il voyait ou devinait le reste et les conteurs ne lui ménageaient guère sur la vie des clercs et des moines les plus piquantes révélations. Il comprenait que le charlatanisme occupait le sanctuaire, qu'on lui montrait, comme un divertissement de foire, de faux miracles et de faux exorcismes. Nous pou-

vons, sur ce point, en croire les nouvelles de Boccace et de Massuccio, quand nous avons lu le pieux Salimbene. D'ailleurs, les écrivains qui se jouaient le plus librement des choses saintes, n'étaient-ils point eux-mêmes gens d'église : Boccace, le Pogge, Berni, Teofilo Folengo, Bandello? Tandis qu'on voyait, au sommet de la hiérarchie, le pape Alexandre livrer à sa fille la régence du saint-siège, Savonarole criait à toute l'Italie la vie honteuse du clergé séculier. Les moines étalaient librement leur grossièreté. Aux funérailles du cardinal d'Estouteville, sous Sixte IV, mineurs et augustins se battirent, à Sant-Agostino, à coups de torches autour du cadavre, qu'il s'agissait de dépouiller de son anneau et de sa chasuble. Si l'Italie, gagnée par la libre pensée dont l'église n'était point responsable, s'était éloignée de l'évangile, l'église n'avait plus aucun droit pour l'y rappeler. Savonarole put provoquer à Florence une explosion de fanatisme ; on voyait encore çà et là des bandes de flagellants ; des ermites visionnaires prophétisaient de tous côtés ; de Léon X à Paul III, se formait à Rome une chapelle de chrétiens lettrés tels que Bembo, Sadolet, Vittoria Colonna, Contarini, qui essayèrent de revenir au christianisme très pur du XIIIe siècle : ces réveils accidentels de la foi montrent mieux encore le vide religieux de la Péninsule. Les âmes, désen-

chantées des vieilles croyances, et qui ne sont point mûres pour la négation absolue du surnaturel, se tournent vers la superstition, vers l'astrologie et la sorcellerie. Jadis Pétrarque, Jean et Matthieu Villani, Sacchetti, avaient nié l'influence des astres sur la vie humaine et s'étaient moqués des astrologues ; à la fin du xve siècle et malgré les efforts de Pic de la Mirandole, tout le monde, philosophes, humanistes, hommes d'État, les papes eux-mêmes, croient aux conjonctions d'étoiles et aux prophéties qui s'en tirent. Jules II, Léon X, Paul III, font lire dans les profondeurs du ciel les destinées de l'église. Toutes les superstitions classiques, toutes les terreurs du moyen âge reparaissent. On croit aux présages puérils, aux revenants, aux courses nocturnes de fantômes sans têtes, au chasseur noir, à la descente des esprits malins sur la terre, à l'évocation des démons. Des dominicains allemands apportent, en Italie, les pratiques des sorciers ; un prêtre sicilien fait voir à Cellini des milliers de diables dans le Colisée ; Marcello Palingenio s'entretient la nuit, dans la campagne de Rome, avec des esprits, *divi,* qui viennent de la lune et lui donnent des nouvelles de Clément VII.

Nous pouvons apprécier maintenant l'état moral de l'Italie. Les consciences ne reconnaissaient plus de règle supérieure ; toute haute discipline était

abolie, les notions chrétiennes de charité, de pudeur, de justice divine, étaient détruites ; l'église trahissait la cause de Dieu et avait perdu toute autorité apostolique ; la superstition inclinait les esprits vers le fatalisme païen. D'autre part, du spectacle de la vie publique, où primait seul le droit de la force ou de la fourberie, les âmes recevaient une perpétuelle leçon d'égoïsme et de licence. Il était bien permis à chacun d'être, dans le cercle où la fortune l'avait placé, à la fois renard et lion, puisque ceux-là seuls étaient heureux et enviés qui atteignaient, par tous les moyens, à la plus grande mesure possible de puissance, de richesse et de plaisirs. L'individu qui se rit de la loi humaine et se réserve de faire sa paix, à la dernière heure, avec la loi divine, est donc libre absolument pour la poursuite de son intérêt et de sa passion. Il l'est d'autant plus qu'il se sent encouragé par deux préjugés profondément italiens. L'un d'eux a été exprimé par le pape Paul III disant de Benvenuto : « Les hommes uniques dans leur art, comme Cellini, ne doivent pas être soumis à la loi. » Et l'*uomo unico* peut invoquer encore en faveur de ce rare privilège l'idée que son temps se fait de l'honneur. Guichardin écrit dans ses *Aphorismes :* « Celui qui fait grand cas de l'honneur réussit en tout, parce qu'il ne craint ni la peine, ni

le danger, ni la dépense; les actions des hommes qui n'ont point pour principe ce puissant mobile sont stériles. » Mais on sait ce que l'Italie entendait alors par *onore*. Ce n'est pas plus l'honneur vrai que la *virtù* n'est la vertu. L'*onore* est le prestige que donne l'accomplissement d'une action difficile obtenue d'une façon éclatante. Le respect du droit d'autrui, les scrupules de la délicatesse morale n'ont rien à y voir. Il n'est pas nécessaire de marcher à l'ennemi au grand jour et de le combattre loyalement. César Borgia juge plus sage de l'étrangler à la suite d'un repas cordial. Il est imprudent d'agir sur-le-champ, surtout si l'on a un outrage à venger. « Ce qui ne se fait point à midi, disait César, peut s'ajourner au soir. » La *bella vendetta* demande, en effet, de la patience, une réelle sérénité d'esprit. Le poison subtil et lent, le *venenum atterminatum* qui se dissimule entre les pages d'un missel, dans les plis d'un mouchoir, est, pour une affaire d'*onore,* une arme exquise. Enfin, le bravo, le spadassin qui vend son coup de poignard pour quelques ducats, est aussi un artisan précieux de l'honneur d'autrui. D'ailleurs, nulle hypocrisie; c'est avec une franchise admirable, une bonne foi parfaite que l'Italien, tranquille du côté de l'opinion et du remords, assouvit sa passion. Je n'ai rien à dire ici de la corruption des mœurs. Je crois d'une

bonne critique de se fier, sur ce chapitre, aux comédies de Machiavel et de Bibbiena, aux nouvelles de Bandello; on peut, si l'on recherche une preuve historique d'apparence plus solide, s'en tenir aux chroniqueurs réunis par Muratori, au *Journal* de Burchard, le chapelain d'Alexandre VI, ou, plus simplement encore, aux lettres familières de Machiavel.

Comme l'indifférence ironique éloignait l'Italie des croyances qui avaient jadis formé la communauté chrétienne, l'égoïsme transcendant la détachait des notions morales qui sont le lien de la communauté humaine. La Péninsule était peuplée de virtuoses; elle n'était plus une société au sens étroit du mot. Les âmes, possédées par l'intérêt personnel, perdaient peu à peu tout enthousiasme, toute douceur et tout amour. Un jour, le plus grand des Florentins jeta un cri d'alarme : il comprit que l'Italie était sur le point de payer de sa liberté les complaisances de sa morale. Il essaya, mais trop tard, de donner à Florence une armée nationale. L'idée même de communauté nationale était sortie des esprits. Machiavel est le dernier qui conserve la notion de patrie italienne, si claire autrefois chez Dante et Pétrarque. Le temps n'était plus aux ligues des villes contre l'ennemi commun. La ligue qui avait attendu les Français à Fornoue

fut une tentative princière inutile et rien de plus. Les princes, et le pape plus souvent que les autres, dans leur fureur d'écraser leurs voisins, allaient désormais appeler sans cesse les barbares. On vit alors les conséquences dernières de la tyrannie. La société politique du moyen âge s'était soutenue par des institutions qui suppléaient à la valeur et au génie de l'individu : la tyrannie avait fait table rase de toutes les institutions et mis à la place le prince. Celui-ci tombé, qu'une révolution ou une invasion l'ait chassé, il ne reste plus rien dans l'état, rien qu'un trône vide où le roi étranger peut s'asseoir. L'asservissement d'une province voisine devient chose indifférente. L'étranger franchit-il la frontière, entre-t-il en Toscane, le Florentin ne s'émeut point encore. Mais que Charles VIII, une fois l'hôte de Florence, fasse mine d'imposer à la seigneurie un traité inquiétant, Florence criera par la bouche de Capponi : « Sonnez vos trompettes, nous sonnerons nos cloches. » C'était trop peu, en vérité! Si, quand les premières compagnies du roi très chrétien parurent sur les Alpes, toutes les cloches d'Italie s'étaient mises en branle, les cloches de Palerme, qui sonnèrent les vêpres tragiques de 1282, la cloche du Capitole, qui donna si souvent le signal de l'émeute communale contre le pape et les empereurs, les cloches de Milan, qui fêtèrent la

victoire nationale de Legnano, toutes, jusqu'au bourdon de Saint-Marc, qui avait tant de fois grondé sur les lagunes contre les Turcs, si elles avaient éclaté en un tocsin unanime, la première invasion s'arrêtait en Lombardie, celle qui, à travers Florence, Rome et Naples, fraya le chemin à toutes les autres. L'histoire accomplit donc son œuvre, avec la logique inflexible qui déplace la fortune des peuples et suspend ou détourne le cours des civilisations. L'Italie, vassale de l'Espagne et de l'empire, allait s'assoupir sous la main de l'église et la garde de l'inquisition, tandis que la renaissance entrait en France.

L'HONNÊTETÉ DIPLOMATIQUE

DE

MACHIAVEL

Machiavel était-il un honnête homme ? Telle est la question qui sollicite sans cesse l'esprit du critique occupé à l'analyse de l'écrivain et de l'homme d'État le plus équivoque et le plus séduisant de la Renaissance italienne. Il semble en vérité qu'on ne puisse écrire froidement, sans colère ou sans admiration, de ce philosophe politique qui a tracé, avec une sérénité parfaite, dans ses *Discours* sur Tite-Live, la théorie du coup d'État, de la conspiration et de l'émeute, et dans le *Prince,* la théorie d'un despotisme dont rougirait peut-être tel sultan asiatique du XIXe siècle. Longtemps, on le sait, dans l'Italie autrichienne et bourbonnienne, comme dans

l'Allemagne de Frédéric II, comme aussi en France, le machiavélisme a pesé lourdement sur la mémoire de Machiavel : on n'était pas loin de penser qu'il avait inventé la traîtrise en matière de gouvernement, absolument comme Aristote avait inventé les *quatre causes* en métaphysique. On est revenu maintenant de cet état premier de la critique. La balance a commencé de pencher de son côté le jour où l'on comprit qu'il avait été l'un des plus grands citoyens de l'Italie, qu'il avait écrit, qu'il avait lutté et même pâti pour la paix, l'unité morale et la liberté de la Péninsule. La première voix autorisée qui s'éleva en France en faveur du secrétaire d'État florentin fut celle de M. Franck, dans son livre sur les *Réformateurs et Publicistes de l'Europe* (1864). Notre compatriote signalait un acte honorable de la vie de Machiavel, son discours sur la *Réforme de l'État de Florence*, composé à la demande de Léon X, et qui concluait pour la forme républicaine contre le principat médicéen. « L'occasion était belle, dit M. Franck, pour relever sa fortune, en flattant l'ambition du Souverain-Pontife. » En Angleterre, lord Macaulay, dans son *Essai* sur Machiavel, démontra que les maximes de cet écrivain avaient seulement exprimé, avec une précision et une franchise incomparables, les règles mêmes du gouvernement,

telles que les avaient entendues les hommes d'État de la Renaissance. Ces règles, il les flétrit hautement, parce qu'en elles-mêmes elles sont détestables : mais l'illustre whig voit bien que de telles doctrines laissent encore intactes des parties importantes du caractère de Machiavel. Sans doute, celui-ci a présenté à son pays toutes sortes de poisons dont il vantait l'excellence : mais l'Italie des derniers Médicis, l'Italie qui bientôt verra le sac de Rome, était fort malade, et ce médecin, qui l'aima d'un si grand amour, put bien lui proposer des remèdes inouïs, héroïques, très propres à la sauver ou à la tuer d'une façon foudroyante. Macaulay notait particulièrement l'effort de cet ambassadeur, homme de cabinet, de conversation diplomatique, pour donner une armée nationale à Florence. Il fallait en finir avec les mercenaires qui se battaient mal, étaient des étrangers, et coûtaient fort cher : l'historien se fit général, ingénieur, intendant : il étudia la stratégie, médita sur l'artillerie, sur la gymnastique, sur l'art de fortifier ou d'attaquer une place. Il mourut au milieu des ruines non de son œuvre, mais de ses espérances : mais il avait eu le pressentiment de l'avenir, et l'écrivain anglais annonçait éloquemment, dès l'année 1827, que le nom de Machiavel se relèverait avec éclat le jour où l'Italie

connaîtrait la liberté si longtemps attendue, « quand un second Procida aura vengé Naples, quand un Rienzi plus heureux aura rétabli le *Bon État* de Rome, quand les rues de Florence et de Bologne auront résonné de nouveau de leur vieux cri de guerre : *Popolo*, *Popolo*, *muoiano i tiranni!* » — La critique allemande, à son tour, a pénétré les problèmes moraux qui se rattachent au nom de Machiavel. Gervinus, dans son *Histoire de l'Historiographie florentine* (*Historische Schriften*, Wien, 1871), a cherché, avec sagacité, dans les écrits du secrétaire d'État, la clef de son caractère. Le moment délicat de la vie de Machiavel est évidemment celui de sa disgrâce. Gervinus relève ses lettres suppliantes à Vettori. Le malheureux s'efforce de faire entendre aux Médicis son cri de détresse : pour ses enfants et pour lui-même, il tend la main, comme un mendiant. « Et cependant, écrit l'historien allemand, dans cette effroyable situation il était encore d'une si rigoureuse moralité, qu'invité à plusieurs reprises par Vettori de venir le rejoindre à Rome et de vivre sous son toit, il refusa toujours (p. 120). » Le mémoire à Léon X est pareillement signalé par Gervinus, comme il l'a été par M. Franck. « Je voudrais que tous ceux qui tiennent Machiavel pour un flatteur rampant pussent étudier à fond ce Discours (p. 144). » Cependant

dant ce Discours même ne forcerait pas encore la conviction d'un esprit prévenu. Il prouve surtout que Machiavel était demeuré républicain après la chute de la République. Mais il avait été au pouvoir dans l'interrègne des Médicis, et, sous le faible Soderini, avait gouverné l'un des États les plus florissants de l'Europe. Il regrettait, dira-t-on, le régime qui lui avait donné l'honneur de sa vie. Et puis, il est plus facile de se convertir à la liberté que de trahir celle-ci pour passer au parti de l'absolutisme Nous ne parlons pas sans doute des âmes médiocres qu'aucune apostasie n'embarrasse. Les Médicis étant exécrés par la bourgeoisie, Machiavel dut croire d'ailleurs que la restauration ne pouvait durer, à moins que le tempérament de la société florentine ne fût d'abord altéré par de grandes catastrophes. Ainsi tout concourait à le rendre fidèle à la constitution démocratique, les traditions de sa carrière politique, ses regrets de ministre tombé, tout son passé, et l'avenir que, du fond de sa misère, il attendait encore pour lui-même et pour sa patrie.

Nous voudrions faire valoir un document plus décisif, la correspondance échangée en 1513 et 1514 entre Machiavel et Vettori. Les critiques les plus favorables, M. Villari lui-même, dans son grand ouvrage sur *Nicolas Machiavel et son temps*

(Florence, Lemonnier, 1877-1882), ne se sont point arrêtés à la partie politique de ces lettres. Elles nous semblent cependant essentielles pour déterminer la physionomie morale d'un personnage à l'égard duquel la postérité s'est montrée certainement trop sévère.

Il convient d'abord de rappeler l'une des plus funestes négociations de Machiavel, la plus grande et la pire action de toute sa vie, la part qu'il prit aux origines lointaines de la *Ligue de Cambrai.* Quel qu'ait été son crédit dans les conseils de Jules II, comme il y représentait Florence, l'ennemie acharnée de Venise, il est évidemment responsable, dans une assez large mesure, de la politique qui fut si désastreuse pour l'Italie et pour l'Église. Venise, tournée vers le dehors, vers l'Orient, plus libre que Milan, Rome, Florence et Naples, avait eu jusque-là une destinée particulière comme son génie. Gênes et Pise n'aimaient point en elle une rivale puissante dans la Méditerranée. Rome se défiait d'une cité d'esprit fort indépendant, très capable de s'entendre amicalement avec l'islamisme, et qui jamais, ni dans sa vie intime, ni dans ses beaux-arts, ne se laissa charmer par le mysticisme. Florence enfin détestait en elle un État dédaigneux de la démocratie, une puissance marchande, industrielle et financière qui gênait ses

comptoirs et ses banques. On ne tenait pas compte du don éminent de Venise, qui pouvait être employé pour le bien de toute l'Italie, le grand art de la diplomatie, la science consommée de la politique extérieure. Or, c'était là le côté faible de Milan, de Florence et de Rome. Le gouvernement d'un Sforza, d'un Alexandre VI, d'un Léon X, d'un Savonarole, d'un Soderini ou d'un Médicis y était à la fois trop personnel et trop incertain, dépourvu de suite, dominé par les caprices du chef de l'État, par les intérêts de l'heure présente, par la fatalité du népotisme, les rivalités et les ambitions de familles. C'est à Rome surtout qu'éclata cette infirmité de la politique italienne. Au temps même de Machiavel, quatre papes, qui n'étaient point des hommes médiocres, par une diplomatie indécise et brouillonne, à force de nouer et de rompre des alliances contradictoires qui ramenaient sans cesse l'étranger au-delà des Alpes, poussèrent le Saint-Siège à la catastrophe très logique de 1527. Seule, dans ce grave désordre des affaires italiennes, Venise s'appuyait sur des traditions de gouvernement intérieur et de diplomatie assez fermes pour sauvegarder les intérêts non des chefs de l'État, mais de l'État lui-même. Elle connaissait à merveille les ressorts de la politique européenne. Les *Rittratti* de Machiavel sur les institutions et le caractère de la France et

de l'Allemagne sont curieux à lire : mais ils témoignent en quelque sorte de notions nouvelles, et comme de la découverte d'un nouveau monde par Florence et son ambassadeur. Il y avait longtemps que la patrie de Marco Polo avait abordé des nations encore plus lointaines, et en avait pénétré le génie. Elle pouvait donc rendre les plus grands services à l'Italie chaque fois que la paix de celle-ci était de nouveau troublée par les prétentions ou les entreprises de l'étranger. Il suffit de relire Commines pour apprécier l'action décisive de Venise avant Fornoue. Mais l'Italie de la Renaissance ne s'embarrassait point d'un excès de gratitude, et Charles VIII avait à peine repassé les Alpes qu'elle songea à l'abaissement définitif de Venise.

L'heure sembla propice au moment de l'élection de Jules II qui, par sa famille, se rattachait à Gênes. Les Vénitiens, qui convoitaient alors Faënza et Rimini, sur les frontières pontificales, donnaient eux-mêmes un prétexte plausible aux accusations de leurs ennemis. Jules II hésita longtemps, et Machiavel fut quelques jours inquiet des incertitudes du vieux pontife. Il mena donc l'intrigue rapidement et de main de maître. Le Pape avait été élu le 1er novembre 1503. Le 6, Machiavel lui rend hommage, et visite les cardinaux influents. « Je

leur dis qu'il s'agissait de la liberté de l'Église, non de la Toscane, que le Pape deviendrait un simple chapelain des Vénitiens s'ils accroissaient encore leur puissance, que c'était à eux à défendre le Saint-Siège dont ils pourraient devenir les héritiers. » Le cardinal Soderini, qui dînait souvent avec Jules II, aidait adroitement l'ambassadeur Florentin. Le 10 novembre, le pape disait à Soderini : « Si les Vénitiens veulent s'emparer des possessions dépendantes du Saint-Siège, je m'y opposerai de tout mon pouvoir, et j'armerai contre eux tous les princes de la chrétienté. » Le 11, il répète à Machiavel les mêmes menaces : celui-ci insinue que Florence est trop faible pour mettre à elle seule un frein à l'ambition de Venise. Le 12, Soderini effraie les cardinaux sur les dangers que court leur liberté personnelle. Le 20, Machiavel soumet à Jules II une dépêche pressante du gouvernement de Florence. « Il en a paru vivement affecté... L'insolence des Vénitiens l'obligeait à convoquer sur-le-champ tous les ambassadeurs étrangers[1]. »

[1] Cette dépêche est sans doute la pièce datée du 15 novembre que vient de publier pour la première fois M. Nitti, dans son ouvrage intitulé : *Machiavelli nella vita e nelle dottrine*, t. I, p. 253. Les Florentins affirment que l'entreprise des Vénitiens sur Faënza *li conduce alla monarchia d'Italia*. Les intrigues d'Alexandre VI et de César avaient jeté cette notion de *monarchie une* dans le courant des idées italiennes. Le premier volume de M. Nitti, le seul qui soit publié jusqu'aujourd'hui, s'arrête à la chute de Machiavel.

Le 24, les affaires sont déjà assez avancées pour qu'il puisse écrire : « Tout respire ici la haine contre eux, aussi y a-t-il lieu d'espérer que, si l'occasion s'en présente, on leur fera éprouver plus d'une humiliation. Ils sont l'objet des plaintes de chacun. » Soderini ne négligeait point d'agir sur l'esprit du cardinal d'Amboise. Le projet d'une ligue se précisait, et l'ambassadeur florentin rapporte ces mots du pape : « Si les Vénitiens ne renoncent pas à leur entreprise, et ne lui restituent pas les places qu'ils lui ont enlevées, il se liguera avec le roi de France et l'Empereur, et ne s'occupera que de détruire une puissance dont tous les États désirent l'abaissement. » Le 26, Machiavel rassure la Seigneurie sur la sincérité des emportements de Jules II. « Il me témoigna la plus vive indignation contre les Vénitiens. » Le 1er décembre, le pape retombe dans ses incertitudes. Mais Soderini dîne avec lui, et le détermine. Le 16, Machiavel offre l'alliance de Florence pour rétablir les neveux à Forli et à Imola, c'est-à-dire pour commencer les approches contre les terres vénitiennes. Il finit ainsi sa dernière dépêche : Le pape tiendra bon, car « il ne manque point ici de gens bien disposés à traverser les Vénitiens et à dévoiler toutes leurs intrigues ».

En moins de six semaines, l'ambassadeur floren-

tin avait gagné Jules à la politique de la *Ligue de Cambrai.* Venise fut écrasée au moment même où Alde Manuce donnait Platon à la Renaissance. Puis les *ultramontains* déchirèrent l'Italie, où le souverain pontife les avait attirés. Quand il poussa son cri : *Fuori i barbari!* il était trop tard. Le Jules II morose du portrait de Raphaël contemple évidemment des ruines que ses successeurs ne relèveront pas.

Machiavel, qui rêva toute sa vie l'expulsion des *Barbares,* comprit la faute du pape et sa propre erreur. Une occasion singulière s'offrit à lui de proposer au Vatican une politique bien différente qui, appliquée avec suite, eût été, peut-être, le salut de l'Italie.

Dix années s'étaient écoulées. On était en mars 1513, aux premiers jours du pontificat de Léon X. Machiavel qui avait étourdiment conspiré contre les Médicis, sortait de prison, encore tout meurtri par la torture. Il écrivait le 18 à Vettori, ambassadeur de Florence auprès du Saint-Siège : « Il me semble que je vaux mieux que je ne l'aurais cru. Si nos nouveaux maîtres ne veulent point me laisser de côté, j'en ressentirai la plus vive satisfaction, et je crois que je me conduirai de manière à leur donner l'occasion de s'en applaudir. S'ils croient devoir me refuser cette faveur, je vivrai comme

lorsque je vins au monde. Je suis né pauvre, et j'ai appris à souffrir bien plus qu'à jouir. » Il offrait donc timidement ses services aux Médicis. Or la cour de Rome eut tout aussitôt besoin de ses conseils. Il s'agissait pour le nouveau pape d'adopter une politique personnelle, favorable au Saint-Siège et à sa propre famille. Le duché de Milan, gouverné par le faible héritier de Ludovic le More, était toujours le point de mire de Louis XII et de Ferdinand le Catholique. Il fallait d'abord prendre parti pour l'un de ces deux princes. A ce moment, ils conclurent une trêve d'une année, pour la frontière seule des Pyrénées, réservant les champs de bataille de l'Italie. Grand embarras au Vatican. Le roi d'Espagne était-il donc un politique médiocre? Quelle intrigue se tramait? Le 9 avril, Vettori écrit à Machiavel. L'Espagne, dit-il, l'Empire et la France s'entendent-ils pour partager notre malheureuse Italie? Ce n'est pas encore au diplomate, c'est à l'ami qu'il s'adresse. Il passe rapidement sur cette affaire, et finit par une page de condoléance sur la situation de l'ancien secrétaire d'État. Celui-ci répond le 16 avril. De politique, pas un mot : il tend doucement l'hameçon, attendant qu'on y morde franchement. Il se peint fort ennuyé, très misérable. Peut-être serait-il opportun pour lui de *passer au pape* plutôt qu'à Julien : « J'ai

l'intime conviction que, que si Sa Sainteté commence une fois à se servir de moi, outre le bien que j'y trouverai, je pourrai faire honneur et me rendre utile à tous ceux qui ont de l'amitié pour moi. » Aussi, le 21 avril, Vettori est-il plus explicite. A la trêve des deux rois, il ajoute une donnée nouvelle du problème, le traité conclu entre Venise et la France, Venise devant recevoir Brescia, Crême, Bergame et Mantoue. Ceci dit, commence une consultation en forme qui durera plusieurs mois. Vettori retourne la question sur toutes ses faces. Venise a tout à gagner. Si Louis XII lui tient parole, il est possible « qu'elle parvienne à recouvrer, outre les États qu'elle a perdus, son honneur et sa réputation. » Le roi d'Espagne joue un jeu périlleux. Par la trêve sur les Pyrénées, il rend au roi de France sa liberté d'action en Italie. Le Milanais reconquis, Louis XII ne convoitera-t-il pas le royaume de Naples et même la Castille ? Ferdinand, d'autre part, peut, lui aussi, reporter en Lombardie toutes ses forces : le duc de Milan, les Suisses et le pape se joindront à lui, « de sorte que les Français ne recueilleront que la honte de cette entreprise. » Faux calcul, se réplique à lui-même Vettori. L'armée espagnole ne peut tenir tête aux Français renforcés d'un corps d'Allemands. Les populations du Milanais, qui ont en haine les Espagnols et les

Suisses, se jetteront dans les bras des Français. « Il y a, conclut l'ambassadeur, quelque chose sous jeu que nous ne savons pas... » Qu'en pense donc Machiavel ?

Jusqu'ici Vettori n'a parlé qu'en son propre nom. Mais son correspondant a compris que c'est Léon X lui-même qui l'interroge. Florence, en effet, n'avait aucun intérêt direct en cette affaire. Un pape Médicis pouvait même instituer une politique fausse sans que la Toscane fût réellement compromise. La suite de la correspondance nous montrera encore plus clairement le Souverain Pontife derrière l'envoyé Florentin.

La réponse à la lettre du 21 avril n'est point datée. Machiavel devine que le Vatican, qui s'inquiète si fort d'une faute apparente de l'Espagne, penche pour le roi catholique. Il va donc pénétrer la politique de Ferdinand, et en découvrir les rapports avec la politique générale de l'Europe. Il sait qu'il contrariera les vues de Léon X, il s'excuse donc d'abord de son *radotage*. Depuis qu'il n'est plus aux affaires, il s'est, dit-il, terriblement rouillé. Non, poursuit-il, le roi d'Espagne n'est pas un prince habile : il est plutôt rusé et heureux. Cette trêve, si elle a été conclue sous Jules II, lui a été imposée par la force des choses. Abandonné par le pape, mal secondé par Henri VIII, avec une armée

et des finances en ruines, il se trouvait en face d'une France grandissante, fortifiée par l'alliance de Venise. Mais s'il avait étendu la trêve au Milanais même, et conclu une paix complète, ses confédérés, l'empereur et le pape n'y eussent point consenti, L'Europe et les princes italiens se seraient émus. Par la trêve partielle, il inquiète ses alliés. Il brouille de nouveau les affaires de l'Italie, et jette la Péninsule à ses ennemis, *comme un os à ronger*. Il pense enfin que le Saint-Siège, l'Empire et les Suisses sont jaloux de la grandeur de la France et de la renaissance de Venise. Il oblige le pape, effrayé des prétentions françaises, à s'attacher aveuglément à l'Espagne. Il a donné l'éveil à toute la chrétienté contre la France et contre Vénise. Même politique d'ailleurs, si l'on suppose la trêve conclue sous Léon X qui, plus résolu que Jules II vieillissant, *joue pour son propre compte,* et qu'il importe de ramener au respect de l'Espagne. Ici Machiavel s'arrête, il a prouvé à Vettori qu'il s'agit non seulement de prendre une attitude en face d'un acte diplomatique isolé et équivoque, mais d'organiser un plan de conduite, et de commencer une tradition politique capable de soutenir tout un pontificat.

Cette fois Vettori ne répondit pas. Machiavel n'était pas entré dans les vues du pape, et celui-ci

recherchait moins ses conseils. Le 20 juin, l'historien renoue lui-même la consultation : « Je me suis mis à la place du Saint-Père, et j'ai examiné tout ce que j'aurais à craindre, et les expédients que je pourrais employer. » Il se méfierait donc de l'Espagne, des Suisses et de toute autre puissance prépondérante en Italie, la France exceptée, si le Saint-Siège consentait au retour de Louis XII en Lombardie. Il juge que l'Espagne redoute le pape soutenu par les Suisses, et prévoit que les nécessités du népotisme pourront compromettre la possession du royaume de Naples. C'est pourquoi elle s'accommode avec les Français et leur abandonnera le Milanais, afin de placer l'étranger, comme une barrière, entre Léon X et les Suisses ses alliés. Il faut donc traverser cet arrangement, le retourner en faveur du Saint-Siège et le diriger. Le secrétaire d'État propose alors *une alliance latine* entre Rome, la France, l'Espagne et Venise, laissant en dehors les Suisses, l'Empereur et l'Angleterre. Pour prix de leur concours, il attribue aux Vénitiens Vérone, Vicence, Padoue et Trévise, la Lombardie aux Français, à l'Espagne, il garantit le Napolitain : « Il n'y aurait, dit-il, de blessé par cet arrangement qu'un duc postiche, les Suisses et l'Empereur, qui seraient tous laissés sur les bras de la France, de sorte que, pour se défendre de leurs at-

taques, elle serait obligée d'avoir sans cesse la cuirasse sur le dos » ; mais cette cuirasse protégerait en même temps le Souverain-Pontife. De plus, la crainte commune de l'Allemagne semble à Machiavel le lien durable de cette quadruple alliance. Sa conclusion est qu'aucune autre politique n'offre de sécurité.

27 juin. Vettori répond nettement qu'une pareille union est impossible. Le 12 juillet, il renouvelle ses objections, et fait un pas de plus, et très considérable, en avant. Il dévoile à Machiavel les projets de Léon en faveur de sa famille. Il faudra pourvoir largement Julien et Laurent; puis reprendre les terres et les villes usurpées par Jules II, telles que Parme et Plaisance. C'était toujours la politique guerroyante qui avait coûté si cher au Saint-Siège depuis Alexandre VI. Vettori en apercevait les dangers. « Je lui ai dit plusieurs fois qu'il s'exposait à perdre. » Il a montré au pape que le maître définitif du Milanais, Louis XII ou Ferdinand, cherchera dans cette reprise de Parme et de Plaisance un prétexte pour se brouiller avec le Saint-Siège. « Le pape écoutait mes raisons, mais n'en suivait pas moins son idée. » D'ailleurs l'envoyé florentin ignore, ou feint d'ignorer quelles provinces seront octroyées aux neveux. Peut-être est-ce cette Lombardie où Léon X ne

veut pas que rentre la France. Vettori prie son ami de lui tracer le dessein d'une paix solide, en grand détail, en plusieurs lettres s'il le faut. Les loisirs ne manquent pas maintenant aux ambassadeurs auprès du Saint-Siège, car les affaires se traitent directement avec le pape, et non plus par l'intermédiaire de plusieurs cardinaux.

Ainsi, Machiavel était averti une fois de plus que ses avis allaient droit au Souverain-Pontife. Nous ne possédons pas sa réponse : mais la réplique de Vettori, datée du 5 août, nous apprend qu'il avait encore recommandé la quadruple alliance, que l'on persiste à rejeter. Vettori ne croit pas que l'Angleterre, qui a besoin de l'Espagne pour contre-balancer la France, permette à Ferdinand de s'unir à Louis XII. Il ne consent à abandonner à Venise que Brescia et Bergame. Mais surtout il refuse absolument le Milanais à la France. Sur ce point la cour de Rome était inflexible.

10 août. Machiavel affirme avec une obstination égale à celle de Léon X, qu'il faut céder sur le duché de Milan. La France, avec un vieux roi, surveillée de près par l'Angleterre et l'Allemagne, gênée par le voisinage des Suisses, deviendra pour l'Italie conciliante et pacifique. Si on la mécon-

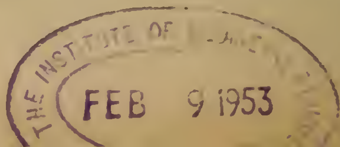
tente, au lieu de former le rempart de la Péninsule contre le reste de l'Europe, elle sera le centre de toutes les intrigues contre l'Italie. Quant à l'entente des princes italiens, le diplomate de Florence la traite avec un suprême dédain. « Leurs troupes, dit-il, ne valent pas un liard. » et les Suisses les battront toujours quand il leur plaira.

20 août. Le secrétaire de Léon X déclare à son correspondant que décidément il a la vue trouble. La France, dont il vantait l'alliance, est en fort mauvais point. 40,000 Anglais assiègent Térouenne, les Suisses vont marcher sur la Bourgogne, les Espagnols sont rentrés en Lombardie. Le Vatican serait bien mal avisé s'il se souciait davantage de Louis XII. Sa résolution est désormais fixée : il se donnera aux plus forts, aux Anglais, aux Espagnols et aux Suisses coalisés.

26 août. Machiavel est tout déconcerté. Il mesure le péril où le Saint-Siège précipite l'Italie pauvre et avilie, objet de la convoitise des princes ultramontains. Il s'écrie, comme le moine des vieux temps : *Pax ! Pax ! et non erit Pax !* « Non, répond-il, la France n'est pas si faible en face de l'Angleterre qui ne parvient pas à prendre Térouenne, et qui, fatiguée des longueurs d'un siège

d'hiver, lâchera prise. Vous vous livrez aux Suisses dont la rapacité nous épuisera jusqu'au dernier écu. Vos mercenaires aujourd'hui, ils seront vos maîtres demain, et s'établiront les arbitres de l'Italie déchirée et corrompue. La France seule peut les mettre à l'ordre. Si la France n'y suffit pas, je n'y vois point de ressource, et je commencerai dès à présent à pleurer avec vous la servitude de notre patrie et les ruines que nous devrons soit au pape Jules II, soit à ceux qui n'aident point à nous sauver, si toutefois il en est temps encore. »

La correspondance des deux amis, interrompue, paraît-il, pendant six mois, est reprise par Machiavel le 25 février 1514. Cette lettre et la réponse de Vettori développent seulement certains points des discussions précédentes. L'ancien secrétaire d'État apparaît de plus en pius hostile à l'Espagne qu'il considère comme la cause première des troubles de la chrétienté. Sa rentrée dans le Milanais provoquerait de nouveaux déchirements. Ferdinand ne cédera le duché ni au pape ni aux Vénitiens; il ne peut le garder pour lui-même, car sa part en Italie est déjà trop forte ; s'il le donne à son petit-fils, il le livre en même temps à l'empereur. Le roi de France seul peut reprendre et garder la Lombardie.



Le 3 décembre 1514, Vettori fit un dernier appel à la sagesse diplomatique de Machiavel : « Je désirerais que vous traitassiez cela *de manière que je pusse mettre votre lettre sous les yeux du pape. Je vous promets de la lui montrer comme étant de vous.* » L'ambassadeur florentin suppose que le roi de France, aidé des Vénitiens, veut reprendre le Milanais contre le gré de l'empereur, de l'Espagne et des Suisses. Que devra faire le pape ? Que doit-il craindre et espérer de l'un et de l'autre côté ? Et si les Vénitiens abandonnent le parti français pour passer aux autres princes, le Saint-Siège doit-il entrer dans cette coalition ? La question est des plus nettes. La politique de Léon X sera-t-elle espagnole ou franco-vénitienne ? Machiavel sait à quel auguste personnage son avis sera présenté. Il sait de plus, par les informations précédentes, de quel côté penche depuis trop longtemps le pape, et quel conseil lui serait le plus agréable. « Je ne crois pas, écrit-il d'abord, que depuis vingt ans on ait agité une affaire plus grave. » Il passe alors en revue les forces et les relations des grandes puissances de l'Europe. L'Angleterre fait sa paix avec la France, et ses rancunes la tourneront contre l'Espagne. L'Angleterre et la France sont riches, et tiendront longtemps campagne. Tous les autres, l'Espagne, l'Empire-

le duc de Milan, les Suisses, sont pauvres. Une guerre prolongée donnera la victoire aux Français. Les Suisses, race de mercenaires, sont peu sûrs : le roi de France pourrait les acheter. Le parti de l'Espagne est donc dangereux. Le pape aurait à garder, contre les flottes de Venise et de la France, des côtes etendues. Si les Suisses sont vainqueurs, ils feront sentir au Saint-Siège toute leur insolence. Ils le ruineront en contributions. Ferrare, Lucques, les petits États se mettront sous leur protectorat, et alors *actum erit de libertate Italiæ*. Toute l'Italie deviendra leur vassale. Aucune ligue ne pourra plus se former contre eux : ils l'empêcheront toujours en se donnant à quelqu'un des souverains de l'Europe. L'Italie tombée paraîtra désormais *sine spe redemptionis*. Mais si Léon s'allie à la France, et que celle-ci l'emporte, il a toutes chances que le traité soit observé en sa faveur. La mauvaise fortune serait encore meilleure avec la France qu'avec toute autre nation. Le pape aurait du moins ses terres d'Avignon pour s'y réfugier. La France, qui ne tarderait pas à se relever d'un échec, le soutiendrait fidèlement. « S'il s'attache au parti espagnol, et qu'il succombe, il faut qu'il aille en Suisse pour y mourir de faim, ou en Allemagne pour y être un objet de dérision, ou en Espagne pour être écorché. »

Resterait un troisième parti à prendre, la neutralité. Mais la neutralité est funeste pour un prince dont les États sont placés entre deux belligérants plus puissants que lui. Le vaincu le hait, le vainqueur le méprise. Il faut traiter sans cesse avec l'un ou l'autre adversaire, accorder le passage, des logements et des vivres : on est également soupçonné par les deux partis : mille incidents périlleux peuvent éclater chaque jour, qui sont pour l'État neutre une cause d'angoisses incessantes.

Quant au rapprochement de la France et de l'Espagne, que le pape n'y compte point, à moins que, contre toute probabilité, l'Angleterre elle-même ne l'ait préparé. Qu'il ne se tourne pas non plus vers l'empereur toujours indécis et *qui ne s'est jamais nourri que de changements.* En somme, le Saint-Siège ne doit hésiter sur l'alliance française que si Venise passait à l'Espagne et à l'Empire. Il faudrait alors réfléchir, à cause des difficultés que la République opposerait à la descente d'une armée française en Italie. « Mais je ne puis croire que les Vénitiens se conduisent ainsi. Je suis convaincu qu'ils ont obtenu des Français des conditions bien plus avantageuses que celles qu'ils pourraient espérer des ennemis du roi très chrétien ; et puisqu'ils sont restés fidèles à la fortune de la France, lorsqu'elle était expirante, il n'est pas raisonnable de

supposer qu'ils l'abandonnent maintenant qu'elle reprend son antique vigueur. » La conclusion de Machiavel est que le Saint-Siège doit s'allier à la France, et n'embrasser le parti contraire que si Venise elle-même s'y attache. Nous sommes loin des conversations de 1503 avec Jules II. L'alliance vénitienne semble à Machiavel la dernière ancre de salut de la papauté.

Le 20 décembre 1514, l'écrivain florentin fit un appel suprême à la prudence de la cour de Rome. « Je ne suis pas, dit-il, l'ami des Français. Un pareil soupçon m'affligerait beaucoup; car, dans les choses de cette importance, je me suis toujours efforcé de tenir mon jugement sain, et de ne point me laisser entraîner par de vaines affections. Si j'ai penché du côté de la France, je crois avoir eu raison. » Dans cette lettre, il touche pour la dernière fois de sa vie aux grandes affaires; et, de même que dans les dépêches antérieures il a entrevu les effets déplorables de la politique qui fut vaincue à Marignan, il pressent et annonce la catastrophe d'un pontificat à venir, la chute inouïe d'un autre pape Médicis, de Clément VII. « N'en a-t-on pas vus mis en fuite, exilés, persécutés, *extrema pati,* tout comme les princes temporels, et dans un temps encore où l'Église exerçait sur le spirituel une autorité bien plus révérée que de nos jours? » Mais les

princes n'écoutent point volontiers les prophètes de malheur, et le pontife d'esprit si léger, qui plaisanta sur la révolution religieuse de l'Allemagne, ne s'inquiétait guère, ni pour lui-même ni pour ses successeurs, des souvenirs tragiques de Grégoire VII et de Boniface VIII.

Quant à Machiavel, il demeura en disgrâce, victime de sa franchise et de sa probité diplomatique. Certes, ce malheureux grand homme d'État avait été visité par une tentation terrible. Ses intérêts, son ambition le poussaient à se faire le complaisant collaborateur de Léon X. La tentation dura près de deux années, en un temps où, dînant avec ses amis, il ne trouvait dans sa bourse que dix sous, pour payer un écot de quatorze. S'il avait persisté à poursuivre Venise, comme aux jours de Jules II, il pouvait, sans contredire son passé, écarter du même coup le Saint-Siège de l'alliance française. La politique souffre de plus faciles accommodements que la science. Quand un savant a découvert quelqu'une des lois absolues de la nature, il ne saurait, s'il n'est un lâche, la renier ouvertement, pour relever sa fortune. Le cri de Galilée, *e pur si muove,* ne perd rien de sa beauté pour éclater dans une conscience où la notion du droit public a été trop souvent pervertie. Ce dangereux théoricien était

homme d'honneur, malgré ses doctrines, malgré sa misère et la contagion de son temps. La probité du diplomate était demeurée en lui inflexible, comme l'amour de la patrie : deux vertus assez belles dans un âge de corruption et à l'entrée d'un siècle de servitude.

FRA SALIMBENE

FRANCISCAIN DU TREIZIÈME SIÈCLE[1]

I

Vous me pardonnerez d'avoir invité une compagnie de personnes lettrées à l'histoire d'un pauvre religieux du XIIIe siècle. Cette conférence a presque l'air d'un entretien sur l'archéologie ou la paléontologie sacrée : les frères de Saint-François n'occupent plus en Occident leur ancien rôle, qui fut parfois éclatant, et c'est une chose remarquable à quel point, depuis quelques années, ils sont devenus rares en France, aussi bien qu'en Italie. Celui-ci, très bon chrétien d'ailleurs, n'a pas été canonisé ;

[1] Conférence faite au cercle Saint-Simon.

il n'a pas été brûlé non plus ; on n'a guère brûlé des franciscains qu'à partir du XIVe siècle, lorsque la doctrine de la pauvreté absolue eût jeté dans l'hérésie les plus exaltés d'entre eux. Ce n'était point un grand clerc ; il s'obstine à prendre Henri III pour Henri IV et à conduire à Canossa un empereur qui n'eût jamais consenti à s'y rendre. Il nous conte des histoires de nourrices : le dragon du mont Canigou, qui sort d'un lac quand on y jette des pierres et obscurcit le ciel de l'ombre de ses ailes ; l'aventure d'un fou que le diable étrangla nuitamment au milieu des pains entassés par lui en prévision de la famine. Ce n'était point un poète passionné, comme Jacopone de Todi, et très capable de tourmenter le pape en langue vulgaire. Salimbene a rédigé sa chronique en latin, et je vous assure qu'il est moins bon latiniste que Cicéron. Mais quel joli latin ! tout plein de barbarismes sans être barbare, souple, vivant, tel qu'on le prêchait alors dans l'intérieur des couvents, pour l'édification plus dévote que grammaticale des moinillons. On y trouve tout le vocabulaire de la plus basse latinité. Le potage s'y appelle bonnement *potagium* ; on y voit un évêque qui, craignant une émeute de ses ouailles, s'enferme dans sa tour, *quod pelli suæ timebat*. La critique de Salimbene est nulle. Il n'envisage l'histoire qu'au point de vue des intérêts

de son ordre et juge les rois, les papes et les républiques selon le bien ou le mal qu'ils font aux franciscains. Pour lui la maison d'Assise est le cœur du monde. Comme la plupart des vieux chroniqueurs, il met au même plan les plus graves événements de son siècle et les plus minces accidents naturels. Nous apprenons par lui qu'en 1285, au mois de mars, il y eut une étonnante abondance de puces précoces; en 1285, une mortalité sur les poules : une femme de Crémone en perdit 48 dans son poulailler. En 1282, il signale un tel excès de chenilles que les arbres en perdirent toutes leurs feuilles; mais, pour la même année, les Vêpres sanglantes de Sicile ne lui prennent que trois lignes. L'âme, en lui, fut médiocre. Tout petit, il était dans son berceau, lorsqu'un ouragan terrible passa sur Parme; sa mère, craignant que le baptistère ne tombât sur la maison, prit dans ses bras ses deux fillettes et se sauva, abandonnant à la grâce de Dieu le futur franciscain. « Aussi, dit-il, je ne l'ai jamais beaucoup aimée, car c'est moi, le garçon, qu'elle aurait dû emporter. » Il entra au couvent, malgré ses parents et l'empereur Frédéric II auquel le père eut recours. L'empereur ordonna aux frères de rendre leur novice; le père vint supplier son fils au nom de sa mère; Salimbene répondit tranquillement : « *Qui amat patrem aut matrem plus quam me,*

non est me dignus ». Plus tard, il se réjouissait de n'avoir point, lui et son frère, continué le nom et la race paternelle. Et cependant, il ne fut qu'un religieux assez calme, d'un zèle raisonnable. Il parle des choses liturgiques avec un sans-façon qui étonne. « C'est bien long, dit-il, de lire les psaumes à l'office de nuit du dimanche, avant le chant du *Te Deum*. Et c'est bien ennuyeux, autant en été qu'en hiver ; car, en été, avec les nuits courtes et la grande chaleur, on est trop tourmenté des puces. » Et il ajoute : « Il y a encore dans l'office ecclésiastique beaucoup de choses qui pourraient être changées en mieux. » Il aime les grands couvents où « les frères ont des délectations et des consolations plus grandes que dans les petits ». Il ne fait pas mystère de ces *consolations*, poissons, gibier, poulardes et tourtes, douceurs temporelles que Dieu prodigue à ceux qui font vœu d'être siens. Vous trouverez, dans la chronique, quatre ou cinq diners de petits frères de saint François, tous très succulents. Une pieuse gourmandise porte à la gaité, et Salimbene est un joyeux compère : les histoires de couvent, dignes de frère Jean des Entommeures, abondent dans son livre. Il en est deux, d'une saveur et d'une couleur toute rabelaisienne, que je conte volontiers dans l'intimité ; mais, ici, *ex cathedra*, entre deux lampes, je ne puis vous les

dire. Acceptez, en échange, ces quelques vers d'une chanson à boire qu'il dut chanter plus d'une fois, sur quelque air d'église, aux après-dîner des fêtes carillonnées : « Le vin doux, le vin glorieux rend gras et bien dodu, et ouvre le cœur. Le vin fort, le vin pur rend l'homme tranquille et chasse le froid. Le vin âpre, mord la langue, »

Intestina cuncta sordet,
Corrumpendo corpora,
Vinum vero quod est glaucum,
Potatorem facit raucum,
Et frequenter mingere.

Mais tout ceci n'est que le petit côté de Frà Salimbene. Il ne serait pas juste de s'y arrêter. Il n'a pas été un saint, soit ; qui donc, parmi nous, lui jettera la première pierre ? Retournez-le et vous apercevrez l'un des écrivains — je dis des écrivains ecclésiastiques — les plus précieux du moyen âge, l'un des témoins les plus édifiants du XIIIe siècle italien.

II

Il était né à Parme en 1221. A dix-sept ans, il prit l'habit. Il rédigea sa chronique entre 1283 et 1288. Il mourut sans doute en 1289. Enfant, il eût

pu contempler saint François d'Assise ; il vit s'épanouir, dans leur suavité printanière, les fleurs de la légende séraphique. Pendant quarante années il se promena en Italie et en France, de couvent en couvent. Il conversa avec les personnages les plus grands de son siècle, il vit face à face Frédéric II, *vidi eum, et aliquando dilexi ;* il connut familièrement Jean de Parme et Hugues de Digne. A Sens, il entendit Plano Carpi, le précurseur de Marco Polo, expliquer son livre « sur les Tartares ». Il aborda, à Lyon, Innocent IV, le pape terrible qui avait juré d'écraser la maison de Souabe et de poser son talon sur « ce nid de vipères ». Enfin, en 1248, à Sens, au moment de la Pentecôte, il a vu saint Louis. Le roi se rendait à la croisade, cheminant à pied, en dehors du cortège de sa chevalerie, priant et visitant les pauvres, « moine plutôt que soldat », écrit Salimbene. Le portrait qu'il nous en donne est charmant : « *Erat autem Rex subtilis et gracilis, macilentus convenienter et longus, habens vultum angelicum et faciem gratiosam.* » Et quel fin repas il fit servir aux mineurs de Sens ! D'abord, le vin noble, le vin du Roi, *vinum præcipuum;* puis, des cerises, des fèves fraîches cuites dans du lait, des poissons, des écrevisses, des pâtés d'anguilles, du riz au lait d'amandes saupoudré de cynamome, des anguilles assaisonnées d'une sauce

excellente (*cum optimo salsamento*), des tourtes, des fruits. Remarquez que le menu est rigoureusement maigre, mais d'un maigre canonical qui permet d'attendre avec résignation le gras du lendemain. C'était, peut-être, la Vigile de la Pentecôte, jour d'abstinence, jour de lentilles et de racines ; mais François avait dit dans sa *Règle :* mangez de tous les mets qu'on vous servira : *necessitas non habet legem*. Salimbene accompagna le Roi jusqu'au Rhône. Un matin, il entra avec lui dans une église de campagne qui n'était point pavée ; saint Louis, par humilité, voulut s'asseoir dans la poussière, et dit aux frères : *Venite ad me, fratres mei dulcissimi et audite verba meà*. Et les petits moines s'assirent en rond autour du Roi de France.

Certes voilà, pour un obscur religieux, une vie et des souvenirs qui n'ont rien de vulgaire. Mais la singularité originale de Salimbene est surtout dans sa vocation au Joachimisme, à la religion de l'Évangile Éternel. Comme beaucoup d'âmes excellentes, il se laissa entraîner par le mouvement de mysticisme qui, à côté du franciscanisme pur, et au sein même de l'institut de saint François, agita, vers le milieu du XIIIe siècle, l'Italie, et effraya l'Église ; contradiction curieuse du christianisme, embrassé par des hommes qui se croyaient sincèrement les plus réguliers des chrétiens et qui se préparaient,

par la plus audacieuse des hérésies, à la réalisation des promesses suprêmes de Jésus.

Je ne puis vous rappeler que les principaux traits de cette crise religieuse dont le XVIe siècle a vu les derniers incidents. En réalité, elle existait à l'état latent depuis le premier âge du christianisme. L'évangile de saint Jean et l'Apocalypse avaient laissé entendre que la situation religieuse du monde ne tarderait pas à changer profondément, et qu'une ère meilleure et définitive était proche. Le règne futur du Saint-Esprit, du Paraclet, précédé par le règne temporel du Christ pendant mille ans, la venue de la Jérusalem céleste, le triomphe momentané, puis la chute horrible de l'Antechrist, la fin des choses terrestres, toutes ces idées avaient, dès l'époque apostolique, préoccupé les consciences nobles. La dure expérience de l'histoire, la misère du moyen âge, les scandales de l'Eglise romaine les avaient confirmées davantage. Saint Augustin les avait reçues de saint Jean; Scot Erigène les reçut de saint Augustin. Les hérésiarques scolastiques les possèdent tous, si je puis ainsi dire, en puissance. Elles reparaissent, au commencement du XIIIe siècle, dans l'école d'Amaury de Chartres, qui ne doit rien certainement à Joachim de Flore. Celui-ci, un poète, un visionnaire, perdu dans ses montagnes de Calabre, mais habitué, par le contact de la chrétienté

grecque, à une exégèse très libre, avait rendu à l'Italie, vers la fin du XIIe siècle, ces vieilles terreurs et ces vieilles espérances. Un jour, dans le jardin de son couvent, un jeune homme d'une beauté rayonnante lui était apparu, portant un calice qu'il tendit à Joachim. Celui-ci but quelques gouttes et écarta le calice. « Oh ! Joachim, dit l'ange, si tu avais bu toute la coupe, aucune science ne t'échapperait ! » Mais l'abbé de Flore avait assez goûté de la liqueur mystique pour annoncer, dans sa *Concordia novi et veteris Testamenti,* une troisième révélation religieuse, celle de l'Esprit, supérieure à celle du Fils, comme celle-ci l'avait été à celle du Père. Il faut citer tout ce passage où court un grand souffle. Joachim caractérise les trois âges religieux du monde, dont le dernier lui semble près de se lever :

« Le premier a été celui de la connaissance, le second celui de la sagesse, le troisième sera celui de la pleine intelligence. Le premier a été l'obéissance servile, le second la servitude filiale, le troisième sera la liberté. Le premier a été l'épreuve, le second l'action, le troisième sera la contemplation. Le premier a été la crainte, le second la foi, le troisième sera l'amour. Le premier a été l'âge des esclaves, le second celui des fils, le troisième sera celui des amis. Le premier a été l'âge des vieillards,

le second celui des jeunes gens, le troisième sera celui des enfants. Le premier s'est passé à la lueur des étoiles, le second a été l'aurore, le troisième sera le plein jour. Le premier a été l'hiver, le second le commencement du printemps, le troisième sera l'été. Le premier a porté les orties, le second les roses, le troisième portera les lis. Le premier a donné l'herbe, le second les épis, le troisième donnera le froment. Le premier a donné l'eau, le second le vin, le troisième donnera l'huile. Le premier se rapporte à la Septuagésime, le second à la Quadragésime, le troisième sera la fête de Pâques. Le premier âge se rapporte donc au Père, qui est l'auteur de toutes choses; le second au Fils, qui a daigné revêtir notre limon; le troisième sera l'âge du Saint-Esprit, dont l'apôtre dit : là où est l'Esprit du Seigneur, là est la Liberté, *ubi Spiritus Domini, ibi Libertas.* »

Mais c'est bien sur cette terre et dès cette vie et non plus seulement dans la Jérusalem paradisiaque de l'Apocalypse, de saint Augustin et de Scot Erigène, que devait se manifester la révélation joachimite. Le rêveur de Flore y réservait aux moines, aux contemplatifs, aux *spirituales viri* le ministère dévolu jusqu'alors aux clercs, à l'Église séculière. De quelles catastrophes serait précédée la grande évolution religieuse? Joachim pressentait

des années tragiques, et, dans les derniers jours du XIIe siècle, il calculait en tremblant que les deux prochaines générations humaines de trente années verraient cette crise extraordinaire, que peut-être elle allait commencer, qu'au plus tard elle éclaterait en l'an 1260.

Il mourut avec le renom d'un prophète, en odeur de sainteté. Henri VI, Richard Cœur-de-Lion, l'avaient consulté sur la venue de l'Antechrist. L'Église le béatifia, et Dante l'a mis en son *Paradis,* dans le chœur des mystiques. Mais ses visions lui survécurent. Les Franciscains, dans les vingt années qui suivirent la mort de saint François, s'attachèrent à lui comme au précurseur de la religion nouvelle dont l'enfant d'Assise aurait été le Messie. On annonça, pour 1260, la fin de l'Église de Rome. On ajouta aux ouvrages vrais de Joachim toutes sortes de livres apocryphes et de prophéties où Frédéric II et sa descendance, le pape Innocent IV, saint François et saint Dominique et le vêtement même des ordres mendiants étaient clairement annoncés. Autour de Jean de Parme, général des Franciscains, se groupaient les plus ardents apôtres joachimites. L'un d'eux, Gérard de San Donnino, en son *Liber introductorius ad Evangelium Æternum,* résuma toute la doctrine de Joachim. L'Évangile Éternel, qui fut, en effet, une doctrine et non un livre, avait

été jusque-là comme un texte idéal, la Bonne Nouvelle du Saint-Esprit, que chaque adepte portait secrètement en son cœur. Le jour où il devint un manifeste d'hérésie et un étendard révolutionnaire, l'Église et l'Université de Paris s'émurent et s'entendirent pour frapper la secte. L'opération fut très simple, tous les sectaires étant, au fond, de pieux catholiques. Jean de Parme abdiqua le généralat. Gérard de San-Donnino dut s'exiler en Sicile et renoncer aux fonctions sacerdotales [1].

Tout ceci se passait entre 1250 et 1255. Salimbene, tout novice, s'était fait joachimite, comme les autres. A Hyères, il avait reçu de Hugues de Digne, le chef de la secte pour la France, un précieux commentaire de Joachim sur les quatre évangélistes, et l'avait copié à Aix. Après le jugement de condamnation, prononcé en 1255, par Alexandre IV, il était encore demeuré fidèle à la doctrine mystérieuse. Longtemps après, quand, vieux et désenchanté, il écrit sa chronique, il rappelle à dix reprises et très bravement, qu'il a été jadis « grand joachimite, *magnus joachita* ». Mais après 1260, l'année fatale étant écoulée, et l'Église du Fils n'ayant pas cédé la place à celle de l'Esprit, il se détacha tout à fait de la secte. Bartolomeo de Man-

[1] Voyez notre Étude sur l'histoire du Joachimisme dans la *Revue historique*, mai-juin 1886.

toue lui dit un jour, à propos de Jean de Parme : « Il avait suivi les prophéties de véritables fous. Cela me fait bien du chagrin, répondit Salimbene, car je l'aimais tendrement. Et Bartolomeo : mais toi aussi, tu as été joachimite. C'est vrai, réplique naïvement notre moine; mais après la mort de l'empereur Frédéric II et la fin de l'année 1260, j'ai tout à fait abandonné cette doctrine, et je suis résolu à ne plus croire qu'aux choses que j'aurai vues. »

Cependant, il garda toujours une tendresse pour les rêves de sa jeunesse. Son orgueil fut d'avoir été l'un des initiés à la révélation de l'Évangile Éternel, et il aime à nous conter tout ce qu'il a vu et connu de ce grand mystère. Par lui nous pénétrons dans ce monde singulier qui eut toujours l'allure d'une société secrète. A Pise, il voit apporter furtivement, par un vieil abbé de l'ordre de Flore, les livres de Joachim, que l'on voulait soustraire aux violences de Frédéric II, ou plutôt aux recherches des inquisiteurs pontificaux. A Hyères, il assiste, dans la chambre de Hugues de Digne, aux colloques à voix basse des joachimites : il y avait là des notaires, des juges, des médecins, *et alii litterati*. Des franciscains venus les uns de Naples, les autres de Paris, s'interrogeaient anxieusement. « Que pensez-vous, disait l'un, Jean de Naples, à Pierre de Pouille, de la doctrine de Joachim ? Je m'en sou-

cie, disait l'autre, comme de la cinquième roue d'un carrosse, *quantum de quinta rota plaustri.* » A Provins, il se fait expliquer un livre apocryphe de Joachim, l'*Expositio super Jeremiam.* A Modène, il rencontre Gérard de San-Donnino revenant de Paris. Leur entretien est curieux, et se découpe facilement en dialogue :

Salimb. — Si nous disputions de Joachim?

Gér. — Disputer, non, mais causons, et dans un lieu secret. (Ils s'en vont derrière le dortoir et s'assoient à l'ombre d'une treille.)

Salimb. — Dis-moi quand et où naîtra l'Antechrist.

Gér. — Il est déjà né et grand, et bientôt le mystère d'iniquité s'accomplira.

Salimb. — Tu le connais?

Gér. — Je ne l'ai pas vu en face, mais je le connais bien par l'Écriture.

Salimb. — Quelle Écriture?

Gér. — La Bible.

Salimb. — Eh bien! dis tout, car je connais bien la Bible.

Gér. — Non, il nous faut une Bible. (Salimbene court chercher sa Bible. Ils étudient le 18e chapitre d'Isaïe, que Gérard applique à un roi d'Espagne ou de Castille.)

Salimb. — Et ce roi est l'Antechrist?

Gér. — Tout à fait. Les docteurs et les saints l'ont tous prédit.

Salimb. (riant). — J'espère que tu verras que tu t'es trompé.

(En ce moment les frères, avec des séculiers, apparaissent dans la prairie, la mine allongée, causant avec des signes de tristesse.)

Gér. — Va, et écoute ce qu'ils disent. On dirait qu'ils ont reçu de mauvaises nouvelles.

(Salimbene court, interroge et revient. Mauvaises nouvelles, en effet : l'archevêque de Ravenne a été fait prisonnier par Ezzelino de Padoue.)

Gér. — Tu vois bien, voilà le mystère qui commence.

Longtemps après, *post annos multos,* au couvent d'Imola, on lui présenta un livre de son ami Gérard, peut-être le *Liber introductorius*. Mais Gérard avait été condamné, ses écrits étaient frappés d'infamie. Salimbene eut peur et dit : « Jetez-le au feu. »

L'appréhension de l'Antechrist fut, en dehors même de la société joachimite, un sentiment essentiel de la religion italienne au XIIIe siècle. On s'en inquiétait déjà au temps de Grégoire VII. Les prédictions de Joachim attirèrent l'attention des mystiques sur Frédéric II : évidemment, le monstre, c'était lui. Toutes les calomnies, toutes les médi-

sances propagées par les moines se retrouvent en Salimbene, qui voit dans les malheurs des dernières années de l'empereur, le signe très clair de la colère divine. Aussi les a-t-il énumérés tous, l'un après l'autre, jusqu'à la mort misérable de Frédéric, dans un château de la Pouille. Il invoque, comme témoins de la vengeance céleste, tout à tour les Prophètes, les Sibylles, Merlin, l'abbé Joachim. Frédéric, c'est l'ennemi satanique de l'Église et de Dieu, l'impie, l'athée, le fourbe, le libertin, *callidus, versutus, avarus, luxuriosus, malitiosus, iracundus, jocundus, deliliosus, industriosus, épicureus*; poète cependant, spirituel, séduisant, *pulcher homo*. Cet homme charmant était d'ailleurs féroce : il fit couper le pouce à un notaire qui, dans un acte, avait écrit de travers une lettre du nom impérial ; il donna à deux malheureux un excellent repas, puis fit courir l'un et laissa s'endormir l'autre ; on les ouvrit alors, sous les yeux de l'empereur, curieux d'étudier le problème de la digestion.

III

La parole de saint Paul et de Joachim de Flore : *ubi Spiritus Domini, ibi libertas,* s'était réalisée à

la lettre. L'Italie, animée par l'attente d'une rénovation religieuse, porta tout d'un coup une étonnante floraison de doctrines, de sectes, de miracles et de prodiges de toutes sortes. Le premier, saint François, avec la puissance d'un créateur, avait rajeuni le christianisme ; cette fécondité d'invention ne s'était pas ralentie au temps de Salimbene, et, par lui, nous pouvons pénétrer dans la chrétienté la plus vivante qui fût jamais. Et, je le répète, si nous mettons à part les vues aventureuses du joachimisme, ici, nous n'avons pas affaire à des hérésies. Même les plus scandaleux de ces chrétiens d'Italie se croient en règle avec le bon Dieu. Ils édifient librement, joyeusement, leurs petites chapelles, leurs communions bizarres dans l'enceinte de la grande Église, qui les laisse faire quelque temps, puis ramène vivement à la ligne droite ceux qui s'en éloignent avec une belle humeur trop inquiétante.

Le groupe de Jean de Parme semble au complet dans la *Chronique*. La personne la plus singulière de ce groupe est assurément la sœur de Hugues de Digne — *unius de majoribus clericis de mundo* — sainte Douceline, dont la vie est dans un manuscrit provençal de la Bibliothèque, publié, en 1879, par M. l'abbé Aubanés. Elle avait le don de guérir ou même de ressusciter les petits enfants. Elle n'était pas entrée en religion, mais portait le cordon de

saint François, et parcourait la Provence, suivie de quatre-vingts dames de Marseille. Elle entrait dans toutes les églises des frères mineurs, où elle avait des extases. Elle y demeurait facilement, les bras en l'air, depuis la première messe du matin jusqu'aux complies. « On n'en a jamais dit de choses fâcheuses[1] », écrit Salimbene. Tête politique, d'ailleurs, dans le genre de sainte Catherine de Sienne. Charles d'Anjou, comte de Provence, la respectait; il en avait peut-être un peu peur.

Dans ce monde étrange, le miracle, le petit miracle familier, était une douce habitude. Les miracles de Salimbene tournent, en général, à la gloire des Franciscains. Il ne dissimule point qu'une pieuse industrie peut y aider. En 1238, dit-il, à Parme, vers le temps de Pâques, les mineurs et les prêcheurs s'entendirent sur les miracles qu'il con-

[1] « Elle ne pouvait pas ouïr parler de Dieu, de Notre-Dame, de saint François ou des saints et des saintes, qu'elle ne fût prise aussitôt d'une extase. Beaucoup de fois, elle était suspendue dans une si haute contemplation, qu'elle demeurait ravie tout l'espace d'un jour... Cela fut bien souvent constaté par diverses personnes, qui la voyant dans ces ravissements, la poussaient et la tiraient fortement, et lui faisaient même beaucoup de mal, sans pouvoir parvenir à la faire remuer. Quelquefois elle était suspendue en l'air sans s'appuyer à rien, si ce n'est des deux gros orteils; et elle était si fort élevée, soutenue en l'air par la force de son merveilleux ravissement, qu'il y avait entre elle et la terre l'espace d'un pan ; de sorte que bien des fois, pendant qu'elle demeurait dans cette position, on lui baisait le dessous des pieds. » (*La vida de la Benaurada Sancta Doucelina*, p. 73.)

venait de faire cette année-là, *intromittebant se de miraculis faciundis*. Il a connu un Frère Nicolas, à qui le miracle ne coûtait pas plus que la récitation du *Pater*. Un moinillon, tout en écumant la soupe conventuelle, avait laissé tomber dans le chaudron un bréviaire enluminé, qu'on venait de lui prêter. Le saint livre s'imprégnait de bouillon *miro modo*. Frà Nicolo, appelé, dit une prière sur la soupe, et retira le bréviaire intact et tout neuf. Salimbene ne nous apprend point si la soupe en fut plus grasse. A Bologne, un novice ronflait si fort que personne ne pouvait plus dormir au couvent. On l'exila du dortoir au grenier, du grenier au hangar : rien n'y fit ; c'était une trompette d'Apocalypse. On tint chapitre sous la présidence de Jean de Parme, en personne. Quelques-uns demandèrent l'expulsion du petit frère « *propter enormem defectum* ». On résolut de le rendre à sa mère, pour fraude sur la chose livrée, *eo quod ordinem decepisset*. Frà Nicolo intervint et promit un miracle. Le lendemain, l'enfant servit sa messe ; puis, il le fit passer derrière l'autel et là, il lui tira vivement le nez. Dès lors, le novice dormit « *quiete et pacifice* », comme un loir, « *sicut ghirus* ».

Mais aussi, que de faux miracles de la part des reliques qui ne sont pas franciscaines ! La ville de Parme vit entrer un matin, processionnellement et

suivie d'une foule de dévots, la châsse d'un prétendu saint Albert de Crémone. La relique — le petit doigt d'un pied — fit merveille. Les curés de paroisses commandaient pour leurs églises des fresques en l'honneur de saint Albert « *ut melius oblationes a populo obtinerent* ». Mais un chanoine doué de flair s'approcha de très près de la châsse, et sentit une odeur qui n'était point de sainteté. Il prit la relique : c'était une simple gousse d'ail !

Evidemment, la notion d'orthodoxie était alors très particulière. Il était entendu que les fidèles, individuellement, ou formés en communautés libres, pouvaient chercher où il leur plairait la voie du salut. Et chacun de tirer de son côté, selon son humeur : celui-ci, un laïque de Parme, s'enferme en un couvent de cisterciens pour écrire des prophéties ; cet autre, un ami des mineurs, fonde quelque chose pour lui tout seul (*sibi ipsi vivebat*). C'est le Don Quichotte de saint Jean-Baptiste : longue barbe, cape arménienne, tunique de peau de bête, une sorte de chasuble sur les épaules avec la croix devant et derrière, et tenant une trompette de cuivre (*terribiliter reboabat tuba sua)*, il prêche dans les églises et sur les places, suivi d'une foule d'enfants qui portent des branches d'arbres et des cierges. Voici les *Saccati* ou *Boscarioli*, hommes vêtus de sacs, hommes des bois. C'est une secte de

faux mineurs sortie du groupe de Hugues de Digne, et qui ont pris un costume pareil à celui des franciscains. Ils semblent de furieux quêteurs, plus alertes que les vrais, et qui ne leur laissent que des miettes. Salimbene les méprise. Voici les *Apostoli,* des vagabonds, *tota die ociosi* (*ocieux*), *qui volunt vivere de labore et sudore aliorum.* Cette bande va et vient, attirant à elle les enfants qu'ils font prêcher, suivie d'une troupe de femmes (*mulierculæ*), vêtues de longs manteaux, qui se disent leurs sœurs ; ils doivent pratiquer le communisme à outrance. Leur chef, Gherardino, a des aventures galantes qui révoltent la pudeur de Salimbene. Une pieuse veuve, bien digne des honneurs du *Décaméron*, lui a confié sa fille avec laquelle il dormit : « *in eodem lecto, ut probaret si castitatem servare posset* ». L'expérience n'était pas neuve : elle remontait à Robert d'Arbrissel, c'est-à-dire à la première croisade. Mais Gherardino la jugeait curieuse et la renouvela souvent. Le scandale des *Apostoli* émut l'évêque de Parme, qui fit emprisonner ceux qu'il put prendre. Puis Grégoire X condamna la secte qui refusa de se soumettre. Les *Saccati,* plus humbles s'étaient soumis.

Deux sociétés religieuses, orthodoxes, mais très différentes l'une de l'autre, ont attiré l'attention de Salimbene : les Flagellants et les *Gaudentes,* ou

les *joyeux compères*. Les Flagellants apparurent dans l'Italie du Nord en 1260, l'année fatale des joachimites : « Tous, petits et grands, nobles, soldats, gens du peuple, nus jusqu'à la ceinture, allaient en procession à travers les villes et se fouettaient, précédés des évêques et des religieux. » La panique mystique fit de grands ravages : tout le monde perdait la tête, on se confessait, on restituait le bien volé, on se réconciliait avec ses ennemis. La fin de toutes choses semblait prochaine. Le jour dè la Toussaint, les énergumènes vinrent de Modène à Reggio, puis ils marchèrent sur Parme. Celui qui ne se fouettait point était « réputé pire que le diable », on le montrait au doigt, on lui faisait violence. Ils se dirigèrent enfin sur Crémone. Mais le podestat de cette ville, Palavicini, refusa l'entrée des portes : il fit dresser des fourches le long du Pô à l'usage des flagellants qui essaieraient de passer : aucun ne se présenta. Avec les *Gaudentes,* autre tableau. Ceux-ci ne se frappaient point, mais vivaient gaiement en confrérie chevaleresque. Ils avaient été inventés par Bartolomeo de Vicence, qui fut évêque. Petite confrérie, d'ailleurs. Ils mangent leurs richesses « *cum hystrionibus* », écrit Salimbene. Ils ne faisaient point l'aumône, ne contribuaient à aucune œuvre : monastères, hospices, ponts, églises. Ils enlevaient

par rapine le plus qu'ils pouvaient. Une fois ruinés, ils avaient l'audace de demander au pape de leur assigner, pour y habiter, les plus riches couvents d'Italie. Dante les rencontre dans la procession des hypocrites aux chapes de plomb doré, et converse avec Loderingo, l'un des fondateurs désignés par Salimbene.

Ces chrétiens aimables continuaient la tradition des *clerici vagantes* du XII[e] siècle. Et même, à côté d'eux, certains *Gaudentes* isolés, les plus avisés sans doute, et les plus voluptueux de l'ordre, annoncent déjà les prélats peu édifiants du XVI[e] siècle romain. Tel ce chanoine Primas, poète assez spirituel, qui parodie les textes liturgiques, compose une apocalypse bouffonne, « grand truand, grand mauvais sujet, *magnus trutannus magnus, trufator* ». Accusé près de son évêque de trois vices capitaux : la luxure, le jeu et le vin, il se défendit par une confession grotesque que notre chroniqueur se plaît à rapporter tout entière. En voici quelques vers en l'honneur de l'ivrognerie :

Tertio capitulo, memoro tabernam :
Illam nullo tempore sprevi neque spernam,
Donec sanctos Angelos venientes cernam
Cantantes pro mortuis Requiem æternam.

Poculis accenditur animi lucerna,
Cor imbutum nectare volat ad superna ;

Mihi sapit dulcius vinum de taberna
Quam quod aqua miscuit præsulis pincerna.

Meum est propositum in taberna mori,
Ut sint vina proxima morientis ori.
Tunc occurrent citius angelorum chori.
Sit Deus propitius mihi potatori.

IV

Vous le voyez, Salimbene et sa chronique sont une relique bien vénérable du passé. Ils n'engendrent point la mélancolie, ce qui est bon ; mais, ce qui vaut mieux encore, ils inspirent de sérieuses réflexions ou confirment de graves idées historiques. Chacune des pages de ce livre montre que la liberté d'invention déployée par les Italiens du XIIIe siècle dans l'œuvre de la Commune, dans l'organisation des franchises politiques et sóciales, fut tout aussi grande, aussi féconde, à la même époque, dans l'ordre des faits religieux. La conscience libre dans la cité libre, telle fut alors la formule de la civilisation italienne. Certes, l'apostolat même de saint François et ses résultats immédiats témoignaient déjà, d'une façon éclatante, de cette vérité. Mais ici, de l'exquise poésie de la légende sortait peut-être un sentiment trop idéal de la réalité historique. L'odeur suave des *Fioretti,* telle

qu'une vapeur d'encens, nous trouble les sens et nous donne une illusion paradisiaque. Le moinillon de Parme, si familier, qui raconte avec candeur tout ce qu'il a entendu, tout ce qu'il a vu, dissipe quelque peu l'enchantement et nous apprend que, dans l'ordre séraphique, tous n'étaient pas des séraphins. On ne connaît pas assez une société religieuse si l'on n'en visite que les sanctuaires, si l'on n'en contemple que les fondateurs ; il importe aussi de fouiller les grands et les petits recoins, la sacristie, le cloître, le réfectoire et les cellules, et de prêter l'oreille aux pieux propos, aux confidences, aux joyeusetés des plus humbles moines. Pour cet office, Salimbene est un guide incomparable ; on ne fait pas de meilleure grâce aux étrangers les honneurs de son couvent.

Ce livre a un mérite encore : il confirme une vue qui est absolument nécessaire si l'on veut bien comprendre le génie religieux de l'Italie entre les temps de Joachim et de saint François et le concile de Trente. Dans cette vieille religion italienne, fondée sur la liberté et vivifiée par l'amour, une notion a manqué, celle de la Vallée de larmes, l'idée que cette vie est un pèlerinage douloureux, que l'on poursuit en pleurant, où il convient de déchirer ses mains et ses genoux à toutes les ronces du sentier. Ils crurent, au contraire, que cette vie

est bonne, que la nature est bienfaisante, que la joie est permise, que le plaisir n'est pas défendu. Saint François, dans sa Règle, prescrit comme vertus excellentes la bonne humeur et l'allégresse : « *Ostendant se gaudentes in Domino, hilares, et convenienter gratiosos.* » Une telle disposition, favorable déjà à la santé morale du fidèle, est en outre une grande force pour l'œuvre générale de la civilisation. Elle attache le chrétien aux réalités et aux charmes de la vie, lui fait aimer la cité terrestre, le détourne de l'isolement mystique. Il ne faut pas juger du christianisme italien d'après des visionnaires lugubres, tels que Dante et Savonarole, qui ont été des exceptions. L'Italie vraie, celle de Frà Angelico comme celle de Pétrarque, l'Italie de sainte Catherine de Sienne, du pape Pie II, de Raphaël, a vécu de sérénité, a fui la tristesse. Elle semble avoir ajouté une béatitude au Sermon sur la montagne : *Beati qui rident.* Mais le jour où l'Église menacée, chancelante, s'est repliée sur elle-même, s'est défendue pour ne point périr et a fait revenir impérieusement la chrétienté à la discipline austère et à la rigueur dogmatique, ce jour-là l'Italie a perdu la moitié de son âme.

LE ROMAN

DE

DON QUICHOTTE

Le *Don Quichotte* est peut-être, de tous les ouvrages étrangers, le plus populaire parmi nous. Il l'a été dès la fin de la vie de Cervantes. La première partie de la traduction, rééditée par la librairie Jouaust, est de 1614. Le grand écrivain languissait alors tristement dans une petite ferme, près de Madrid. La seconde est de 1618, deux années après sa mort. La France du XVII[e] siècle a donc lu ce texte qui rappelle singulièrement par sa souplesse sinueuse, sa grâce naïve et son tour latin, la langue de Descartes. Et c'est justement parce que le français de cette époque était comme une transposition fidèle de la langue latine, que notre

traduction se moule avec une étonnante facilité sur le castillan de Cervantes. On sait que, de tous les idiomes romans, l'espagnol est demeuré le plus proche de la source latine. Je ne crois pas que ni la version, très scrupuleuse mais un peu dure, de M. Viardot, ni celle de M. Biart, si spirituelle et d'allure si française, serrent d'aussi près l'original. L'ouvrage espagnol nous est ainsi rendu avec une bonne foi exquise, en un texte où l'on croirait lire quelque roman d'aventure du temps de Louis XIII.

Les grandes œuvres des littératures étrangères, la *Divine Comédie*, le *Roland furieux*, les drames de Shakespeare, n'entrent guère que dans les bibliothèques des purs lettrés. Mais l'histoire du bon chevalier de la Manche fait la joie de tous les lecteurs, des jeunes et des vieux, des simples et des doctes. Plus encore que les romans de Walter Scott, elle est le livre de la quinzième année ; puis, après avoir égayé les plus belles heures de l'adolescence, elle charme encore la maturité et l'automne de la vie ; il est toujours doux d'y revenir, d'y ranimer la flamme de l'enthousiasme, d'y chercher, pour les mécomptes de l'espérance, de riantes consolations. C'est un livre de chevet, comme Horace, comme Montaigne, plus cher même que ces deux écrivains aux âmes généreuses. Car enfin, il donne le spectacle du devoir, même chimérique,

embrassé et accompli, à travers les risées des sages, jusqu'au sacrifice ; le tableau d'un rêve sublime que ne dissipent point les leçons de la réalité, et qui ne s'évanouit qu'à l'heure de la mort.

Il y a donc, dans le *Don Quichotte,* comme une philosophie du cœur humain qui fait de ce roman le patrimoine de tous les peuples civilisés. Mais c'est aussi une œuvre nationale, qui marque, dans la littérature espagnole, une date plus importante, un pamphlet de haute critique, écrit à l'heure où l'Espagne, tardivement sortie du moyen âge, se livrait enfin à la Renaissance, à l'Italie. Il convient d'abord d'élucider ce point d'histoire littéraire ; nous estimerons mieux ensuite ce que Cervantes a su ajouter au roman satirique qui semblait seulement conçu pour l'intérêt de l'heure présente, à savoir une tragédie et une comédie éternelles.

I

L'Espagne avait été, au moyen âge, la plus naturellement chevaleresque des nations chrétiennes. Tandis que les autres peuples de l'Occident portaient la croix en Terre Sainte, sur le Bosphore, ou en Égypte, elle poursuivait sur son propre sol une croisade de sept cents ans, et, délaissée du

reste de l'Europe, privée de ses plus riches provinces, luttait contre une race fanatique et savante, fière de sa noblesse religieuse et de sa civilisation raffinée. Les docteurs arabes de Tolède et de Cordoue, les continuateurs d'Averroès, dont les doctrines troublaient toute la chrétienté, devaient mépriser souverainement ces bandes de montagnards qui se ruaient sur la *Huerta* de Valence, brûlaient les bois de citronniers et dérangeaient avec brutalité les commentateurs d'Aristote. Mais ces barbares croyaient que le Ciel combattait pour leur cause. Saint Jacques le Tueur de Maures, qui avait apporté l'Évangile à l'Espagne, apparaissait souvent à la tête de leur cavalerie, et la mort chevauchait à la droite de l'apôtre. Le Cid Campéador, mort depuis plusieurs jours, soutenu par ses compagnons sur son coursier, gagnait encore une bataille. Saint Jacques et le Cid furent les premiers chevaliers populaires de l'Espagne. Mais leur légende ne rassasiait pas l'imagination de ce peuple qui se débattait dans une guerre sans merci. Ils se souvinrent de Charlemagne, le roi des Francs, l'Empereur miraculeux, « à la barbe fleurie », vieux de deux cents ans, dont les chevaliers avaient accompli, aux défilés des Pyrénées, des merveilles de bravoure. Par la brèche de Roncevaux, les épopées de France entrèrent en Espagne. Au XIIIe siè-

cle, dans la *Cronica general* d'Alphonse X et la *Chronica Hispaniæ* de Rodrigue de Tolède, notre Roland reparaissait, avec sa grande histoire retouchée, altérée par l'invention castillane. L'*Historia de l'Emperador Carlomagno* enchantait les esprits au même titre que le roman du Cid. Les chansons de geste françaises, et le cycle d'Artus, le magicien Merlin, les Douze Pairs, l'archevêque Turpin, Lancelot, le saint Graal, enrichirent à l'envi la littérature chevaleresque de l'Espagne : les pèlerins de Saint-Jacques de Compostelle apportaient sous leur manteau nos récits épiques et les fables de la Table-Ronde, que les croisés faisaient connaître à la même heure en Orient et à Athènes, et que copiaient l'Angleterre de Richard Cœur-de-Lion, l'Allemagne de Barberousse, l'Italie des *Reali di Francia*. En Espagne, comme ailleurs, les premières chansons françaises, remplies par la légende carolingienne, d'une trame si simple, et qui laissaient peu de place à la peinture des passions tendres, durent partager de bonne heure leur fortune avec le roman d'aventures, le roman fantastique et amoureux sorti du mythe de la Table-Ronde. L'héroïque *Chanson de Roland* et les œuvres de la même famille parurent vite monotones en face de la nouvelle tradition romanesque, d'origine bretonne, plus favorable à la passion, à la

volupté et au rêve. Cette race délicate des Celtes bretons qui, sur les bords d'une mer mélancolique, aspirait aux régions lointaines, indéfinies, aux terres idéales, accessibles seulement aux saints, aux enchanteurs et aux preux, avait donné à l'Europe mille touchantes imaginations, que l'Europe n'entendit qu'à moitié, où elle chercha peu à peu un divertissement plutôt qu'un motif d'édification et d'enthousiasme, et que bientôt elle modifia profondément. Les Français du Nord, d'esprit si alerte, les Provençaux, les Italiens, les Espagnols, afin de contenter leur curiosité enfantine, demandèrent beaucoup à ces vieux contes bretons : des miracles, des coups d'épée, des tournois, des géants et des nains, des sorciers et des fées, surtout des scènes d'amour. L'amour, pour le moyen âge, était presque une vertu cardinale. Quelques-uns, comme Amadis, en pâtissaient longuement, en silence, puis en mouraient. Tristan et la blonde Iseult, brûlés par un philtre d'amour, languissaient et mouraient. Mais vivre était aussi chose excellente ; la jouissance et la joie avaient leurs bons moments après la mysticité. La veine sensuelle des fabliaux, la veine gauloise passa largement à travers les romans d'aventures. On finit par s'amuser fort à la cour du roi Artus. Des vivacités dignes du Décaméron se multipliaient dans les histoires che-

valeresques. En vain l'Église protestait et recommandait l'austère chanson de geste : les héros carolingiens eux-mêmes, Roland par exemple, entraient gaiement dans le cycle de la féerie et de la galanterie. Et la galanterie l'emportait bientôt sur la pure chevalerie. Roland, peu soucieux du péril de Charlemagne et de la détresse de Paris qu'assiègent les païens, court le monde, cherchant sa maîtresse; mais Angélique s'était abandonnée au beau Médor, le page sarrasin. La poésie des vieux âges se fondait dans le songe voluptueux qui berça la Renaissance italienne.

Revenons à l'Espagne. Ce fut seulement à la fin du XVe siècle et dans le cours du XVIe que s'épanouit chez elle la plus riche floraison du roman chevaleresque. Jusque-là, elle avait eu trop peu de loisir pour goûter les plaisirs de l'imagination : elle avait imité et traduit plutôt qu'inventé. Mais, les Arabes une fois chassés, elle renouvela pour elle-même la fête poétique dont les autres nations commençaient à se lasser et qui allait finir en Italie par la grâce ironique de l'Arioste et les bouffonneries de l'*Orlandino*. Un peu plus tard encore, la veine romanesque est si complètement épuisée chez les Italiens que le Tasse revient sans hésiter aux traditions historiques de la croisade. Mais, en Espagne, entre Ferdinand le Catholique et Philippe II,

et jusqu'à la veille même du *Don Quichotte,* l'invention chevaleresque est dans son plein. Toute une littérature éclate au soleil, médiocrement nationale, presque tous les personnages venant du dehors et de loin, la fée Mélusine, le prophète Merlin, la légende du saint Graal ; puis Josué, David, Hector, Alexandre, Jules César, confondus dans les mêmes chroniques, pêle-même avec Artus, Charlemagne et Godefroy de Bouillon, Vespasien, Du Guesclin, Robert le Diable, Lancelot du Lac, Flore et Blanchefleur ; enfin, se détachant de cette foule, les deux lignées, prolongées jusqu'à la fin du XVIe siècle, d'Amadis de Gaule et de son frère Florestan, d'une part, de don Palmérin d'Oliva, de l'autre. Mais Amadis était Français d'origine. Nous avons l'*Amadas* français qui faisait partie, en 1265, des livres d'un chanoine de Langres et qui développait peut-être un très vieux roman maintenant perdu : le traducteur de l'*Amadis* espagnol, Herberay des Essarts, prétend qu'il en avait trouvé « quelques restes écrits à la main en langage picard ».

Malheureusement, plus d'un grain d'extravagance se mêlait à cette littérature chevaleresque. Les antiquités juive, grecque et romaine, l'Orient, l'Occident, Jérusalem, Constantinople et Rome s'y rapprochaient par trop naïvement ; l'histoire, la géo-

graphie, la raison y étaient trop violentées. Dans le roman du *Chevalier Marsindo,* on voyait le chevalier de l'Épine défier, à la tête d'un pont, près de Constantinople, en l'honneur de sa maîtresse, tous les paladins de Grèce et de mille autres lieux, démonter et vaincre Garfir, roi de Thessalie, et Pirio, roi d'Argos. Les romans de *Montésinos* et le *Fierabras* brouillent ensemble sans aucun discernement, plusieurs chansons françaises, tout cela, dans un temps de critique, de raisonnement et de politique, le temps de Christophe Colomb et de Charles-Quint. Ces excès d'invention avaient convenu au moyen âge, qui vécut de merveilleux, et, sans cesse déçu par la réalité, se consola par le miracle. Mais la Renaissance, qui rendit à l'Europe le sens de la critique, fut funeste aux légendes. Tout éprise d'antiquité classique et de paganisme, elle ne retint plus les traditions chevaleresques que pour s'en égayer : Pulci, Boiardo et l'Arioste accumulèrent, avec un esprit infini, d'amusantes absurdités, puisées à pleines mains, de droite de gauche, dans la littérature antérieure. Mais leurs œuvres élégantes ne s'adressaient qu'aux lecteurs délicats; en Espagne, elles ne pouvaient supplanter le vieux roman. Les nobles castillans, qui avaient reçu en Lombardie et dans la vice-royauté de Naples la culture italienne, et les premiers lettrés de la Re-

naissance espagnole qui se formaent à l'école des humanistes de l'Occident, accueillirent avec ardeur cette interprétation sceptique des fables chevaleresques. Mais le peuple ne pouvait en savourer l'ironie. C'est ainsi qu'entre les lecteurs ignorants et crédules des contes de nourrices et les beaux esprits de Madrid et de Salamanque se posa, au temps de Philippe II, comme une question des romantiques et des classiques, du moyen âge et du goût moderne.

Alors apparut le manifeste littéraire de la première partie du *Don Quichotte*. Dès le premier chapitre, la portée de l'ouvrage se montre d'une façon générale. Il ne s'agit plus seulement ici, comme dans l'*Orlando Furioso,* de divertir le lecteur par des merveilles poussées jusqu'à la folie, mais de faire toucher du doigt la folie du malheureux que ces merveilles ont troublé, et, par la trivialité des aventures, de tuer le rêve de l'aventurier. Deux épisodes fort importants, l'exécution sommaire de la bibliothèque du chevalier et la conversation du chanoine et du curé escortant la cage du héros enchanté; plus loin enfin, dans la seconde partie, la conversation dans l'hôtellerie interrompue par le massacre des outres de vin, permettent de dégager du roman la critique de Cervantes sur la littérature populaire de son pays. A la dernière

page du livre, l'écrivain fait dire à bon droit à sa propre plume, au moment où il la dépose pour toujours : « Les extravagantes histoires de chevalerie, frappées à mort par celle de mon *Don Quichotte*, trébuchent déjà et vont tomber tout à fait sans aucun doute. » Il pouvait montrer la grande foule des romans chevaleresques se heurtant à la tombe de don Quichotte et s'écroulant comme une ruine. Mais on jugerait mal Cervantes si on lui imputait, à l'égard du moyen âge tout entier, des légendes, des poèmes et des récits de jadis, un mépris sans mesure. Dans tout conflit entre la foi et les idées du passé et celles de l'avenir, les esprits de second ordre prennent seuls un parti extrême : les intelligences très hautes, qui voient la suite et la raison d'être des traditions, s'attachent à une pensée plus libérale. Rappelez-vous notre Rabelais et son rôle à l'heure même où le génie français traversa la crise de la Renaissance. Vers 1550, la Pléiade, par la voix de Joachim du Bellay, renverra superbement aux « Jeux floraux de Toulouse », c'est-à-dire aux lecteurs de province, les romans de la Table-Ronde. Mais, dans ce renouvellement profond et un peu hâtif du XVIe siècle, par son livre et par sa langue, Rabelais osait alors rattacher notre passé gaulois aux temps qui venaient de s'ouvrir. Il jeta un pont sur l'abîme qui

s'était creusé tout d'un coup entre les deux grandes époques de notre histoire intellectuelle. Malheureusement, il fut presque le seul à y passer. Il me semble que cette tentative de conciliation fut reprise en Espagne par Cervantes, à l'occasion du dénombrement critique des livres de don Quichotte. Dans ce chapitre, qu'il faut lire avec une sérieuse attention, il a voulu séparer le bon grain de l'ivraie. Et, si le bon grain s'est trouvé rare, la faute n'en est ni à Charlemagne ni à Merlin, mais au goût particulier d'un gentilhomme de village.

Or, donc, ce matin-là, don Quichotte, vaincu la veille, roué de coups par un muletier, dormait à poings fermés dans son lit : il voyait en songe les Douze Pairs, la fée Mélusine et le marquis de Mantoue. Le curé, le barbier, sa nièce et la gouvernante entrèrent tout doucement dans la bibliothèque. Il y avait là plus de cent gros volumes et autant de petits, bien reliés, toute la littérature chevaleresque et bucolique de l'Espagne. Ces quatre personnages n'aimaient point l'idéal et n'entendaient rien aux rêves grandioses du cher oncle : ils avaient décidé que, les livres ayant gâté la cervelle de don Quichotte, il fallait les brûler. La gouvernante courut chercher un pot d'eau bénite et un goupillon ; le curé sourit de la simplicité

de cette bonne âme ; il ne voulut point qu'on jetât au hasard et sans jugement les coupables dans la basse-cour, et, comme il était lettré et bon théologien, il épargna les plus distingués et sauva même du feu ceux dont les fautes lui parurent vénielles.

Le premier qu'on arrache de son rayon, le père d'une longue postérité, *Amadis de Gaule,* docteur et « dogmatiseur d'une si pernicieuse secte », le « meilleur de tous les livres qui ont été composés de ce genre », commence la série des élus, « comme premier livre de chevalerie qui s'est imprimé en Espagne, et duquel tous les autres ont pris leur origine ». Mais ses fils et petits-fils, *Esplandian, Amadis de Grèce,* descendent lestement par la fenêtre, et, sur leurs talons, *Don Olivante de Laura,* le plat *Florismart d'Hyrcanie,* le *Chevalier Platir,* le *Chevalier de la Croix.* Mais voici le *Miroir de Chevalerie,* c'est-à-dire, à la fois, la bonne tradition française, Turpin, Renault de Montauban, et la traduction « du fameux Mathieu Boiardo » et aussi de quelques autres poèmes italiens ; c'est, par conséquent, de l'avis du curé, comme un cousin espagnol du « chrétien poète Louis Arioste, lequel si je trouve ici et qu'il parle une autre langue que la sienne, je ne lui garderai aucun respect ; mais, s'il parle son idiome, je l'embrasserai de tout

mon cœur ». Quant au *Miroir* et à tous ceux qui « se trouveront traitant des choses de France », ils seront réservés avec soin, jusqu'à plus ample information, excepté, toutefois, le *Bernardo del Carpio* et le *Roncevaux*. Il s'agit ici de deux romans tirés de la *Chronica Hispania* et de la *Chronique* d'Alphonse X, deux fausses chansons de Roland, où Bernard del Carpio, allié des païens, taillait en pièces la chevalerie française. *Palmerin d'Oliva* est condamné aux flammes, mais *Palmerin d'Angleterre* est recueilli avec une rare bienveillance. Le curé l'attribue à « un savant roi de Portugal ». C'était une imitation du vieil *Amadis de Gaule,* modifié en ses éditions successives sous différents noms d'auteurs, et remarquable par l'art de la composition, la vérité des caractères, le bon goût de l'invention. *Don Bélianis* est donné au barbier, à condition qu'il ne le laissera lire à personne, et le curé mettrait volontiers dans sa poche *Tiran le Blanc,* « trésor de contentement et mine de passe-temps ». Les aventures en sont aussi amusantes qu'absurdes. Le même jour, Tiran bat en duel les ducs de Bourgogne et de Bavière, les rois de Pologne et de Frise : il prend Rhodes au sultan du Caire et Constantinople au Grand-Turc ; l'empereur grec reconnaissant lui accorde la main de sa fille Carmesina,

près de laquelle le chevalier, grâce à la complaisante duègne Placerdemivida, avait déjà passé quelques instants agréables. Entre temps il avait fait cadeau à la bonne dame d'un royaume quelque part en Afrique. Néanmoins, ajoute le curé, dans ce roman la vraisemblance se concilie encore avec le merveilleux; « les chevaliers mangent et dorment, et meurent en leurs lits, font testament avant leur mort. »

Ainsi, pour ne rien dire des bucoliques et des bergeries, qui eurent aussi leur tour, trois groupes d'œuvres romanesques méritaient, selon Cervantes, de demeurer entre les mains des lecteurs cultivés : celles qui dérivaient directement des sources mêmes de la légende chevaleresque, de la *matière de France* et de la *matière de Bretagne*; les romans et poèmes illustres des peuples étrangers, mais en leur langue originale, enfin les œuvres divertissantes à la fois par la fantaisie de l'invention et la réalité des mœurs et de la vie. Tout le reste fut condamné au feu pour hérésie envers le bon sens, la tradition historique et le bon goût. Ils brûlèrent parfaitement et bientôt l'odeur inquiétante de l'auto-da-fé se répandit dans le logis. Mais don Quichotte demeura fou, car il savait par cœur toute sa bibliothèque. Que lui importait que ces romans ridicules, dont le populaire illettré faisait

ses délices, ne fussent plus qu'une poignée de cendres légères? L'idéal qu'ils portaient en eux était entré dans l'âme du héros de la Manche. La servante avait perdu son eau bénite et ses *oremus,* et le curé allait s'apercevoir bientôt, par la très prochaine escapade du chevalier, qu'on ne guérit pas les esprits en brûlant les livres.

II

D'ailleurs, des livres nouveaux, des idées nouvelles n'étaient pas le remède propre de la folie de don Quichotte. En lui, ce n'est pas la raison même qui est atteinte le plus profondément. Elle n'est malade que par contre-coup. Ni le sophisme, ni l'ironie, ni le mensonge ne l'ont gâtée. Jamais il n'a essayé de justifier une action vile par un raisonnement faux. C'est pourquoi le cœur est intact en ses parties les meilleures. Le chevalier est demeuré bon, courtois, loyal, héroïque. Sa conscience était droite, sa parole fut, jusqu'à la fin, comme son épée, d'un vrai gentilhomme. Et cependant, c'est bien au cœur qu'est le siège du mal. C'est par l'excès de l'enthousiasme et l'essor immodéré des passions généreuses que don Quichotte s'est perdu. Quelques siècles plus tôt, au temps des preux, il

eût paru à sa place, parmi les pairs de Roland, sous la bannière du Cid ; mais il est venu trop tard, en un âge vieilli, paladin suranné que les sages tournent en dérision. Si les empereurs légendaires qui dorment au fond des cavernes, sur les hautes montagnes, si Charlemagne et Barberousse, se redressant tout à coup, descendaient, avec leurs armures rongées par la rouille, dans les plaines et dans les villes, ils ne donneraient pas un spectacle plus étrange. Quand les dieux sont morts, les gens avisés soufflent gaiement sur la dernière lampe du sanctuaire, et il faut avoir l'âme bien enfantine et bien grande pour essayer de la rallumer.

Tel avait été, pour son malheur, Michel Cervantes, et, dans le personnage de don Quichotte, il a mis le sentiment mélancolique de sa propre vie. Son roman, commencé dans une prison, terminé dans un logis d'aventure, a le charme triste d'une confession : un lien douloureux y unit les rêves et les déboires du héros aux espérances et aux désillusions de l'auteur. Cervantes traîna toute sa vie le fardeau d'une longue misère. Aucune des choses qu'il entreprit ne réussit, et les entreprises de l'Espagne ou de la chrétienté auxquelles il prit part allègrement tournèrent pour lui d'une façon plus ou moins lamentable. Véritable chevalier errant,

il servit son pays sur terre et sur mer en Italie, à Tunis, en Portugal, aux Açores; il assista, dans les eaux de Lépante, au suprême effort de l'Europe contre l islamisme. Deux coups de feu dans la poitrine, la main gauche brisée, sept mois de fièvre dans les hôpitaux de Sicile, quatre années de captivité aux bagnes d'Alger, des procès, un peu de prison de temps en temps, la pauvreté toujours, la demi-domesticité de l'homme de lettres attaché à la clientèle des grands personnages, la course haletante du poète dramatique en quête d'un théâtre et du petit fonctionnaire au service du fisc; enfin l'effronté plagiat et les injures d'Avellaneda qui osa continuer le *Don Quichotte,* tel fut ici-bas le lot de Cervantes. Certes, il eût eu le droit d'imaginer un Hamlet espagnol dont l'histoire eût témoigné d'une façon amère de la vanité du génie, du courage et de la bonté, toujours trahis par la malice des hommes, l'insolence de la fortune et la médiocrité de la vie. Mais il y avait, dans cette âme méridionale, trop de bonne grâce et de douceur, et peut-être aussi cette idée qu'après tout, l'idéal étant une joie très noble, les fous ont dès ce monde une part au royaume de Dieu. C'est pourquoi il faut avoir l'oreille assez fine pour reconnaître, à travers le franc éclat de rire du *Don Quichotte,* le cri tragique du malheureux grand écrivain.

Ici, en effet, domine la comédie, parce que la passion touchante du chevalier pour l'héroïsme ne se peut manifester que par des chimères ou des actes ridicules. Il plane à une telle hauteur au-dessus des réalités de la vie qu'il ne les aperçoit plus, sinon transfigurées par un mirage éblouissant. S'il aborde de front les choses, il s'y heurte avec une telle maladresse que, du choc, il tombe piteusement, et nous rions de la culbute ; s'il se mêle à la vie des autres hommes, à leurs plaisirs ou à leurs peines, c'est toujours à contre-temps, et nous rions encore. Lui seul est profondément sérieux et convaincu. Il marche, avec une allure magnifique, le front perdu dans les nuages : moulins à vent et moulins à foulons, troupeaux de moutons ou de flagellants, hôtelleries campagnardes, châteaux de grands seigneurs, muletiers égrillards, vénérables duègnes, espiègles caméristes, relaveuses de vaisselle, renouvellent ou exaspèrent l'idée fixe du chevalier : au violent soleil d'Espagne, dans le désert poussiéreux, dans la campagne blanche et morne, au fond des gorges horribles de la Sierra Moréna, il passe tout droit, avec la sérénité d'un poète : la nuit, toujours debout et chargé de ses vieilles armes, il veille et songe encore, et, tandis que Sancho ronfle entre Rossinante et le grison immobiles, pensif et tout pâle

sous un rayon de lune, il écoute comme en extase le bruissement infini de la nature. S'il rencontre sur sa route les amours violentes ou les passions naïves de Cardénio et de Lucinde, de don Fernand et de Dorothée, de Claire et de don Louis, l'émotion qu'il en reçoit rallume encore les fantaisies de son cerveau. Il ne s'éveille qu'à la suite de la plus humiliante de ses aventures : battu en combat singulier, condamné par son serment chevaleresque à une longue inaction, il ouvre enfin les yeux, reconnaît sa folie et retombe d'une chute si lourde du ciel sur la terre que ce jour est le dernier de sa vie. Il meurt le cœur brisé, car il a perdu tout à coup les deux plus grandes forces de l'âme, la foi et l'amour. Il n'a pas le courage de recommencer une vie nouvelle. Il ne saurait survivre aux glorieux fantômes qui l'ont consolé de tant de misères. Tant qu'il a cru en eux, il a accueilli les coups de bâton avec la résignation d'un amant ou d'un martyr ; maintenant qu'il sait que peiner et lutter pour le relèvement du droit et l'exaltation de la justice, c'est ferrailler contre de simples moulins à vent, il n'a plus qu'à faire sa dernière sortie du côté de l'autre monde. Paix à votre mémoire, chevalier de la Triste-Figure ! Vous avez été vaincu. C'est la destinée des grandes âmes et des grandes causes. Mais vous nous avez bien amusés, et, pour le bon

sang que nous vous devons, nous vous pleurerons éternellement !

III

Les lecteurs qui ne sont pas doués du tempérament chevaleresque ont parfois un faible pour Sancho Pança, et le préfèrent à don Quichotte lui-même. Plus d'un moraliste affirme que Sancho représente le sens commun en face de la pure déraison, la prose opposée à la poésie. Sans doute, l'écuyer distingue clairement entre un troupeau de moutons et une armée en marche ; il aime mieux être arrêté sur son chemin par une valise pleine d'écus que par une volée de bois vert ; enfin, quand il se donne le fouet, afin de désenchanter le cher maître, ce n'est point le cuir même des Pança, mais l'écorce d'un robuste chêne qu'il frappe avec l'entrain d'un franc casuiste, compatriote de saint Ignace. J'accorde qu'il ne prend pas en général la vie par son côté héroïque, très semblable en cela aux gens raisonnables à l'excès : il est poltron, égoïste, paresseux, menteur et gourmand. Brave cœur toutefois, patient, résigné, fidèle et aimant à la manière d'un vieux chien de berger. Mais, avouons-le, il est fou, lui aussi, par contagion, fou

à lier quelquefois, car certaines extravagances de l'écuyer ne sont pas moins fortes que celles de son seigneur. Il a beau voir et toucher chaque jour les folies de don Quichotte et en recevoir le contre-coup fâcheux sur les épaules ou ailleurs, il s'entête dans sa chimère aussi obstinément que l'hidalgo dans la sienne. Ce rustre a la maladie des grandeurs ; par ambition, afin d'obtenir l'île qui lui a été promise, il accepte toutes les mésaventures, comme fait don Quichotte, par amour de la gloire; qu'on le berne sur une couverture, qu'on le bâtonne, qu'on lui vole son âne, il fera bon visage à la fortune, tout en caressant son propre rêve. Et, s'il n'était pas encore plus fou que sensé, le roman de Cervantes eût tourné court. D'abord, un écuyer, c'est-à-dire un interlocuteur, était nécessaire au chevalier. Seul, et s'abandonnant au lyrisme de ses longs monologues, don Quichotte fût devenu assez vite ennuyeux. Remarquez que la première sortie est bientôt terminée. C'est un lever de rideau où le héros n'a presque rien à nous dire. Il s'y montre dans toute son originalité maladive ; mais l'isolement même où il se meut l'oblige à une perpétuelle et monotone divagation. L'attention du lecteur serait lasse au bout de quelques chapitres. La vraie comédie ne commence donc que par l'entrée en scène de Sancho. En effet, le caractère de chacun

des deux personnages n'a toute sa valeur et sa complexité qu'opposé à celui de son compère. Chaque fois que don Quichotte bat la campagne, Sancho, tout à coup dégrisé, parle et prêche comme l'un des sept Sages, et, quand l'écuyer ne dit ou ne fait plus que des sottises, le chevalier raisonne d'une façon parfaite. La démence de l'un se mesure toujours à l'aide du bon sens ou de l'esprit de l'autre. C'est pourquoi ces deux visionnaires sont comiques au plus haut degré. L'un, qui est la dupe naïve de l'autre, lui fait sans cesse la morale des pères de famille, et le galant homme qui le premier a embrouillé la cervelle de son valet s'efforce de lui redresser l'entendement et de lui ennoblir le cœur. Ironie excellente, qui n'a rien de forcé, car elle répond aux contradictions intimes de la vie humaine ; conflit toujours et partout renouvelé, et plus apparent peut-être que réel, de l'ange et de la bête. Seulement, comme nous avons la prétention de n'être ni celle-ci ni celui-là, nous rions tout aussi volontiers des déconvenues de l'ange que des misères de la bête.

Certes Sancho méritait bien de jouer un instant le premier rôle dans le drame héroï-comique de Cervantes. Chose curieuse! c'est au moment même où le rêve se réalise pour lui qu'il s'en dégoûte à tout jamais, comme si le bonheur n'était qu'affaire

d'imagination et s'évanouissait dès qu'on croit en jouir. On sait qu'il fut pendant sept grands jours chef d'État, président d'une république qui n'était que provisoire, une petite ville de terre ferme qu'il prenait pour une île et où il fut abreuvé d'amertumes. Il y fit tout le bien possible, ne pendit personne, rendit la justice aussi paternellement que saint Louis, aussi finement que Salomon, et faillit mourir de faim dans le palais même de sa seigneurie. Il entre dans sa capitale au son des fanfares : les magistrats lui présentent les clefs de la ville et le populaire crie vivat sur son passage. Dès le premier jour, un homme néfaste, son médecin, empoisonne toutes ses joies, l'empêche de boire et de manger à sa guise, et voilà l'île en proie au dangereux régime d'un gouvernement de mauvaise humeur. Sancho s'assombrit : il veut tout réformer à la fois, il promulgue des statuts et des pragmatiques, il glisse sur la pente du pouvoir personnel. Évidemment, il tombera bientôt. Il fait des rondes de nuit qui inquiètent les amoureux : entouré de son conseil de cabinet, y compris le maudit médecin, à la lueur d'une lanterne, il dévisage de trop près une fillette déguisée en page. Cette police excessive mécontente la jeunesse qui passe tout entière au parti de l'opposition. Or, la septième nuit de son gouvernement, Sancho fut réveillé par

le tocsin, les tambours et les clameurs de la foule : c'était une révolte, pour ne point dire une révolution. On lui crie aux armes. Il invite ses partisans à quérir très vite don Quichotte, pour qui les armes n'ont pas de secret. Ses gens lui répondent qu'étant gouverneur il commande l'armée et doit marcher à l'ennemi. On l'incruste donc entre deux gros boucliers reliés par une corde, où il se trouve plus empêché qu'une tortue couchée sur le dos. Il tombe et passe une nuit horrible : l'île entière piétine sur le chef de l'État. Jamais l'autorité politique ne fut plus cruellement avilie. Le matin venu, il s'évanouit entre les bras de ses serviteurs, puis, tranquillement, magnanimement, quoique vainqueur de la sédition, il abdique. Il descend à l'écurie, embrasse en pleurant son âne, le cher grison des heureux et des mauvais jours, le bâte et le bride de ses propres mains, monte en selle, dit adieu à ses derniers fidèles, prononce quelques paroles profondes sur le néant de l'ambition et de la puissance, puis s'en va au petit pas, tout seul, n'emportant de ses grandeurs qu'une poignée d'orge, un morceau de fromage et une croûte de pain. *El nunc, reges, intelligite !*

Tel est le livre le plus universellement aimé, le plus européen de tous les romans, que Cervantes a pu inventer, malgré ses ennuis. Nos pères ont fété

le *Don Quichotte,* vingt ans avant le *Cid,* dans cette même traduction qui, longtemps oubliée, reparaît à la lumière. On estimera peut-être que la langue en laquelle elle est écrite justifiait la réimpression qui nous rend en quelque sorte une intéressante relique de la vieille littérature française.

LA FONTAINE

I

Il n'est point de bibliothèque d'honnête homme où l'on ne rencontre un La Fontaine. Les uns, plus attachés aux naïfs souvenirs d'enfance, gardent un vieux fabuliste fané ; les autres, amis des histoires de plus longue haleine et de leurs portraits en gravure, ont placé, sur les rayons d'en haut, que n'atteint point le bras des écoliers, un précieux exemplaire des Contes, en deux volumes, dorés sur tranches. Mais c'est toujours La Fontaine ; conteur ou fabuliste, il est toujours bien venu comme un hôte familier. Beaucoup de personnes cultivées le placent à côté de Molière, au premier rang de leurs prédilections. Et cependant il n'a guère représenté

l'esprit de son époque. Il était bien plutôt la contradiction même du goût classique. La grande estime où nous le tenons est surtout l'œuvre de la postérité. Ses contemporains le regardaient comme un personnage assez étrange, une façon de rêveur qui suivait, disait-on, le convoi mortuaire d'une fourmi, comme un parent, et qu'on ne voyait point aux antichambres de Versailles. Louis XIV ne l'aimait pas et faisait de ses *Fables* autant de cas que des *magots* de Téniers. Boileau, qui l'aimait, eut soin de l'oublier dans son *Art poétique*. C'était, dit durement Louis Racine, « un homme fort malpropre et fort ennuyeux ». On riait beaucoup de sa simplicité en toutes choses. N'avait-il pas trouvé éloquentes les prophéties de Baruch ? N'avait-il pas pleuré courageusement, avec les *Nymphes de Vaux,* sur la disgrâce de Fouquet? Pendant vingt ans il perdit de vue son fils : il aurait voulu perdre pareillement de vue sa femme qui, du reste, ne l'embarrassait guère. Au Temple, dans la société libertine des Vendôme, on l'enivrait, on le gorgeait de bonne chère. Il mettait ses bas à l'envers et égarait son haut-de-chausses après souper. Il vieillit assez tristement, sans famille, au foyer de quelques amis ; son esprit s'affaiblit ; il fut pris d'une grande peur de la mort ; son amusement était d'assister aux réunions de l'Académie, où il allait fidèlement,

par le chemin le plus long. Un jour, en revenant de la séance, il s'évanouit dans la rue du Chantre. Ce fut sa dernière promenade. Deux mois après, on enterrait l'ami des bêtes, le dernier des poètes gaulois, l'incomparable écrivain qui avait retrouvé, en ce siècle solennel de Port-Royal et de Bossuet, avec l'inspiration voluptueuse de la Renaissance italienne, la grâce aimable et fine de l'esprit grec. Gaulois, Italien, Attique, tel fut, en effet, La Fontaine, au temps où le *Pantagruel* passait pour une œuvre monstrueuse et incompréhensible, où Boileau ne voyait que *clinquant* dans la poésie du Tasse, où les dieux grecs étaient méconnus, où l'art d'Euripide paraissait sur la scène tragique raffiné et altéré par la politesse des salons et de la cour. Mais, grâce à la naïveté de son génie, ces traits singuliers et si divers se rencontrèrent en lui sans artifice ni dissonance, avec une sincérité et une liberté pures de toute affectation :

Papillon du Parnasse, et semblable aux abeilles
A qui le bon Platon compara nos merveilles,
Je suis chose légère et vole à tout sujet :
Je vais de fleur en fleur et d'objet en objet.

Et, dans ce miel d'une saveur si franche, et qu'il faut goûter d'un palais délicat, on distingue sans peine la bonne odeur bourgeoise des petits jardins

champenois, l'âpre senteur des roses du *Décaméron,* et le parfum subtil des asphodèles d'Athènes.

II

On sait que la Renaissance détacha tout d'un coup les écrivains très lettrés du seizième siècle français de la langue, des traditions et du goût de notre première littérature : la langue, les idées et le ton des contemporains de Ronsard et de Montaigne furent, pour employer le mot de du Bellay, *illustres et auliques*. En même temps, la Pléiade renvoyait avec dédain « aux jeux floraux de Toulouse et au Puy de Rouen » toute la poésie chevaleresque et satirique du moyen âge. Le dix-septième siècle se sentait déjà si loin des origines littéraires de la France, qu'au-delà de Villon il n'entrevoyait plus que des formes confuses, des œuvres barbares et un art grossier tout à fait indigne de l'attention des beaux esprits. Ceux-ci, renfermés dans la culture classique, charmés par la conversation polie, la tragédie et l'oraison funèbre, oublient toutes les vieilles choses, l'histoire, les mythes et les contes, comme l'idiome et les mœurs de nos pères. Versailles, cité toute neuve, vers laquelle l'Europe entière regarde, est comme le

symbole du goût nouveau : on y jouit d'un si magnifique spectacle que personne n'y pense plus guère à Paris, la *grand'ville* du roi Henry, à la place Maubert, aux rues tortueuses peuplées de si grands souvenirs. Quant à la pauvre province, si vivante chez les vieux auteurs, on n'y va plus qu'en exil, on l'abandonne à ses dialectes locaux, à ses patois campagnards, à ses légendes héroïques et à ses fables de nourrices.

Il y eut du provincial en La Fontaine, dont la muse familière avait ses vallons sacrés quelque part entre Reims et Château-Thierry : les scènes de ses fables s'encadrent, non point entre les charmilles architecturales de Versailles, mais dans les paysages modestes de Champagne ou de Brie, dans les rues de village, les carrefours des petites villes. Ici, le long des haies, il a rencontré, et peut-être attendu, *légère* et *court vêtue*, la bonne Perrette portant son pot au lait ; là, dans cet enclos, il a vu passer, au son des trompes, la meute du seigneur du village chassant le lièvre, et Monsieur le Baron, qui vient de manger les poulets et de lorgner la fille du manant, écraser sans pitié chicorée et poireaux, oseille et laitue, orgueil du pauvre hère. C'est au bord d'une rivière villageoise, peu profonde, où l'eau rit au soleil, que se promène solennellement son héron, et *certaine fille un peu trop fière,* qui

fait fi des bons partis, comme celui-ci des brochets et des carpes, a certainement son logis tout près de cette rivière.

Voici, dans son échoppe qui coudoie l'hôtel d'un financier, le savetier Grégoire, toujours en belle humeur; sur la place, le charlatan et la ménagerie où maître Gille, *singe du pape en son vivant,* arrivé de la veille *en trois bateaux,* émerveille la foule. Là-haut, sur la colline, en plein midi, dans la poussière crayeuse, au fond des ornières, chemine sur quatre roues grinçantes le coche de Paris, escorté de ses voyageurs à pied, chantant, jurant ou priant. Tout à l'heure, à la lisière de ce bois, les voleurs les détrousseront. Sur ce point, une lettre du fabuliste montre, sous la fable, une impression personnelle. Il se rendait en Limousin : dans son carrosse, « point de moines, mais, en récompense, trois femmes, un marchand qui ne disait mot, et un notaire qui chantait toujours et qui chantait très mal ». Le chemin devient détestable : « Tout ce que nous étions d'hommes dans le carrosse, nous descendîmes, afin de soulager les chevaux. Tant que le chemin dura, je ne parlai d'autre chose que des commodités de la guerre : en effet, si elle produit des voleurs, elle les occupe, ce qui est un grand bien pour tout le monde, et particulièrement pour moi, qui crains naturellement de

les rencontrer. On dit que ce bois que nous cotoyâmes en fourmille : cela n'est pas bien, il mériterait qu'on le brûlât. » Mais dans la vie de province, insoucieuse et grasse, une pointe de sensualité chatouille et réveille souvent les esprits qu'endormirait mortellement la médiocrité monotone des choses. La Fontaine ne touchait point ce chapitre avec le chanoine Maucroix : mais, pour sa femme, il n'avait pas de ces secrets. C'est pour elle qu'il écrit sincèrement son voyage. « Parmi les trois femmes il y avait une Poitevine qui se qualifiait comtesse; elle paraissait jeune et de taille raisonnable, témoignait avoir de l'esprit, déguisait son nom, et venait de plaider en séparation contre son mari : toutes qualités de bon augure, et j'y eusse trouvé matière de cajolerie si la beauté s'y fût rencontrée; mais sans elle rien ne me touche. » Suivent alors toutes sortes de confidences sur les filles de Châtellerault, de Poitiers et de Bellac, et ce naïf aveu de ses rêves d'avenir : « Il y a d'heureuses vieillesses à qui les plaisirs, l'amour et les grâces tiennent compagnie jusqu'au bout : il n'y en a guère, mais il y en a. » Le contemplateur curieux des aspects pittoresques et du ménage de la province, cet amateur des petites aventures de l'amour et du hasard ne serait point complet, s'il n'était paresseux. « Ce serait, dit-il avec un gros

soupir, une belle chose que de voyager, s'il ne se fallait point lever si matin. »

On le voit, bien des habitudes d'esprit et de goût rattachent La Fontaine à la vieille France : mais ce ne sont encore là que les traits extérieurs d'une physionomie morale, et comme les conditions préliminaires de ce qu'il y eut en lui de profondément gaulois. C'est par les *Fables* beaucoup plus que par les *Contes* eux-mêmes que se manifeste sa parenté avec nos ancêtres littéraires. Le sel qu'il a répandu à poignée dans ses *Contes* est passablement gaulois, je l'avoue ; les moines fort éveillés qu'il y a dépeints sortent tout gaillards des *Cent nouvelles nouvelles* et du *Pantagruel*. Mais les *Fables,* qu'il feint de traduire d'Esope ou de Phèdre, leurs principaux personnages et leur moralité intime nous ramènent bien plus près encore des sentiments, des jugements et des rêves du temps jadis. Nous y retrouvons, condensée en de merveilleuses réductions, toute la littérature des *fabliaux,* et l'œuvre maîtresse de cette littérature, le grand *Roman de Renart,* et cette notion mille fois proclamée par la satire française du moyen âge : « Petites gens et pauvres gens, qui n'avez pas la force, ni peut-être le cœur, mais qui peinez et pâtissez beaucoup tout le long de votre vie chétive, bourgeois et manants, artisans et serfs, vous tous que l'on tourmente et

dont on se raille, vous qui demeurez tapis, l'œil au guet, au fond du sillon, et que l'ombre de vos oreilles effraie quelquefois, réjouissez-vous, mes amis, et entendez la *bonne nouvelle*. Vous n'êtes ni des héros, ni des ascètes, ni de hauts seigneurs, ni des saints. Toutes les grandes forces de ce monde vous manquent : la puissance, la sagesse, l'audace, la richesse. Mais vous avez la ruse, la patience, la prévoyance et la bonne humeur; vous savez attendre et souffrir, vous pliez comme le roseau, sous la tempête; votre égoïsme prudent tient en réserve mille artifices subtils pour ne rien compromettre, pour dissimuler, mentir au besoin. Votre langue est dorée, elle enchante vos maîtres, et vous savez l'art d'accuser le voisin s'il est un sot, de faire crier *haro* sur le baudet, de sauver votre peau aux dépens de celle du loup. Vous n'êtes point de fiers barons, mais de malins légistes, et vous humez l'huître au nez des plaideurs. Dans ce grand combat pour la vie auquel la destinée vous oblige, vous êtes incomparables pour éventer les stratagèmes de l'ennemi et flairer le chat qui ne souffle mot sous son masque de farine. Vous pouvez, il est vrai, perdre votre queue à la bataille, mais qu'importe un ornement superflu? Le tout, ici-bas, est d'être alerte, avisé, riche en ressources, d'échapper au chasseur; si l'on est renard, de croquer les

poules; si l'on est loup, pauvre gueux, au fond des bois, dans la neige, d'être libre; si l'on est rat, dans un bon fromage, de s'y engraisser, mais tout seul; si l'on est âne, avec des reliques sur le dos, de respirer largement l'encens et de se croire un dieu. Bienheureux les petits, armés de malice et légers de scrupules : ils sont, en vérité, plus forts que les grands, que l'orgueil aveugle : il n'est pas bien sûr qu'ils entrent tous au royaume des cieux, mais, en attendant, ils font leur chemin en ce monde, où la primauté revient toujours aux gens d'esprit. Telle est la révélation que Renart, le héros de nos pères, manifesta par son exemple, et dont Panurge fut le dernier prophète. »

C'est ainsi que la morale du moyen âge et l'éclat de rire gaulois passèrent de l'antique fabliau aux fables du bonhomme. Ici, de même que dans notre vieille satire, dominent l'ironie et la gaieté. La note douloureuse est plus rare, mais elle y résonne parfois, et, dans ce malheureux qui chemine, courbé sous son fagot, lentement, le long des grands bois en deuil, puis qui tombe au bord du sentier, et repasse dans sa pensée les amertumes de la vie :

> Point de pain quelquefois, et jamais de repos :
> Sa femme, ses enfants, les soldats, les impôts,
> Le créancier et la corvée,

apparaît un instant la misère des vieux âges, de tous les temps, l'éternelle misère humaine.

III

Le *Roman de Renart,* l'épopée de la bête astucieuse qui se dérobe lestement à la prise des puissants, la satire piquante du monde féodal, n'appartiennent qu'à l'Europe occidentale : le Midi, l'Italie, où la vie fut moins dure et plus noble, les mœurs plus élégantes, l'âme plus sereine, eurent de bonne heure un art plus délicat, formé de poésie et de volupté. Un sentiment qui a trop souvent manqué à notre moyen âge, du moins dans les pays de langue d'*oïl*, le culte de la femme avait, dès l'origine, donné à l'inspiration littéraire des Provençaux et des Italiens une grâce inconnue aux écrivains des fabliaux. Boccace, dont la mère était Française et qui recueillit à Paris même bon nombre des histoires du *Décaméron,* n'est pas moins supérieur à tous nos conteurs par l'enthousiasme et le goût de la beauté que par les qualités d'une langue déjà parfaite. Les sept dames qui, fuyant la peste de Florence, écoutent, sous les ombrages d'une villa de Toscane, le récit de si plaisantes aventures, n'entendent que des paroles discrètement choisies,

dont le charme couvre d'un voile léger des images voluptueuses ; mais le voile *y* est, et tout est là : l'art du conteur n'est point chaste, mais le conteur est artiste consommé. Il fut le maître de La Fontaine, et, avec lui, l'Arioste, Machiavel et le Tasse, non moins que Rabelais et la reine de Navarre :

> Boccace n'est pas le seul qui me fournit :
> Je vais parfois en une autre boutique ;
> Il est bien vrai que ce divin esprit
> Plus que pas un me donne de pratique.

Le disciple, il est vrai, fut, dans ses peintures, moins réservé que ses modèles italiens : il transpose, en quelque sorte, la musique de ceux-ci ; il chante les mêmes airs, mais sur le ton gaulois ; c'est encore *maître François* qui lui bat la mesure de ses *Contes*. Et cependant, on sent bien passer dans ses ouvrages le souffle méridional. Boileau lui-même a reconnu dans le *Joconde* de La Fontaine, qu'il met au-dessus du récit de l'Arioste, « ce *molle* et ce *facetum* qu'Horace a attribué à Virgile, et qu'Apollon ne donne qu'à ses favoris ». C'est à l'Italie et à Boccace qu'il dut de peindre une fois, parmi tant de récits légers ou licencieux, le véritable amour, très profond et très simple. Il s'agit du *Faucon*, où l'auteur du quatorzième siècle avait mis l'abnégation touchante de la passion, comme il en avait montré, dans son beau roman de *Fiammetta*,

les fureurs jalouses. Un cavalier de Florence aimait une dame qui se rit de ses soins et prit un autre pour mari. L'amoureux s'était ruiné en fêtes, cadeaux et tournois ; il ne lui restait plus, tout près du château de la belle, qu'une pauvre métairie, avec un jardinet qu'il cultivait de ses mains, et un faucon merveilleux, son dernier ami, compagnon de ses chasses et pourvoyeur de son garde-manger. La dame devint veuve. Elle avait un fils, enfant maladif qui, caressé et gâté par Frédéric, s'éprit d'amour pour le faucon, tomba malade, et, déjà mourant, demanda l'oiseau à sa mère. Celle-ci, oubliant ses dédains, se rend à la métairie où elle s'invite à déjeuner. Hélas ! il ne restait rien au logis, pas un gâteau, pas un fruit. Frédéric met stoïquement à la broche le faucon. Le repas fini, la veuve présente sa requête :

Souffrez sans plus que cette triste mère,
Aimant d'amour la chose la plus chère
Que jamais femme au monde puisse avoir,
Son fils unique, son unique espérance,
S'en vienne au moins acquitter du devoir
De la nature. . . . .

Hélas ! reprit l'amant infortuné,
L'oiseau n'est plus : vous en avez dîné !
L'oiseau n'est plus ! dit la veuve confuse.
Non ! reprit-il, plût au ciel vous avoir
Servi mon cœur, et qu'il eût pris la place
De ce faucon !

Les personnages chantés par les grands poètes de l'Italie reparaissent çà et là dans les vers de La Fontaine : Armide, Angélique, Renaud, Alcine ; et parfois un cri passionné ou plaintif, ou quelque aveu mélancolique rappelle la sentimentalité profonde des méridionaux :

Ah ! si mon cœur encor osait se renflammer !
Ne sentirai-je plus de charme qui m'arrête ?
Ai-je passé le temps d'aimer ?
. . . .
Aimez, aimez, tout le reste n'est rien.

Ou bien encore, telle peinture d'un charme exquis nous donne comme la vision d'une fresque aérienne du Corrège, endormie au plafond de quelque vieux palais de Parme ou de Mantoue :

Par de calmes vapeurs mollement soutenue,
La tête sur son bras, et son bras sur la nue,
Laissant tomber des fleurs et ne les semant pas.

IV

La Fontaine, dit en ses *Mémoires* Louis Racine, « ne parlait jamais, ou ne voulait parler que de Platon ». Il en avait annoté les dialogues à chaque page ; il en gardait chez lui le buste de terre cuite. Un jour, selon le président Bouhier, il louait Platon

devant une personne qui demanda si c'était un bon raisonneur. — « Oh! vraiment non, répondit le fabuliste, mais il s'exprime d'une manière si agréable, il fait des descriptions si merveilleuses qu'on ne peut le lire sans être enchanté. » C'était donc le poète qu'il aimait en Platon. C'est grand dommage qu'au lieu du *Dies iræ,* il n'ait point traduit, en prose, seulement le *Banquet* et le *Phédon.* Bien qu'il ne fût ni philosophe, ni platonique, il était de ces écrivains qui, suivant le mot de Sainte-Beuve, *ont fait le voyage de Grèce.* On les reconnaît toujours, à je ne sais quel tour noble, à je ne sais quelle forme délicate de l'imagination, à la pureté de la langue, à la finesse de l'ironie. On cherche sur leur front la couronne de violettes et les bandelettes des convives d'Agathon. Certes, si l'on soupe chez les morts, La Fontaine doit être admis, dans cette compagnie de sages aimables, à des entretiens qu'il ne comprend qu'à demi quand parle Socrate, mais dont il goûte la grâce quand Aristophane ou Alcibiade a repris la parole. Car il n'a pas les ailes assez fortes pour s'élever aux sublimes hauteurs de la sagesse grecque : s'il est attique, c'est par toutes sortes de qualités tempérées, par l'éveil et la sérénité de l'esprit, par le sourire. Il n'a point l'âme assez chaste pour être un véritable fidèle de Platon, ni assez héroïque

pour entrer dans la famille stoïcienne. Il est mieux à sa place sous les oliviers du jardin d'Épicure qu'à l'ombre des platanes de l'Académie. C'est un épicurien qui a écrit ces vers :

Volupté ! volupté ! toi qui fus la maîtresse
Du plus bel esprit de la Grèce,
Ne me dédaigne pas : viens t'en loger chez moi ;
Tu n'y seras point sans emploi.
J'aime le jeu, les vers, les livres, la musique,
La ville, la campagne.....

C'est Lucrèce encore qui inspira cette maxime :

La mort avait raison ! je voudrais qu'à cet âge
On sortît de la vie ainsi que d'un banquet,
Remerciant son hôte, et qu'on fît son paquet ;
Car de combien peut-on retarder le voyage ?

Il faut toujours, quand on parle des Grecs, revenir à leur sculpture, leur art par excellence. La Fontaine confesse, dans ses *Contes,* que ce n'est pas la grande Vénus céleste de Phidias qu'il eût adorée, mais une autre beaucoup moins sévère, que l'on voit encore au musée des antiques de Naples :

... C'eût été le temple de la Grèce
Pour qui j'eusse eu plus de dévotion.

Il détache donc d'Athénée ou d'Anacréon des bas-reliefs spirituels, d'une fantaisie riante, d'un trait simple comme celui des pierres gravées ;

il prend à Pétrone le sujet grec de la *Matrone d'Ephèse;* il interprète d'une façon familière la belle histoire de Psyché. Son chef-d'œuvre, en ce genre, fut l'*Amour mouillé :*

Il pleuvait fort cette nuit :
Le vent la pluie et l'orage
Contre l'enfant faisaient rage.
Ouvrez, dit-il je suis nu.

La Fontaine ouvrit sa porte à l'enfant, et fit bien. Ce passant de nuit, battu par la tempête, qui s'arrêtait au seuil du poète, n'était plus l'Amour éternel, l'aîné des dieux, contemporain du Chaos, que chantaient Hésiode et Parménide : il n'était pas davantage le symbole de l'art auguste que la France du dix-septième siècle s'efforçait de reproduire. Ce petit, trempé de pluie, malin et moqueur, et si curieux du plaisir, pouvait se réchauffer au foyer du fabuliste et appuyer sa tête blonde et rieuse sur l'épaule du bonhomme : ce Benjamin de l'Olympe apportait à son hôte, pour le payer de ses soins, l'inspiration aimable d'une Grèce moins sublime, mais plus séduisante que celle de Racine ; il pouvait, et sans étonnement, s'endormir dans ses bras, bercé, comme par une légende maternelle, du récit des vieilles fables françaises, des contes de Boccace et des romans de l'Arioste.

LE

PALAIS PONTIFICAL

ET LE

GOUVERNEMENT INTÉRIEUR DE ROME

M. Bertolotti et ses confrères de l'*Archivio Storico* de Rome ont fait de bien curieuses découvertes dans les documents, si longtemps inédits, où était ensevelie l'histoire intime du Saint-Siège et de la ville Éternelle. Ils nous permettent ainsi de pénétrer avec eux dans les coulisses de la grande histoire, délassement si fort goûté par les esprits du temps présent. Ils nous dévoilent l'envers des splendeurs pontificales. Ce n'est point une œuvre voltairienne ou de polémique passionnée qu'ils accomplissent, mais d'érudits et d'historiens consciencieux : les résultats de leurs travaux ne mo-

difieront pas d'une façon sensible les jugements généraux portés sur les papes des derniers siècles par Léopold de Ranke et Gregorovius; ils en confirment singulièrement les vues dominantes par de précieux détails sur la vie privée ou l'administration intérieure des pontifes. Non, l'Église romaine n'a été ni en dehors ni au-dessus de l'humanité. Rome ne fut point une arche mystique élevée sur la chrétienté. Écartez le voile de pourpre de ce tabernacle : vous y trouverez des faiblesses innocentes, des passions dangereuses, l'orgueil et les dures pratiques des anciens régimes, du temps où l'opinion publique était méprisée, où l'autorité n'était point généreuse, où le privilège outrageait le droit.

I

I Papi e le Bestie. Les Papes et les Bêtes rares, chapitre piquant extrait par M. Bertolotti des registres de dépenses du Vatican. Au xve siècle, ce sont les perroquets et les oiseaux extraordinaires qui amusent les loisirs du saint Père. Quand Martin V Colonna voyageait, il confiait à deux officiers la garde de son favori : « 15 mars 1418. Payez un florin d'or à Pietro Stoyss et à Giovanni Hol-

zengot, qui portent le Perroquet de Notre-Seigneur avec sa cage. » L'aimable Pie II Piccolomini, le lettré délicat, devait apprendre à son perroquet des vers latins. « 20 avril 1462. Cinq ducats payés par ordre de Sa Sainteté à maître Giachetto, gouverneur du Perroquet. » « 4 décembre 1462. Cinq gros, donnés à Gabazzo, pour l'achat d'une étoffe destinée à couvrir le Perroquet. » « 17 décembre 1462. Trois écus et demi à Domenico, de Florence, maître menuisier, pour acheter des planches et des clous destinés à réparer la cage des oiseaux, qui est à Saint-Pierre. » Ce *Papagallo* pontifical aurait-il inspiré à Rabelais le nom et le mythe du *Papegaut*, qui, tout somnolent dans sa cage, « accompagné de deux petits Cardingaux et de six gros et gras Evesgaux », fait tomber Panurge « en contemplation véhémente? » « Mais, dit Pantagruel, faictes nous icy quelque peu Papegaut chanter, afin qu'oyons son harmonie. » — « Il ne chante, respondit Æditue, qu'à ses jours, et ne mange qu'à ses heures. » — « Non fay-je, dit Panurge; mais toutes les heures sont miennes. Allons doncques boire d'autant. »

Pie II entretenait aussi des cerfs, Sixte IV un perroquet et un aigle qui mangeait chaque jour pour deux baïoques de viande. Léon X, pape très magnifique, avait des lions et un léopard.

« 26 octobre 1513. Payez à Francesco de Ferrare, gardien du léopard de Notre Très-Saint-Seigneur, dix ducats d'or, à savoir six pour les dépenses du léopard. et quatre pour un mois de traitement au gardien. » « 2 octobre 1516, la Sainteté de Notre-Seigneur donne dix grands ducats d'or à l'homme qui a mené les lions de Florence à Rome. » « 29 juin 1517, aux Hongrois des ours, dix-huit ducats. » Après les ours, les beaux-arts : « Plus, ce 1er juillet, vingt ducats aux élèves de Raphaël d'Urbin, qui ont peint la chambre voisine de la garde-robe. » Autres comptes relatifs à la Magliana, villa et pavillon de chasse du pape : « 17 avril 1517, quatre ducats à celui qui a retrouvé le chien Setino. » « 15 mai 1517, neuf jules pour une cage du rossignol. » « 7 août 1517, quarante ducats à l'oiseleur florentin qui a apporté les ortolans de Florence. » « 30 mai 1518, au Révérend cardinal d'Ursin, pour envoyer prendre des faucons à Candie, deux cents ducats. » « 1er juin 1518, à l'homme qui a présenté les gerfauts, quarante ducats. » « 2 octobre 1518, deux ducats et quatre jules pour seize perdrix vivantes. » « 13 octobre 1518, à deux estafiers qui ont pris un cerf, quatre ducats. »

Sous Paul III Farnèse, le terrible pape du portrait de Titien : « 26 mai 1541, au jardinier Lucerta, pour l'achat d'une chèvre qui allaitera les

faons donnés à Sa Sainteté, un écu cinq baïoques. »

Puis ce sont les autours, les faucons, les éperviers pour la chasse aux cailles, les clous dorés pour ferrer Falbetta, mule de Notre-Seigneur, des cailles vivantes, les fournitures de chasse. Les « pêcheurs d'hommes » étaient devenus de grands chasseurs devant l'Éternel; mais, tandis qu'ils couraient le cerf ou le renard dans l'âpre désert de Corneto, la chrétienté chancelait éperdue et la tunique sans couture se déchirait lamentablement.

L'Église ne traversait pas alors une période d'ascétisme, et Quaresmeprenant n'était point le grand maître de la salle pontificale. Les registres des saintes cuisines eussent fait pleurer de tendresse frère Jean des Entommeures. Pie II fut gourmand comme le sont en général les lettrés, et dépensa pour sa table plus qu'aucun pape du XVe siècle, plus de deux mille ducats, plus de huit mille francs par mois. Le chapon était son rôt favori; les pauvres bêtes entraient par troupe au Vatican. Nous lisons la note suivante : « Pour un chapon gros et gras destiné à Notre-Seigneur, trente-six bolonais (baïoques). » Presque chaque jour on lui servait un fromage de buffle, mais il goûtait fort aussi le parmesan. Le faisan, la perdrix, le pigeon, le sanglier, les pâtés succulents charmaient son appétit; « trois pâtés pour Notre-Seigneur », dit le registre. On

achetait pour lui des quantités abondantes de vins des différents crus d'Italie; mais il les dégustait lui-même avant de conclure le marché. Le 18 octobre 1460, il fulmina, lui si doux, l'anathème contre Grégoire d'Hembourg, l'un des plus grands esprits de l'Allemagne, précurseur de Luther. La veille, il avait dîné d'une poularde à la moutarde et au poivre; le jour de l'excommunication, — qui n'était point jour de jeûne, — il avait dîné de deux paires de tourterelles et de deux chapons accompagnés de jambon. Le lendemain on lui servit quatre grives grasses. L'hérésie naissante ne lui troublait pas la digestion.

Paul II, pape vénitien, ne dépensait guère que 500 ducats par mois pour sa table. Il se nourrissait surtout de foie de porc (pro fegato de porcho per nostro Signore), de saucisses, de boudins et de tripes; le chapon semble en disgrâce sous ce pontificat; les alouettes, les grives et les cailles sont plus en faveur; pour les jours maigres, on prépare au pape des monceaux de poissons de mer. En novembre 1464, la dépense ne monta qu'à 397 ducats, y compris le festin servi à Saint-Jean de Latran, « à tous les seigneurs cardinaux, à tous les ambassadeurs et seigneurs nobles qui étaient à la Cour ». Ce banquet ne coûta que 126 ducats. Ce pape était économe. Il se contentait d'un petit vin

moscatello qui coûtait sept sous la cruche. Mais il tourmentait les platoniciens et j'aime mieux Pie II.

Sixte IV, fils d'un batelier de Savone et ancien moine mendiant, n'est point un raffiné. Viande de veau, de vache, de mouton, de chevreau et poules, tel est son ordinaire ; le luxe est pour les vins. Aidé par les bons moines de son ordre, qui devaient fourmiller autour de lui, il dépense jusqu'à 900 ducats par mois. A la Noël de 1482, il fait à chacun des ambassadeurs d'Espagne, de Gênes, de Milan, de Sienne, de Venise et de Naples, le rare présent d'un veau du prix de 10 francs.

Le vieil Alexandre VI, l'Espagnol dont Giulia Farnèse adolescente exaspère les sens, recherche les épices brûlantes : poivre, gingembre, canelle, noix muscade, safran, cumin, anis, raisin sec, sauces aromatiques, moutarde ; ajoutez les salaisons âcres : sardines, anchois, saucisses bien pimentées ; pour éteindre l'incendie du gosier pontifical, douze ou quinze vins de crus précieux : vins de Corse, de Grèce, de Sicile, d'Espagne. La dépense monte en certains mois à quatre mille ducats. A la Saint-Antoine, le pape envoyait des quantités de cire à l'église du Thaumaturge, pour la santé de ses chevaux, haquenées et mules ; à Noël et à Pâques, il envoyait à chaque cardinal un veau et deux chevreaux, sans compter les agneaux bénits de sa

main apostolique et des paniers d'œufs. En 1501, il donna à dîner aux cardinaux qui l'avaient assisté dans les fonctions pascales, et leur fit servir une tourte monstrueuse, toute dorée. C'était le temps des dorures. Dans une mascarade de Laurent le Magnifique, on dora des pieds à la tête un petit garçon qui parut une merveille, et qui en mourut. La veille de sa mort foudroyante, un vendredi, Alexandre mangea des œufs, des langoustes, des citrouilles au poivre, des confitures, des prunes, une tourte enveloppée de feuilles d'or. M. Bertolotti ajoute : *et cœtera*. Sans doute, il ne but pas, ce jour-là, de l'eau claire. Et l'on était au mois d'août, si énervant à Rome. La fortune, qui le réservait au poison, le préserva de l'indigestion. S'il était mort sur sa tourte dorée, frappé d'apoplexie, César qui, le lendemain, devait si malheureusement goûter au vin réservé, eût mis sur l'Église sa main de condottière impudent, et la chrétienté eût assisté à une incomparable aventure. Cependant le peuple romain jeûnait bien à son aise, tout le long de l'année, en rêvant au paradis On lui jetait un pain horrible, noir, sans substance, tel que celui dont se nourrissent encore aujourd'hui les misérables paysans de la Basilicate et de la Pouille. Au moins, s'il avait pu présenter sa pagnotta aux bonnes odeurs qui montaient des profondeurs des cuisines papales et

se perdaient du côté du ciel ! Mais la supplique suivante, adressée en 1607 à Paul V, montre à quel point il était dangereux d'étaler cette misère aux yeux du vicaire de Jésus-Christ :

Très bienheureux Père,

Le pauvre et malheureux Andréa Negri, Florentin, indigne de la grâce de Votre Sainteté, le jour de Saint-Pierre, comme Votre Sainteté passait près de la Rotonde, lui a montré deux pains, sans penser à lui faire injure, mais aveuglé par le démon. Il croyait que Votre Béatitude ne savait pas de quelle façon on vit à Rome. Sur-le-champ, par ordre de Monseigneur le Gouverneur de Rome, il a été arrêté, soumis au supplice de la corde, puis exilé de l'État ecclésiastique, selon le bon plaisir de Votre Sainteté. Aujourd'hui, le pauvre misérable se trouve infirme, hors de ce royaume, ayant à Rome un enfant, et sa femme enceinte ; la malheureuse endure bien des misères, n'ayant pas de quoi vivre. Il supplie donc Votre Béatitude, par les entrailles de N.-S. Jésus-Christ, qu'elle ait pitié de cette famille en détresse et de sa grande pauvreté, qu'elle lui pardonne son égarement, et le relève de son long exil, ce qui sera une œuvre de miséricorde ; en outre, il ne manquera pas de prier sans cesse le Seigneur Dieu pour la longue et heureuse vie de Votre Sainteté : *Quam Deus...*

(A Monseigneur le Gouverneur, afin qu'il en parle à Notre-Seigneur.)

Mais Paul V Borghèse édifiait la façade pompeuse de Saint-Pierre, et la famine pouvait servir à son architecture. « Pontife sévère, très rigoureux et inexorable en fait de justice », écrit un ambassadeur vénitien. Je crains fort qu'Andrea Negri n'ait langui dans l'exil jusqu'au pontificat de Grégoire XV. Une anecdote rapportée par Ranke sur ce pape, rappelle la dureté des empereurs romains. Un pauvre diable d'écrivain, Piccinardi, avait composé dans sa solitude une biographie sur Clément VIII, prédécesseur de Paul, et l'avait comparé à Tibère. Puis, il avait caché dans sa maison l'innocent manuscrit. Une servante déroba celui-ci et le fit livrer au pape. Quelques personnes influentes, des ambassadeurs même, répondaient de Piccinardi. Paul V les rassura par la bonhomie indifférente avec laquelle il parlait de l'ouvrage. Un beau matin, on mena l'historien de Clément VIII au pont Saint-Ange et on lui coupa la tête, sans jugement.

Cette populace qui meurt de faim et que l'on repaît de spectacles sanglants, effraye par sa brutalité farouche les bonnes gens qui aiment la paix. La *sassaiola*, la lutte à coups de pierres, rendait certains quartiers de Rome extrêmement dangereux. Un dénonciateur, prudemment couvert du masque de l'anonyme, informe, en 1601, Sa Béatitude, que les jours de fête, c'est-à-dire tous les di-

manches au moins, quatre ou cinq cents jeunes gens partagés en deux camps, au lieu d'aller à l'office divin, ou même d'entendre la messe, se battent à coups de pierres dans le Campo-Vaccino et aux environs. Ils se qualifient Espagnols ou Français, habitants des Monti ou du Transtévère, se font des prisonniers pour le rachat desquels ils exigent une rançon qu'ils vont ensuite jouer et boire à l'*osteria,* mais bien des blessés restent sur le champ de bataille, la tête fendue; les sbires n'y prennent point garde et disent qu'ils n'ont rien à y gagner que des pierres évidemment, et ce scandale va croissant. Les étrangers en sont indignés et aussi les hérétiques, et bientôt on ne pourra plus passer ni dans les rues ni sur les places les jours de fête; les églises seront inaccessibles; que Sa Sainteté prenne donc la résolution qui paraîtra la plus convenable à son « très profond jugement ». C'était la Rome de Callot et de Piranesi, pittoresque et sauvage. Jusqu'à l'époque de Châteaubriand, le Colisée était un repaire où les voleurs faisaient bon ménage avec les chiens vagabonds. J'ai souvent observé, jadis, au crépuscule, entre l'arc de Titus et l'arc de Constantin, des personnages patibulaires qui, munis chacun d'une poignée de paille ou d'un sac, se glissaient furtivement, à la faveur des premières ombres, comme des rep-

tiles, dans les trous des ruines. Les recherches archéologiques et une police plus régulière ont quelque peu dérangé ces carrières d'Amérique. Les gueux reculent devant l'ordre de cette ville étrange dont le charme s'évanouit à mesure que la civilisation moderne s'y établit. Quelques cailloux lancés çà et là par deux ou trois *monelli* rappellent faiblement la *sassaiola* grandiose du XVII[e] siècle. C'était le bon temps pour les artistes. Quelques-uns le regrettent, et je n'affirme pas qu'ils aient tort.

II

Mais voici bien d'autres misères. Les juifs et les musulmans étaient-ils des hommes semblables aux autres fils d'Adam ? Le Saint-Siège n'en était pas très sûr et il les mettait sans pitié en dehors de la loi civile et de l'humanité. Naguère cependant, en Avignon, « les povres juifs, écrivait Froissard, ars et escacés (chassés) par tout le monde, excepté en terre d'Eglise, dessous les clefs du pape », s'étaient vus protégés contre l'Inquisition par nos graves et doux pontifes français. Le Comtat-Venaissin fut, pendant soixante ans, pour les fils d'Israël une terre promise trop tôt perdue. Les

saintes clefs, qui les avaient abrités sur les bords du Rhône, leur donneront désormais, à Rome, des coups bien rudes. L'histoire de la juiverie romaine est encore à écrire : ce sera un triste chapitre dans l'histoire de l'Occident chrétien. Gregorovius, en finissant son livre sur *le Ghetto et les Juifs à Rome*, disait : « Une histoire du Ghetto romain pourrait éclairer pleinement le développement successif du christianisme à Rome, et contribuerait singulièrement à compléter l'histoire générale de la civilisation. » Il faudrait remonter au temps même de saint Paul, à l'arrivée furtive de ces familles vagabondes venues de Palestine, et accueillies avec tendresse dans les plus misérables quartiers de la Rome impériale, par leurs frères si timides et si rapaces, dont Horace s'était moqué. La paix ne dura guère, dans le sein de la famille d'Abraham : une question baroque, celle de la circoncision, divisa bientôt la synagogue en deux partis irréconciliables. Vers la fin du premier siècle, quand la police des empereurs ne distinguait pas encore clairement les juifs des chrétiens, ces deux groupes religieux étaient déjà séparés l'un de l'autre par un abîme. Le jour où les chrétiens entrèrent en maîtres dans l'État, le vieil Israël dut courber la tête sous un joug terrible. On ne saura jamais de quelles humiliations il fut abreuvé, à quel dur servage il

fut condamné. M. Bertolotti a publié, dans l'*Archivio* de Rome, quelques textes fort curieux, destinés à être comme un fondement premier de l'histoire que souhaitait Gregorovius. Ils se rapportent aux seizième, dix-septième et dix-huitième siècles. Si ces documents peuvent consoler là-bas, aux bords du « Danube bleu », *super flumina Babylonis,* la postérité mélancolique de Jacob, je n'aurai point perdu mon temps en traduisant les découvertes de M. Bertolotti.

III

Nous sommes au 23 mars 1573, un an et cinq mois avant la Saint-Barthélemy. La Renaissance païenne a gâté le troupeau romain du *Pastor æternus ;* dans la moitié de l'Europe, la réforme protestante a dispersé les brebis. L'Église, au concile de Trente, a fait un immense effort pour rétablir sa primauté spirituelle : les livres, la science, toutes les libertés de la pensée la tourmentent. Mais dans ce Ghetto empesté que noient les brouillards du Tibre, il y a des rabbins, des docteurs qui expliquent la Bible, devenue, depuis Luther, la grande angoisse de Rome. Il faut à tout prix empêcher que les chrétiens ne touchent à cette corrup-

tion. Et l'on publie dans la ville l'édit suivant :

Le révérendissime Mgr Monti Valenzi, protonotaire apostolique et gouverneur général, camerlingue de cette noble cité et de son district, *par ordre exprès de Notre-Seigneur*, fait savoir à toute personne quelconque, de tout état, classe et condition, qui n'a rien à faire à la place des juifs, ni autour du Ghetto des juifs, qu'elle doit sur-le-champ et sans aucun retard se retirer, *sous peine de la pendaison* (*sotto pena della forca*), à laquelle on procèdera sans rémission.

Donné au palais de la résidence ordinaire dudit Monseigneur révérendissime gouverneur, cejourd'hui 23 mars 1573.

M. VALEN., gouvern.

Moi, Vincent, trompette, j'ai proclamé ledit ban autour de l'enceinte et du quartier fermé (*Seraglio*) des juifs cejourd'hui 23 mars 1573.

En 1592, le pape, afin d'entraver les relations entre juifs et chrétiens, décrète les prohibitions suivantes :

Défense aux hébreux de laisser entrer des étrangers dans leurs synagogues, sous peine de 50 écus d'amende ;

D'entrer dans les maisons privées des chrétiens, excepté des juges, avocats, procureurs, notaires, sous peine de 50 écus, et du fouet pour les femmes ;

De recevoir des chrétiens après les vingt-quatre heures (à la nuit) ;

De boire et de manger avec les chrétiens, sinon en voyage ;

De vendre de la viande et du pain azyme aux chrétiens ;

De faire tuer les bêtes de boucherie par des chrétiens ;

D'enseigner aux chrétiens l'hébreu, à chanter, à danser, à faire de la musique, ou quelque art que ce soit, ou de recevoir des leçons des chrétiens, sous peine de 10 écus pour chacune des deux parties.

S'ils enseignent des enchantements, des superstitions, la divination, ils encourront *ipso facto* la peine du fouet, des galères et autres châtiments *arbitraires*.

Défense aux juifs d'exercer la divination, ou de prédire, soit pour le passé, soit pour l'avenir, par exemple à l'occasion de vols commis ou d'autres choses semblables. Peine : le fouet, les galères et autres châtiments légaux, tant pour le devin que pour celui qui l'a consulté.

Défense d'employer des domestiques chrétiens, d'aller aux étuves et chez les barbiers des chrétiens ; de laver dans le Tibre, sinon le long du Ghetto ; de se servir de sages-femmes et de nourrices chrétiennes ; de soigner ou de médicamenter les chrétiens ; d'avoir des chrétiens pour tuteurs, exécu-

teurs testamentaires ou curateurs; de prêter de l'argent ou d'en promettre aux chrétiens, hommes ou femmes; enfin, de jouer avec les chrétiens.

Ils doivent porter bien apparent un signe jaune au chapeau, et les femmes ne doivent pas cacher ce signe sous un mouchoir. Il leur est interdit de trafiquer des *Agnus Dei,* des reliques, des bréviaires, des missels, des ornements d'église. Le soir, à la tombée de la nuit, ils sont astreints à rentrer tous au Ghetto, d'où ils ne pourront sortir avant le plein jour, sous peine de 50 écus et de trois tournées de corde pour les hommes et du fouet pour les femmes.

En 1603, nouveau règlement pour la clôture du Ghetto. Le portier commis par le cardinal-vicaire fermera les cinq portes à la première heure de nuit, de Pâques à la Toussaint, à deux heures, le reste de l'année (sept heures du soir, en hiver). Les portes une fois closes, le portier ne les ouvrira, jusqu'à trois heures de nuit en été, et jusqu'à cinq en hiver, qu'aux juifs restés dehors pour cause juste et nécessaire, et munis d'une police délivrée par un juge ordinaire ou toute autre personne connue, honorable et digne de foi; ces polices seront prises par le portier et remises par lui au notaire pontifical. Au delà du délai légal, le portier ne laissera plus entrer que les juifs étrangers arrivant à Rome

la nuit; il prendra leurs noms. En cas de nécessité, rixes, enterrements, le portier laisse sortir, mais accompagne au dehors les juifs, après les avoir comptés au départ; il les compte de nouveau au retour, et dès le matin il dénonce au notaire pontifical les noms et prénoms. Les juifs qui tenteront de rentrer en fraude, par quelque porte particulière ou quelque fenêtre, recevront trois tournées de corde. Quiconque, juif ou chrétien, offrira de l'argent au portier pour enfreindre le règlement, sera flagellé et paiera 10 écus, dont la moitié pour le dénonciateur.

Fouetter les femmes et les enfants, écharper les hommes, c'est bien; convertir, par la force ou par la séduction, une race maudite, c'est mieux encore. Le petit Mortara n'a été que la fin d'une longue tradition apostolique. Le Ghetto vit jadis des scènes extraordinaires, dont témoigne la supplique d'un malheureux, Sabato d'Alatri, emprisonné à la suite d'une émeute religieuse : les juifs, voyant un jour entraîner à travers leurs rues une jeune fille que les sbires menaient en prison « sous prétexte qu'elle voulait se faire chrétienne », avaient jeté des pierres de leurs fenêtres à la police pontificale; trente d'entre eux avaient été arrêtés, interrogés, puis remis en liberté; Sabato seul a été retenu; il se prétend innocent, ajoute que l'affaire est très ancienne, et

qu'il est chargé de famille (1645). Rubino de Cavi réclame son fils Israël, un enfant de quinze ans, qui, après avoir été persécuté « pendant six semaines » par des chrétiens pour qu'il embrassât la religion catholique, après avoir paru consentir, refusa tout d'un coup, et, le jour même, fut emmené par les sbires, malgré ses cris, aux catéchumènes, puis à la prison ; la loi voulait que, pour un cas pareil, le juif fût détenu quarante jours sous les saints verrous. Le pauvre Rubino fait observer que le délai est expiré, et prie que l'enfant lui soit rendu (1662). Mais ceux-ci, des juifs au cœur léger, que le bagne ennuie, écrivent en ces termes au pape :

Bienheureux Père,

Dans les galères de Votre Béatitude se trouvent quatre hébreux condamnés pour différents délits à ramer à temps sur lesdites galères ; tous les quatre ils se sont convertis à la foi chrétienne, ils supplient votre Sainteté de daigner leur enlever une année de leur condamnation sur deux, afin que, par cette grâce, ils puissent plus tôt et avec plus de ferveur servir Notre-Seigneur Dieu ; outre que beaucoup d'hébreux, voyant s'accomplir une telle grâce, se feront eux aussi chrétiens (1607).

Quatre galériens étaient une maigre aubaine. Ces néophytes en bonnet jaune promettaient bien étour-

diment la conversion de leurs frères. Je suppose qu'à leur retour dans la ville éternelle, ils ne se sont pas empressés de prêcher la bonne nouvelle au Ghetto. Évidemment, le martyre de saint Étienne ne les a point tentés.

Les juifs détenus pour dettes dans la prison du Saint-Siège n'étaient point sur un lit de roses. Certains dignitaires ecclésiastiques, dont la charge était de veiller au régime des prisonniers, les laissaient mourir de faim; d'autres, plus humains, les nourrissaient. La communauté hébraïque sur laquelle retombait, dans le premier cas, le soin d'entretenir les malheureux, réclama en 1620, au nom du droit naturel, afin que l'on donnât aux prisonniers les aliments « que les hébreux accordent aux chrétiens et accorderaient aux barbares et aux infidèles ». Une congrégation fut tenue à propos de cette requête. Neuf voix repoussèrent la prière des juifs; trois seulement lui furent favorables. Dans un second mémoire du même temps, adressé au pape, la synagogue dévoile les fraudes de ses enfants perdus : « ils contractent des dettes avec plusieurs marchands, à l'insu l'un de l'autre, puis ils revendent les marchandises frauduleusement achetées, et en retirent des centaines d'écus : avec cet argent, les uns marient leurs filles, paient leurs dettes antérieures, acquièrent leurs droits de pro-

priété sur leurs maisons, jouent aux cartes ou aux dés ; les autres, s'étant fait une bonne bourse, s'enfuient à Florence, à Venise, à Mantoue, à Salonique, à Constantinople ; d'autres suspendent malicieusement leurs petits paiements et se font mettre en prison ; au bout d'un mois ou plus de détention, ils ont toute chance d'effacer leur dette, leurs créanciers juifs se lassant de subvenir à leur nourriture ; remis dès lors en liberté, ils recommencent aussitôt à duper de nouveaux marchands qui ignorent leurs intentions frauduleuses. » Les créanciers chrétiens, qui goûtaient tout aussi peu de contentement à nourrir, dans le Clichy de Rome, ces israélites trop habiles, sollicitent la même réforme, « bien que la sainte commission ait déclaré maintes fois que les chrétiens ne doivent pas d'aliments aux juifs prisonniers, selon la parole de Notre-Seigneur Jésus-Christ : *Non est bonum sumere panem filiorum et mittere canibus.* » Mais le pape ordonna que l'on fît à l'avenir comme pour le passé, et la question demeura en suspens jusqu'au XVIIIe siècle. La communauté du Ghetto fut même condamnée, par Clément XI, à nourrir ses coreligionnaires enfermés pour crimes.

Il serait intéressant de faire le compte des vexations dont les juifs romains furent alors accablés. Les documents édités par M. Bertolotti nous en ré-

vèlent un certain nombre. Ainsi, il était défendu, d'une façon générale, à tout habitant de la ville, d'acheter quoi que ce fût aux personnes « inconnues et suspectes ». La mesure n'était point mauvaise : elle entravait la vente clandestine des objets volés. Mais on en profitait pour mettre en prison les acheteurs juifs qui, de bonne foi, avaient trafiqué avec des artisans de leur connaissance, nullement suspects, mais voleurs dans le fond, et qui refusaient net, avec force injures, de dénoncer leur petite opération au bureau de police. En 1622, le Ghetto demande un règlement protecteur, d'autant plus « que, en cette année présente, tous les étrangers sont inconnus et peuvent être considérés comme suspects ».

Si quelque rixe éclatait dans le quartier hébraïque, les sbires, en quête de témoins, arrêtaient tout le voisinage, « même à l'occasion de toute petite chute des enfants, qui tombent toute la journée et se font au front ou à la tête quelque blessure très légère, sans que personne en soit la cause » ; on emprisonnait, dans cette occurrence, le père, les voisins et les voisines, puis on les interrogeait et on les relâchait « gratis », mais la tête bien lavée. La communauté observe « que c'est chose ordinaire aux petits garçons de tomber dans la rue, et qu'il serait juste de défendre aux espions et aux sbires

de capturer qui il leur plaît, mais seulement ceux qui résistent à l'invitation de témoigner. »

Le signe distinctif que les juifs devaient porter au chapeau était une occasion d'avanies fréquentes. Les plus timides mettaient volontiers le chapeau par dessus le signe. Précaution d'autruche candide qui croit se rendre invisible en cachant sa tête sous son aile. Le visage du fils d'Abraham et son allure fuyante trahissaient le délit. Écoutez ce placet :

A l'illustrissime et révérendissime seigneur Monseigneur le gouverneur de Rome.

Israël de Bologne, hébreu, très dévoué plaignant de votre illustrissime Seigneurie, expose humblement que ces jours passés, à l'Ave Maria, il revenait des Pères de Saint-Barthélemy-en-l'Ile, à qui il avait porté un peu de foin pour gagner le pain de sa famille ; rencontré par la police, il fut emprisonné sous prétexte qu'il n'avait pas le signe habituel. Le dit plaignant fut condamné à cinquante écus d'amende ; mais il est si pauvre qu'il ne pourrait payer un *quattrino*, et puis il est innocent. (Le signe qu'il prétend avoir porté en ce moment était sans doute dissimulé avec une dangereuse habileté.) Il a recours à la droite justice de Votre Seigneurie illustrissime, la suppliant qu'elle daigne ordonner à qui de droit sa libération.

Le gouverneur fut touché des prières d'Israël. Il écrivit au bas de la requête : *Rescritto ; Publice*

torsus, fiat gratia de pena. En bon français : l'amende est levée et commuée en torture sur la place publique (1647).

En 1671, le cardinal-vicaire interdit aux juifs et aux juives d'aller en voiture, et renouvelle l'ordonnance relative au signe jaune sur la tête : châtiment, trois tournées de corde et cent écus d'or d'amende ; pour les femmes et les mineurs, outre les cent écus, le fouet ou l'exil. Songez que cet édit féroce est contemporain de Fénelon et de Racine. Ces prélats, fouetteurs de femmes, écrivaient agréablement en vers latins ; mais ils ne lisaient plus l'Évangile.

Les bruits les plus absurdes trouvaient toujours créance à Rome dès que les juifs en étaient les victimes expiatoires : enfants chrétiens assassinés, hosties saintes lapidées, images de la madone outragées. Voici un mauvais frère qui accuse les gens du Ghetto d'avoir enlevé les fleurs entourant la vierge de quelque coin de rue, et d'avoir lapidé et brisé le tableau ; on arrête d'abord toute une foule et le plus d'enfants possible : ceux-ci, mis à la torture, confessent la profanation. A les entendre, ils auraient à moitié démoli la niche sacrée ; la vérité était que rien ne s'était passé ; le pape, intercédé, fit justice de la calomnie ; mais l'avanie avait porté ses fruits, et les pierres dévotes pleuvaient dans les rues de Rome sur les épaules d'Israël. Contre ces

réprouvés, toutes les méchancetés semblaient bonnes. Vitale de Segni et sa femme Troher, qui sont chargés de filles et de nièces, avertissent le gouverneur qu'au prochain carnaval une compagnie de marchands de fruits et de poissons prépare un char du haut duquel on criera des infamies contre la pauvre famille (1659). Salomon de Tivoli a fait arrêter un chrétien masqué en hébreu, et portant des ornements sacrés décrits dans la Bible ; le chrétien a été assez vite relâché ; mais Salomon est en prison, trouve le temps long, et sollicite sa liberté. Elle lui fut rendue (1780). Un juif, blessé par un chrétien, meurt sur le chemin de l'hôpital. Le père réclame le cadavre, mais le prieur de la Consolation exige cent écus de rachat, puis traite pour cinquante, que la synagogue paya afin d'éviter une émeute. Le pape fit restituer l'argent (1783). Quand un juif était assassiné, le cadavre était examiné par le tribunal du gouverneur. Si l'autopsie était jugée nécessaire, le prix en était fixé à l'écu et cinquante baïoques pour le chirurgien, son aide et le notaire, plus vingt baïoques pour les sbires ; en tout, moins de neuf francs, prix vraiment fort doux. Aussi, en 1784 et 1786, le chirurgien et ses compères exigent-ils tout à coup six écus. Les juifs, tondus de près, crient miséricorde. Le chirurgien répond que le cas était extraordinaire. Ce-

pendant le gouverneur donne, dans les deux circonstances, raison aux plaignants.

Certes, les mœurs sont aujourd'hui bien adoucies; le Ghetto est ouvert, et les juifs ne sont plus poursuivis dans Rome comme des bêtes de pestilence. Ne croyez pas cependant que le préjugé populaire leur concède déjà le droit commun. Il y a quelques années, en pleine nuit, un enterrement parti du Ghetto cheminait, à la lueur de quelques torches, à travers les rues les plus farouches de la ville; on portait le mort hors de la porte Saint-Paul, à ce misérable champ où ceux qui furent le peuple de Dieu attendent le grand jour de justice et rêvent de la vallée de Josaphat. Au coin de la place Bocca della Verita, des buveurs chrétiens sifflèrent l'humble cortège qui hâta le pas, après quelques horions échangés entre les deux Lois, et disparut, comme un troupeau effarouché, dans cette nuit terrible du désert de Rome. Mais au retour l'affaire fut plus vive : on se battit solidement, et l'ancien Testament allongea quelques bons coups au nouveau. Le cardinal-vicaire, le saint Office et la sainte Rote n'avaient plus rien à dire sur l'aventure. Mais je crains bien que les « povres juifs » ne paient encore longtemps d'assez durs intérêts pour les trente deniers touchés par Judas : le traître a coûté cher à sa race.

IV

Quant aux musulmans, que les vieux documents qualifient indistinctement de Turcs, leur condition était encore plus triste. L'esclavage leur était réservé, l'esclavage à la façon antique.

Il s'agit d'abord ici des malheureux capturés en mer, soit par les galères pontificales, soit par les flottes de l'Espagne ou des chevaliers de Malte. Le pape, afin d'armer ses navires, achetait les captifs au Roi catholique ou à « la Religion de Malte » ; il payait argent comptant, ou donnait en échange ceux de ses galériens que quelque infirmité rendait impropres à la pénible manœuvre de la chiourme. Cet usage n'était pas, d'ailleurs, particulier au Saint-Père : la correspondance de Louis XIV et de Louvois a montré que les choses se passaient de même pour la marine française. Mais Louis XIV n'était pas obligé de gouverner l'Évangile à la main.

En 1604, un galérien, d'origine calabraise, condamné, en 1595, *pour le temps qu'il plairait* (*a beneplacito*) à Son Excellence Francesco Aldobrandino, et livré à l'ordre de Malte, contre un Turc, réclame sa liberté. L'Excellence était morte, et son

bon plaisir avait disparu; mais on avait écrit, par mégarde, sur les registres des chevaliers : « Au bon plaisir du gouverneur de Rome », magistrat perpétuel, quel que fût son nom ; notre homme, grâce à ce détail de comptabilité, pouvait attendre dans les fers jusqu'au jugement dernier. Le gouverneur fit rechercher le registre pontifical pour y trouver le texte premier de la sentence. Autre mésaventure : le Tibre l'avait emporté dans l'inondation de 1598. « La cause de la permutation, écrit ce magistrat, fut que la galère de Malte a consigné un Turc par chrétien. » Le plaignant ne fut rendu à la liberté qu'en 1608.

Voici un billet autographe d'Innocent X, du 8 juillet 1645, qui constate le détail de cette barbare opération : « A Mgr Lorenzo Raggi, notre trésorier-général. Nous avons ordonné au prince Nicolo Ludovisio, général de nos galères, de les pourvoir de cent esclaves turcs. Nous vous adjoignons, pour les frais d'achat de ces esclaves, d'obéir à la volonté et aux ordres dudit prince, même purement verbaux, et de faire un ou plusieurs mandats qui seront acceptés par notre Trésor et portés comme bons à son compte après paiement. »

Il y avait bien un moyen, pour ces Turcs qui ramaient sur la barque de l'Église, de recouvrer la liberté : c'était le baptême, moyen garanti par des

décrets de Paul III et de Pie V. Mais ils avaient beau crier qu'ils voulaient embrasser la religion catholique ; tant qu'ils pouvaient manœuvrer sous le fouet de leurs chefs, on se riait de leur conversion. Je laisse, à la supplique douloureuse qui suit, sa forme et sa ponctuation enfantines ; le lecteur en imaginera, s'il le peut, l'orthographe italienne :

Très bienheureux Père,

Amor de Viman, d'Anatolie, esclave déjà depuis vingt ans de Sa Sainteté, il y a longtemps qu'il désire se faire chrétien et venir à la très fidèle (Église). Et en elle persévérer et mourir pour sauver son âme. Et pour cela étant vieux. Et infirme. Et vingt années de souffrances sur la galère. Qu'il n'en peut plus. Il recourt à Votre Sainteté. Et pour l'amour de Dieu. Il la supplie en grâce d'ordonner précisément qu'il soit conduit aux catéchumènes de Rome. Afin qu'il y soit enseigné. Et instruit parvenir à la connaissance de tout ce qui est nécessaire pour vivre. Et recevoir la Très Sainte foi qui sera cause de son salut, et puis il priera Dieu pour Sa Sainteté.

Quam Deus, etc. (1608).

Amor Viman, d'Anatolie, esclave depuis vingt ans sur la galère *Sainte-Catherine* de Votre Béatitude.

Le pape fit passer la demande au Gouverneur, mais elle demeura sans résultat. Amor, l'esclave de Smyrne ou de l'Archipel, mourut sur son banc,

à bord de la *Sainte-Catherine*, désespéré et païen.

Cependant, trois documents signés d'Alexandre VII, un demi-siècle plus tard, nous apprennent que, de loin en loin, les galères abandonnaient leur proie, mais dans quelles conditions ! Ceux-ci sont trop inhabiles à la rame, trop faibles de santé : ils se rachèteront pour le prix qu'ils ont coûté ; on vendra jusqu'à leurs haillons au profit du trésor pontifical ; et, de cet argent, écrit le pape à son trésorier-général, « nous voulons et ordonnons que vous fassiez acheter d'autres esclaves, soit à Livourne, soit dans le Levant ». Cet autre, enlevé dans les mers de Candie, affirme, depuis treize ans de chiourme, qu'il est chrétien, mais il ne peut donner la preuve certaine de son baptême. Alexandre VII finit par céder à ses prières ; il sera libre, dès qu'il aura livré, en échange de sa personne, « *deux* esclaves turcs, jeunes et de bonne santé, très bons pour le service des galères ». En 1658, le pape est moins âpre pour le remplacement de Romadad, de Jérusalem, et de Sciaba, de Nauplie ; il ne leur demande à tous les deux ensemble qu'un seul esclave, jeune et habile marin. Il est vrai que les deux Turcs ont l'un, soixante-dix, l'autre soixante-quinze ans et qu'ils sont à bout de forces. Plutôt que d'attendre leur mort, le Saint-Siège faisait réellement une bonne affaire. Le 1er février 1687, Innocent XI, le

pape humaniste à qui Bossuet écrivait des lettres en latin, pèse d'un seul coup, dans les saintes balances, comme un tas de vieilles ferrailles, tous les esclaves caduques ou infirmes, et, de la main qui bénit la ville et le monde, marque le prix qu'ils paieront pour leur liberté : Ali Grosso, 350 écus; Ameth di Salé, 250; Aggi Braim, 250; Fascilino, 120; Ramadà, 300; Aggi Regeppe, 225; Asaime, 120; Mustafa, 120; Ameth Constantino, 170; Salemme, 120. Le Saint-Père ajoute que des gens si malades sont bien encombrants; toutefois, on ne brisera leurs chaînes qu'après avoir reçu le dernier baïoque de la rançon de chacun. Il dut toucher ainsi environ douze mille francs, et j'aime à croire que, ce jour-là, il ne relut point le Sermon sur la montagne.

D'où venait donc l'argent du rachat? d'une longue mendicité dans les ports pontificaux ou italiens, de travaux pour le compte de particuliers. Mais il est certain que les misérables amassaient sou à sou le prix de leur délivrance, comme le prouve un rapport officiel du XVII[e] siècle :

Note sur les esclaves des galères de Notre-Seigneur, impropres au service de mer; plusieurs offrent une somme d'argent pour leur liberté; ils ont été reconnus par le médecin et le chirurgien mauvais pour les galères.

Salem d'Ali, d'Alexandrie, esclave sur la galère capitane, souffre des yeux; treize ans de service sur les galères; âgé de cinquante-cinq ans; il offre deux cents écus; il ne peut presque plus manœuvrer.

Ali di Mustapha, de Constantinople, esclave sur la capitane, vendu cinquante écus par les galères de Malte à celles de Notre-Seigneur; a servi dix ans; souffre de rhumatismes et de sciatique; incapable de servir; il offre trois cents écus. (C'était un gain de deux cent cinquante écus. Le placement avait été bon.)

Ibrahim d'Amur, de Constantinople, esclave sur la capitane; soixante ans environ; douze ans de services; impropre à la manœuvre, il offre deux cents écus. Un marchand de Venise est prêt à payer jusqu'à la fin de mai prochain.

Mahmoud d'Abdi, esclave sur la capitane, vingt-deux ans de services, âgé de soixante ans; mauvais rameur, offre cent écus.

La note est longue et j'abrège. Celui-ci, venu de la mer Noire, a trente ans de services et soixante-cinq ans d'âge; il présente timidement 80 écus; cet autre, 30 seulement. Les estropiés, les rachitiques, les décrépits n'ont pas un baïoque; ainsi, Iousouf, d'Alger, qui a soixante-dix ans d'âge et vingt-sept de services à la mer. Voici enfin les *néophytes* qui demandent le saint baptême, tous sexagénaires; l'un d'eux, Giorgio Greco, de Salonique, pris jadis

sur une barque grecque, crie merci ; il rame pour le pape depuis trente-six ans ; et depuis trente-six ans on ne veut pas reconnaître qu'il est chrétien de naissance, malgré les témoignages des aumôniers et des officiers de sa galère.

A la fin du XVIIIe siècle, après les papes spirituels qui ont lu Voltaire et plaisanté avec de Brosses, les documents sur l'esclavage pontifical sont, dans leur précision administrative, tout aussi tristes. Un capitaine de galère a reçu une provision fraîche d'esclaves. D'après le rapport de l'officier qui a surveillé la mise à la chaîne, et comme le mauvais temps bouleversait quelque peu le navire, il a d'abord dénoncé à Rome le chiffre de vingt-sept nouveaux-venus. Le lendemain, il compte lui-même et n'en trouve que vingt-six. Il s'empresse alors de demander pardon au cardinal-secrétaire de l'État et à Son Excellence Mgr le Trésorier « de cette équivoque involontaire ». Le document est de 1788.

Le 17 décembre 1794, le commandant Clarelli réclame, à propos de l'esclave qui lui sert d'*ordonnance,* certaines pièces à la chambre apostolique. Il donne en même temps l'état civil et sanitaire de ses Turcs :

ESCLAVES PRÉSENTS A CIVITA VECCHIA.

NOMS BARBARESQUES.	NOMS SUR LA GALÈRE.	PATRIE.	AGE.	SANTÉ.
Papass.	Papass.			
Acmet.	Bufalotto (le petit buffle).	Tunis.	45 ans.	Bonne.
Machmet.	Marzocco.	Tripoli.	40 ans.	Estropié à la mer.
Mesaud.	Piantaceci.	Alger.	45 ans.	Bonne.
Machmet.	Mezza Luna.	Alger.	35 ans.	Bonne.
Aamor.	Bella camiscia.	Alger.	35 ans.	Bonne.
Braim.	—	Tripoli.	30 ans.	Bonne.
Gizenn.	—	Alger.	30 ans.	Bonne.
Salem.	—	Alger.	30 ans.	Bonne.
Machmet.	Il Gabbiano.	Alger.	30 ans.	Bonne.
Ali.	Nettuno.	Tunis.	40 ans.	Médiocre.
Aamor.	Carbone.	Tripoli.	30 ans.	Bonne.

Un an plus tard, le même capitaine Clarelli écrit une note sur l'inconvénient qu'il y aurait à relâcher Papass et Ali, sans compter l'estropié Marzocco, en échange d'un renégat chrétien. Papass, qui a longtemps navigué sur les navires pontificaux, est un garçon sérieux ; il connaît certainement les côtes de l'État ecclésiastique et pourrait « servir de lumière aux corsaires ». Ali serait moins dangereux ; c'est une brute, toujours « appesanti par le vin ». Si l'on retient le pauvre Papass, que l'on rende à sa place Mezza Luna, un butor aussi, et, de plus,

un fieffé voleur. Le mieux serait de relâcher Gizenn et Salem, deux Algériens, qui n'ont point navigué, et dont le premier est au service privé de Clarelli. L'estropié serait rendu par dessus le marché. Il s'agissait de tirer des griffes barbaresques un Italien de l'île d'Elbe, Giovanni Nuti, qui, depuis quatre ans, suppliait les cardinaux, les négociants riches et le pape de pourvoir à son rachat. Ceci se débattait à la fin de 1795. Il y a vingt ans, quelque très vieux bourgeois de Civita-Vecchia pouvait encore se souvenir d'avoir donné, tout enfant, un baïoque à Papass ou à Mezza Luna. N'était-il pas bon que le grand coup de vent de la Révolution française passât par là ?

V

Les papes qui jugeaient utile d'acheter des esclaves pour le service de leurs galères ne pouvaient trouver mauvais l'esclavage privé ; le droit des particuliers à posséder des êtres humains au même titre qu'un bœuf de labour leur paraissait sacré. Ils n'y mettaient obstacle que dans le cas où l'esclave fugitif pouvait gagner, comme un lieu d'asile, le Capitole, et témoigner devant les conservateurs, par preuves sûres, de sa conversion et de

son baptême. Une supplique du XVIe siècle, de Jean-Baptiste, originaire de Bône, esclave qui s'est enfui de Gênes à Rome, nous fait connaître un malheureux qui, dépourvu de certificat de baptême, n'a que le choix entre deux extrémités : être rendu à son maître ou mourir de faim. Il écrit au pape pour lui exposer sa détresse et lui demander l'aumône. Celui-ci fait passer le placet au Gouverneur de Rome et non aux conservateurs du Capitole ; il le livre ainsi à la police criminelle qui le rendra à son tour à son maître gênois.

Le 24 mai 1608, l'archevêque d'Otrante, Marcello Acquaviva, réclame, par son agent Polidoro Baldassino, aux magistrats pontificaux, un jeune esclave donné à Monseigneur par les Vénitiens et baptisé depuis deux ans. Il s'est échappé, dans un voyage où il accompagnait son maître et s'est sauvé jusqu'à Rome où il est en prison, par ordre de l'illustrissime Gouverneur. Le 26 mai, la police du Saint-Siège interroge dans les *Carceri Salvelli* Teodoro, que l'on qualifie de *néophyte,* c'est-à-dire de chrétien, et à qui l'on défère le serment. Voici sa déposition :

« Je suis prisonnier ici depuis trois jours. Quand j'étais très petit, en Grèce, on m'a livré comme esclave aux Turcs, la Grèce étant forcée de payer un tribut de ses enfants au Grand-Turc. J'étais du

nombre : on m'a fait Turc et musulman. Comme j'allais sur les galères de mes maîtres, nous avons rencontré les galères des Vénitiens qui nous ont pris ; ils ont taillé en pièces tous les Turcs, et parce que j'ai dit que j'étais Grec de naissance, ils m'ont laissé la vie ; quand nous sommes passés près des Abruzzes avec les vaisseaux vénitiens, on m'a donné comme esclave à Mgr l'archevêque d'Otrante, avec qui je suis resté six ans ; à la dernière Pâque, il y a deux ans que je me suis fait chrétien. Comme j'ai entendu dire à la maison que l'archevêque voulait me vendre, je me suis enfui et je suis venu à Rome *où l'on ne fait pas de ces choses ;* Monseigneur l'a su, il m'a fait arrêter et enfermer ici dans la prison Savelli. » Le magistrat lui demande si vraiment Monseigneur avait l'intention de le vendre : « Tous les serviteurs m'ont assuré que Monseigneur voulait me donner à un de ses neveux en me vendant, et pour cela je me suis enfui. » Au procès-verbal de l'interrogatoire sont jointes les pièces relatives à l'état civil du jeune Grec et l'acte de son baptême, signé par l'archevêque lui-même, contre-signé et scellé par le juge royal et les officiers de l'Université d'Otrante. Et cependant Rome le rendit au prélat, à qui il était permis d'en user à son gré, la violence exceptée, « parce qu'il était chrétien ».

En 1609, Vincenzo David, Turc, pris à l'âge de six ans par les chrétiens, en Hongrie, puis vendu cent ducats à Naples, au duc della Castelluccia, a reçu le baptême, en échange duquel son maître lui promettait la liberté. La liberté n'est pas venue, mais le duc a voulu revendre l'enfant, qui s'est sauvé jusqu'à Rome. On l'y emprisonna, sur la requête de Castelluccia, et on le vendit, quoique chrétien, comme le jeune Grec d'Otrante. En 1668, un conseiller royal de Naples court après son esclave Ali, toujours jusqu'à Rome « Il supplie, écrit-il dans son mémoire, la *souveraine bonté* de Votre Sainteté, d'ordonner qu'il soit emprisonné *ad correctionem,* et puis remis à son service. » En 1670, le docteur Antonio Bolino, Napolitain, a recours à la même bonté souveraine; celui-ci a perdu deux esclaves qu'il avait achetés depuis sept ans et qui l'ont quitté « pour s'en retourner à leurs maisons en Turquie, mais l'état mauvais de la mer les ayant arrêtés, ils ont été forcés de se réfugier dans l'état ecclésiastique ». Les pauvres gens eussent été plus avisés s'ils s'étaient confiés à une mer furieuse, sur une planche; fugitifs chez le pape, ils étaient perdus sans espérance. En effet, *Sanctissimus annuit,* le *Très-Saint a consenti,* est-il écrit en marge du document. Ils furent donc rendus au docteur.

Je termine ce long martyrologe par les aventures

de trois esclaves, Jean Baptiste, Salvatore Giacinto et Antonio Maria, trois esclaves baptisés, d'après le témoignage même de leurs maîtres, des Gênois, qui semblent leur avoir servi de parrains, et leur ont donné leurs propres noms, Orero, Savignone et Grimaldi. Le trio « après de longues années d'une âpre et très sévère servitude », est parvenu jusqu'à Rome, mais avant d'avoir touché à l'asile du Capitole, il a été arrêté par le Gouverneur qui a décidé, avec l'approbation du pape, de le renvoyer à Gênes. Les suppliants font observer que leur châtiment sera effroyable « pour détourner par l'exemple les autres esclaves de la fuite »; peut-être même seront-ils mis à mort. Ils sont chrétiens, et offrent à leurs maîtres le prix de leur rançon, conformément aux lois pontificales. Ils furent néanmoins livrés par l'Église, à la condition « qu'on ne les maltraiterait pas et qu'on ne les vendrait pas aux galères, sous peine de deux cents écus d'amende » Quelque temps après, le pape reçut un mémoire signé de Grimaldi, maître d'Antonio Maria. Grimaldi se plaignait de l'insolence des esclaves qui, confiants dans la condition imposée par le Saint-Siège, ont d'abord refusé de travailler et n'ont cessé de préparer une nouvelle évasion. Il a fallu mettre Giacinto en prison, aux *Carbonari* « où l'on enferme un grand nombre de personnes

pauvres ». Mais le frère du captif, Jean Baptiste, l'excitant du dehors à la fuite, sans que son maître Nicolo Orero consentît à punir le provocateur, deux patrons sur trois se querellèrent, se battirent, et Orero fut tué. Savignone, le meurtrier, est en prison, accusé d'homicide, quoique innocent, assure Grimaldi. Celui-ci qui, outre Antonio Maria, a *sept* esclaves dans sa maison, craignant que l'esprit de révolte ne soufflât sur ce bétail humain, a donc pris la résolution d'envoyer au marché de Cadix le turbulent Antonio. Mais le rusé compère, sachant que son maître ne pouvait, grâce à la défense du pape, le vendre aux galères, a si bien joué son rôle d'esclave indocile et paresseux, que personne n'a consenti à l'acheter. Notre Génois s'est donc vu forcer de recevoir, de nouveau, à Gênes, l'incommode personnage, dont l'impertinence, encore excitée par celle de Jean Baptiste, n'a plus connu de bornes. On l'a donc jeté dans les prisons publiques. Mais il faut en finir et l'honnête Grimaldi ne voit, à cet insupportable désordre, qu'un seul remède : que le pape lève la défense et l'autorise à vendre, sur place, aux galères génoises, Antonio Maria. La peur, dit-il, fera rentrer l'esclave dans l'obéissance. S'il persiste, eh bien! les galères le rendront sage, et avec lui tous ces misérables qui n'ont d'autre pensée que de retourner dans leur pays, de

renier la foi catholique et de revenir à leur ancien paganisme. Que Sa Sainteté considère que « refuser cette grâce », serait d'un grand préjudice aujourd'hui et dans l'avenir « à un grand nombre d'esclaves » ; beaucoup de familles génoises, nobles ou bourgeoises, se servent communément des esclaves « et à Gênes, dans cette nation d'une si solide piété, l'esclavage est le bienfait qui conduit, *par tous les moyens profitables,* à la foi catholique ». Le pape daignera considérer la difficulté que ces pieux Génois éprouvent à retenir leurs esclaves, à qui la fuite par mer est si facile ; que si le Saint-Siège, à l'ombre duquel ils parviennent trop souvent à se sauver, ne les rend qu'à cette dure condition de ne point les revendre aux galères, les Gênois auront tout avantage à les vendre — à bénéfice — le jour même où ils les auront achetés et sans attendre qu'ils acceptent le saint baptême « au grand préjudice de leurs âmes ».

Et l'intérêt du ciel est tout ce qui me touche !

Le pape ne répondit point au mémoire de Grimaldi, qui s'empressa de lui en adresser un second. Alexandre VII manda alors le Gouverneur de Rome pour conférer de cette affaire. Le 9 octobre 1663, le Saint-Père et son conseiller résolurent de charger d'une enquête l'archevêque de Gênes. Celui-ci

donna son avis le 2 novembre. C'était un archevêque esclavagiste ; selon lui, Grimaldi n'a jamais maltraité son esclave, mais, *con maniere soavi,* avec des procédés d'une douceur suave, l'a seulement sollicité de bien servir. Antonio, fort de la certitude où il était de n'être point châtié rudement, « a toujours vécu avec licence et insolence ». Suit l'incident du voyage à Cadix, tout à l'honneur du patron. « Les choses étant ainsi, continue le bon évêque, et la douceur (*dolcezza*) du digne Giuseppe m'étant bien connue, je jugerais convenable que Sa Sainteté permît *bénignement* au susdit maître de revendre son esclave aux galères ou à des particuliers, mais, quant à ceux-ci, sous la condition de ne le revendre point à leur tour aux galères » ; le tout, après un délai raisonnable, qui permettra à Antonio Maria de réfléchir et de se résoudre « à servir en paix et avec amour son présent maître qui, en ce moment, le tient enfermé dans les prisons publiques de cette ville. » La cause était entendue. On ne sait ce que décida Alexandre VII. Mais trois pauvres esclaves, qui avaient cependant le droit d'invoquer leur baptême et le sang du Sauveur versé pour leur salut, durent lui paraître bien légers dans les balances de sa justice.

VI

Mais les Romains de Rome, ceux qui n'étaient ni Juifs ni Turcs, goûtaient-ils, dès cette vie, les joies de la Jérusalem céleste? Un livre curieux nous fait pénétrer dans le détail de l'ancien régime ecclésiastique des deux derniers siècles. (*La Corte e la Società Romana,* par David Silvagni, Rome, 1883.) L'œuvre de M. Silvagni n'est point un pamphlet; c'est une histoire vraie, écrite en grande partie d'après les mémoires de l'abbé Benedetti — un abbé laïque et marié, dont l'espèce a disparu — qui a raconté les événements grands ou petits de la Ville Éternelle, dont il fut le témoin, parfois l'acteur, pendant trois quarts de siècle, entre Clément XIII et Grégoire XVI. Ajoutez tous les documents singuliers que, depuis douze ans, les archivistes italiens découvrent dans les archives publiques ou privées de Rome. Cette description de la cour et de la société romaine est réellement tracée d'après les sources les plus sûres. Bien des chapitres n'y peuvent intéresser que ceux qui connaissent bien Rome, et surtout ceux qui l'ont encore vue sous Pie IX. D'autres, tels que celui qui concerne Cagliostro, dont l'abbé Benedetti suivait

les séances de magie et de prophétie, sont pour les amateurs de raretés paradoxales ; quelques-uns, renfermant la peinture de mœurs fastueuses, de cavalcades grandioses à travers Rome, de fêtes pontificales ou carnavalesques, divertiront les artistes. J'ai trouvé de quoi satisfaire ces diverses classes de lecteurs dans les pièces historiques relatives à la justice, ou plutôt *aux justices,* c'est-à-dire aux supplices des criminels (*le Giustizie*) auxquels le Saint-Père ouvrait d'une main, parfois un peu dure, les portes du ciel. On comprendra que le bon larron lui-même eût passé à Rome un assez mauvais quart d'heure.

Allons à la place Navone, dont M. Silvagni nous donne une peinture animée et piquante comme une gravure de Callot. Il y a vingt ans, c'était encore l'un des endroits les plus pittoresques de la ville, marché de légumes, de fruits, d'antiquailles, de vieux livres, qui grouillait et piaillait autour de la fontaine de l'éléphant porte-obélisque. Mais il y a cent ans ! Chaque mercredi, on y vendait les denrées, le vin à un sou le demi-litre, la viande de choix à quatre sous la livre. Le peuple fourmillait autour des étalages, jurant que le pape le faisait mourir de faim. Çà et là, sur les têtes de la foule s'élevaient les tréteaux des charlatans, des chanteurs de complaintes, des arracheurs de dents, des

magiciens, des marchands de reliques et d'amulettes. Celui-ci glorifiait saint-Dominique de Cuculla, guérisseur de morsures de vipères ou de chiens enragés. Celui-là chantait pour saint Nicolas de Bari, médecin infaillible en toutes les maladies; un autre vendait les *Agnus Dei* de saint Jacques de Compostelle, préservatif sûr contre la peste; un autre, le *mage de Sabine,* distribuait des numéros excellents pour la loterie de Rome ou celle de Gênes. A un bout de la place, un jésuite, le crucifix à la main, se démenait comme un beau diable, invitant le peuple à la pénitence. A l'autre bout, sur une estrade, on voyait, ce jour-là, trois hommes assis, liés à leur banc, avec un écriteau pendu au cou, portant leurs noms, prénoms et la nature de leurs délits. C'était la *Berlina,* l'exposition publique, dont le cardinal Antonelli régalait encore, en 1856, les Romains sur la place du Peuple. L'un des misérables était coupe-bourse, l'autre falsificateur de balances. Quand la populace était rassasiée de ce prélude de spectacle judiciaire, la trompette sonnait : la foule courait alors à l'échafaud, le supplice du chevalet allait commencer. Les trois patients étaient garrottés par les sbires dans la posture convenable; puis le valet du bourreau levait son nerf de bœuf et cinglait vigoureusement les échines. Les patients hurlaient, se tordaien

tout sanglants ; le peuple applaudissait. L'un d'eux, le plus jeune, pâle et chétif, devait recevoir cinquante coups, le maximum qui était réservé aux voleurs, presque toujours mortel. Le fouet allait donc son train, à la grande joie des spectateurs, quand tout à coup le bourreau, maître Casella, l'homme le plus redouté de Rome, cria d'une voix de stentor : Arrête ! Et la trompette sonna. Or, à l'extrémité de la place Navone, un grand cortège venait d'apparaître, chevauchant dans la direction de Saint-Pierre. C'était l'ambassadeur de la sérénissime République de Venise, Alvise Tiepolo, qui allait au conclave complimenter les cardinaux de la part du doge Mocenigo. Coureurs, estafiers, piquet de chevau-légers, garde-portières en magnifiques livrées, massiers portant le bâton revêtu de velours cramoisi et surmonté du lion d'or de Saint-Marc ; c'était une belle escorte autour du noble carrosse doré que traînaient quatre chevaux, et où le secrétaire, ou plutôt l'espion de l'ambassadeur, toujours présent aux entrevues diplomatiques, se tenait aux côtés de l'Excellence. Par derrière venaient neuf carrosses ornés de tous les insignes officiels, en soie jaune brochée d'or ou en soie noire, et une longue file de voitures remplies de gentilshommes vénitiens ou romains et de prélats ; enfin, pour fermer le cortège, une autre escouade de cavalerie. Ce-

pendant le voleur, levant la tête, avait aperçu le pompeux défilé, et, d'une voix mourante, il criait grâce! Le peuple, charmé de l'incident, criait grâce! à son tour. L'ambassadeur, se tournant vers l'échafaud, fit un signe au bourreau, qui s'inclina respectueusement. La grâce était faite en effet. Le patient fut détaché, et, sans demander son reste, s'échappa à travers la foule qui criait : Vive saint Marc! Ces grâces étaient, d'ailleurs, assez fréquentes. Les cardinaux rencontrant un condamné à mort pouvaient le délivrer. Un jour, Cencio Storto, mercier de la place Sciarra, se balançait déjà au bout de la corde; le bourreau allait lui sauter sur les épaules, quand un cardinal vint à passer, qui donna l'ordre de couper la corde. Cencio fut sauvé, mais il garda le cou légèrement tordu (*Storto*) et un nom de guerre en souvenir de cette dangereuse aventure.

VII

Jusqu'en 1870, quand un criminel devait subir la peine capitale, on placardait dans Rome, au coin des places publiques ou à la porte des églises, l'avis suivant : « Indulgence plénière à tous les fidèles qui, confessés et communiés, visiteront le très

saint-sacrement exposé dans l'église des Agonisants pour les condamnés à mort ». La première fois que M. Silvagni vit le lugubre écriteau, en 1840, il s'agissait d'un certain Luigi Scapino, âgé de vingt-sept ans, coupable de vol sacrilège. Il avait dérobé un ciboire. Le nom et le crime du malheureux étaient indiqués généralement à la suite de l'avis d'indulgence. On invitait ainsi les fidèles à prier pour l'âme de celui qui allait mourir.

Qu'à Rome le sacrilège fût un crime capital, personne ne s'en étonnera. Les *Édits généraux* (*Bandi generali*) qui formaient la législation criminelle au dix-huitième siècle, et qui, renouvelés en 1815, durèrent jusqu'en 1833, sous Grégoire XVI, sont bien plus extraordinaires. J'en traduis quelques extraits. Le secrétaire d'État de Benoit XIV punit ainsi le blasphème « du très saint nom de Dieu, ou de son Fils unique, notre Rédempteur, ou de sa très-sainte Mère toujours vierge, ou de quelque saint ou sainte » : pour le premier délit, trois tours de corde en public (On attachait le patient à la corde par dessous les aisselles ; on l'élevait à une certaine hauteur à l'aide d'une poulie, puis on laissait tout d'un coup se dérouler la corde, de façon que l'homme, tombant très vite, ne touchât pas le sol, mais fût horriblement détraqué par la secousse). Le second blasphème valait le

fouet en public, et le troisième cinq ans de galères.

Violation de la clôture des couvents de femmes : peine de mort. Si le crime a été commis de nuit, peine de mort pour les complices de tous les degrés ; peine de mort pour quiconque, entré de jour, s'est caché de façon à se trouver de nuit dans le monastère ; peine de mort toujours, même, dit l'édit, *si rien de fâcheux n'est arrivé aux religieuses*.

Baiser donné en public à une dame honnête : Galères à perpétuité, ou même, s'il plaît à Son Eminence, peine de mort et confiscation des biens, quand même le coupable ne sera pas arrivé effectivement au baiser, mais seulement au geste ou à la tentative d'embrassement.

Libelles injurieux ou diffamatoires. C'est la loi pontificale sur la presse. Celle-ci n'existait à Rome que sous forme de pamphlets qui couraient de mains en mains, ou de petits libelles, imprimés ou manuscrits, que l'on affichait furtivement en certains endroits bien connus, par exemple à la statue de Pasquin. L'édit punit de mort, de confiscation, d'infamie perpétuelle, ou tout au moins des galères, au choix de Son Eminence, quiconque aura écrit, affiché, distribué quelqu'un de ces pamphlets ou pasquinades, quand bien même « il n'y fût dit que la vérité ».

Outrages et injures sur les portes ou les murailles des maisons. Quiconque mettra ou fera mettre des peintures outrageantes, des cornes ou autres choses offensantes aux portes ou aux murs d'une maison, même habitée par une courtisane publique, sera puni des galères à perpétuité, ou même de mort, au choix de Son Eminence.

En 1828, le cardinal Giustiniani remania par l'édit suivant les pénalités encourues par les blasphémateurs : Pour le premier blasphème, vingt-cinq écus d'or; pour le second, cinquante; pour le troisième, cent; en outre, le coupable sera flétri comme infâme. Si c'est un homme du peuple et pauvre, la première fois il sera lié à la porte d'une église; la seconde, fouetté; la troisième, *il aura la langue percée et sera mis aux galères.*

Eh bien, cette abominable loi n'est rien en comparaison de ce dernier article : « Les dénonciateurs gagneront, *outre dix années d'indulgences*, le tiers de l'amende. » Jusqu'en 1870, j'ai lu bien des fois, affichés aux portes de Saint-Pierre ou de Saint-Jean-de-Latran, les noms des blasphémateurs. Mais Pie IX était doux et ne leur perçait plus la langue.

VIII

Voici quelques cas particuliers assez intéressants pour l'étude des mœurs monacales. En 1693, une sœur de Saint-Dominique fut assassinée de nuit par une converse, qui blessa en outre deux autres nonnes accourues au secours de la première. La coupable fut étranglée par ordre du pape ; mais, avant de mourir, elle déclara qu'elle avait commis le crime à l'instigation d'une très noble religieuse, une Aldobrandini, nièce de Clément VIII. Celle-ci fut mise à mort en secret.

Un jeune Ferrarais, amoureux d'une sœur, se fit porter au couvent enfermé dans un coffre. La nonne avait la clef. Elle ouvrit : l'amoureux était mort étouffé. Grand embarras ! Il fallut avertir l'abbesse, qui en référa au cardinal vicaire. La nonne fut emmurée, c'est-à-dire scellée toute vive dans une muraille du couvent. Elle avait dix-huit ans.

En 1648, grande bataille, au monastère féminin de San-Silvestro, pour une raison futile. Les bonnes religieuses tirèrent le couteau. L'une d'elles, blessée à mort, fut jetée dans un puits. Une autre mourut quelques jours plus tard. Le pape envoya au couvent le bourreau, qui mit à mort les coupables.

En 1649, un lettré romain, Camillo Zaccagni, qui avait en vain prié le gouverneur de Rome de faire sortir de prison un sien neveu, eut l'imprudence de dire, dans une boutique de barbier, « que ces prélats étaient inhumains, plus durs que des Turcs, et qu'il saurait bien s'en venger quand le siège apostolique serait vacant ». Zaccagni, dénoncé, se vit appliqué la loi Julia, une très vieille loi à laquelle il n'avait pas pensé : on lui coupa la tête au pont Saint-Ange, en plein hiver, le 4 janvier.

Le dix-septième siècle romain eut ses empoisonneuses, tout comme le nôtre. Des dames patriciennes formèrent une société secrète pour se débarrasser de leurs maris par l'*acqua tofana*. On n'osa pas couper la tête à la duchesse de Ceri ; mais on pendit cinq femmes du peuple qui avaient distillé l'eau empoisonnée. La Girolama Spana avoua avoir tué trente-deux personnes. Quand ce fut le tour de la cinquième, le prince de Palestrine qui, en sa qualité de confrère de saint Jean le Décapité, remplissait près de l'infortunée la mission de consolateur, dit au bourreau de faire vite. Le bourreau répondit insolemment au prince d'officier à sa place, et s'en alla. Il fut, par ordre du gouverneur de Rome, mené à travers la ville, fouetté et enfermé aux galères. Mais la cinquième empoisonneuse n'en fut pas moins pendue.

Parmi les papiers de l'abbé Benedetti se trouvent des cahiers consacrés aux plus célèbres « justices » accomplies à Rome depuis l'horrible procès des Cenci sous Clément VIII. C'est une belle collection, très propre à émouvoir les âmes sensibles. En 1636, un neveu de cardinal, Giacinto Centini, avait, avec plusieurs complices, envoûté, à l'aide d'une figurine de cire, un compétiteur probable de son oncle au pontificat. Le 22 avril, ce neveu trop dévoué, dut confesser son crime, à Saint-Pierre, devant vingt mille spectateurs, en compagnie de Frà Cherubino et de Frà Bernardino, ses complices. Celui-ci, en pleine basilique, nia le fait, et se répandit en injures si violentes, qu'il fallut lui enfoncer un bâillon dans la bouche. Les autres complices étaient condamnés aux galères, et, parmi eux, un augustin. La cérémonie religieuse terminée, on mena les trois associés à travers la ville, longuement, jusqu'à la place de Campo di Fiore, où était dressé le couperet, véritable guillotine — car à Rome on connaissait l'horrible machine — et deux potences entourées de bois et de matières combustibles. Centini fut d'abord décapité. Les deux capucins étaient dans un état pitoyable, à demi-morts de terreur. On les attacha chacun à son gibet, et on mit le feu par dessous, comme on avait fait pour Savonarole. C'est ainsi qu'ils ex-

pièrent leur figure de cire percée d'une épingle.

Mais une « justice » extraordinaire fut celle du 9 juin 1666, sous Alexandre VII. Le bourreau, ce jour-là, faisait coup double. Il devait pendre Paolo Camillo Nicoli, convaincu d'assassinat sur son beau-père, et décapiter Tomasini, un médecin, professeur public, qui, cinq ans auparavant, avait poignardé méchamment un confrère, le docteur Egidio da Montefiore. Nicoli « mit à se confesser une heure et demie d'horloge », donna les signes du plus touchant repentir, essaya de toucher le cœur de son compagnon de misère, et mourut avec douceur. Mais Tomasini n'entendait pas se laisser égorger comme un mouton. Quand ses consolateurs de la confrérie des pénitents, le marquis Corsini et le prince de Palestrine lui annoncèrent que l'heure fatale était venue, il poussa de grands cris et déclara qu'il voulait être damné. Prières, exhortations, litanies, chapelet, rien n'y fit. On lui offrit d'appeler un religieux en qui il eût confiance, il refusa. On crut qu'il était hérétique ; il affirma qu'il croyait à tous les articles de foi. Mais il ne voulait point se confesser. Le soir était venu. Les consolateurs, pour l'attendrir, se mirent la corde au cou et lui baisèrent les pieds. Tomasini se mit la tête au mur, leur tournant le dos, très indécemment. On essaya des menaces et de la violence. On lui appli-

qua à la main la flamme d'une chandelle, pour qu'il eût le sentiment du feu de l'enfer. Il assura qu'il irait volontiers en enfer, où il trouverait grande compagnie. On fit venir le père Orazio, homme plein d'onction, qui prêcha, supplia, tempêta, et perdit son latin. On changea les consolateurs ; les nouveaux venus, « tout frais », renforcés de capucins, n'obtinrent rien. On avertit le gouverneur de Rome, qui avertit le pape, afin que le supplice fût ajourné. Après les capucins, ce fut le tour des carmes déchaussés. Même succès. Il faisait jour. On emmena de force Tomasini à la messe. Il refusa de s'agenouiller et s'assit sur un banc. Le prêtre se tourna vers lui, tenant l'hostie dans ses mains, avec un discours qui fit pleurer à verse (*dirottamente*) toute l'assistance ; il mit sa main sur ses yeux pour ne point voir. On revint aux menaces ; il dit que si on le conduisait à l'échafaud, il en conterait de belles sur les cardinaux et les prélats. « C'est bon, ma mort ne les fera pas rire. » Un notaire, qui était présent, courut au gouverneur, afin de le prévenir de cette inquiétante éventualité. Cependant, Monsieur de Rome et tout son monde apportaient des nouvelles au procureur pontifical. Il s'agissait, par ordre supérieur, de pendre Tomasini, qui ferait évidemment quelque difficulté pour s'ajuster sous le couteau de la *manaia*, de le

voiturer jusqu'au lieu du supplice, car, sans doute, il refuserait d'aller à pied, enfin, de le bâillonner proprement, pour qu'il ne bavardât pas, chemin faisant, sur les Eminences. Le bourreau devait, en cas de suprême résistance, au pied du gibet, étrangler Tomasini, puis le pendre.

Tomasini, informé du nouveau programme, répond encore qu'il veut être damné, à la grande horreur de toutes les personnes présentes. Entrée du bourreau qui, pour l'effrayer, lui met la corde au cou, le bâillon dans la bouche et lui coupe les cheveux. Nouvelle messe. Exorcismes. Il avait assurément le diable dans le corps : on cherche avec soin si quelque sortilège ou maléfice n'était pas dans une couture de ses vêtements. Dernière tentative du prince de Palestrine, toujours inutile. On se met en route vers la potence. La foule frémissait d'une religieuse indignation. Déjà le bourreau posait la main sur Tomasini; celui-ci poussa un grand soupir, ôta son bâillon, disant qu'il ne convenait pas à un homme tel que lui d'être bâillonné. Les confrères de la pénitence, persuadés que Dieu avait enfin touché son cœur, s'empressèrent autour de lui, pleurant d'allégresse, et l'emmenèrent à l'église. Là, Tomasini abjura ses erreurs et demanda : 1° qu'on le reconduisît en prison afin qu'il pût se confesser et communier; 2° qu'on fît

de ses cheveux coupés une perruque ou qu'on en trouvât une de la même teinte, pour qu'il mourût avec cette coiffure ; 3° qu'on rétablît l'échafaud afin que la sentence première fût exécutée par le couperet. A ces conditions, il consentait à finir en bon chrétien.

Un bon moment fut encore perdu à discuter entre sbires et pénitents sur l'ultimatum du condamné. On le prêcha pour qu'il renonçât à la perruque et se résignât à la potence. Mais Tomasini revint sur ses concessions : rien n'était fait ; il voulait décidément aller en enfer. Les pénitents expédièrent donc une ambassade au gouverneur, pour qu'il accordât tout au spirituel professeur. Il s'agissait, disaient-ils, du salut d'une âme que Jésus-Christ a rachetée de son sang. Le gouverneur consentit au couperet et à la perruque. Tomasini, ayant épuisé toutes ses ressources d'imagination, se décida à mourir canoniquement. Il se confessa et demanda à tous pardon du scandale qu'il avait causé. On lui mit une perruque de la couleur convenable, un col et des manchettes blanches, et un bel habit. Il se fit raser ; il sortit alors de la prison, récitant les psaumes de la Pénitence, suivi d'une foule immense. Sur l'échafaud, il ôta tranquillement son manteau, remonta sa robe dans la ceinture, embrassa le P. Orazio, mit de bonne grâce

sa tête sur le billot. Le bourreau fit son office. On porta en procession le corps du supplicié à Sainte-Ursule.

J'en demande bien pardon aux lecteurs. Mais il faut finir ces récits par quelques scènes abominables. L'histoire a parfois l'aspect repoussant d'un amphithéâtre d'anatomie. On est libre de n'y point entrer, comme de ne point lire ce chapitre jusqu'au bout :

3 juillet 1703. — Mattia Troiano, valet de chambre d'un prélat du palais apostolique, coupable d'assassinat sur son maître, monte sur l'échafaud. Il ne pouvait plus se tenir sur ses jambes. Le bourreau lui ôta le chapeau et la perruque et lui banda les yeux. Il s'agenouilla. Le *maître de justice* lui donna sur la tête un coup terrible de massue, qui le jeta à gauche du billot, puis lui enfonça le couteau dans la gorge et ouvrit, en descendant, jusqu'à la poitrine, puis lui enleva la tête et le cœur, puis les entrailles et les graisses qu'il entassa à côté de l'échafaud ; les autres morceaux furent accrochés à des perches tout autour. Le soir, on porta cette boucherie à Saint-Jean le Décapité au milieu de la foule qui gagnait, en l'accompagnant, les indulgences. On remarqua que Troiano, en sortant de prison, était blanc comme cire, en route, rouge comme du feu, puis violacé, puis noir, « effets de

la mort qu'il redoutait », écrit le bon chroniqueur. Les prélats avaient loué les fenêtres propices à des prix fous, et y avaient placé leurs valets de chambre. La tête demeura dans une cage de fer, attachée à la porte *Angelica,* et les sœurs du criminel furent bannies de Rome jusqu'à la troisième génération.

En 1688, sous Innocent XI, exécution, au Pont-Saint-Ange, de l'abbé Rivarola, *coupable de satires et libelles.* En dépit de tous les vinaigres et de tous les réconfortants, le pauvre journaliste, à demi évanoui, n'était plus présentable debout. Il fallut l'emporter sur la civière au milieu de la populace à laquelle les sbires distribuaient des coups de bâton pour s'ouvrir un passage. L'abbé fondait entre les mains de ses consolateurs ; il fut ajusté de travers, et le couperet lui entama profondément l'épaule. Le bourreau dut scier le cou avec un grand couteau. Le peuple prit des pierres pour lapider le bourreau et se rua sur l'échafaud. Les sbires essayèrent de protéger l'exécuteur ; mais l'un d'eux, par hasard, frappa de son bâton un soldat de la milice pontificale, qui mit la main à son épée. Le sbire leva sa carabine. Le peuple se rejeta brusquement en arrière. Ce fut une confusion inouïe : tandis que le bargello (préfet de police) se voyait arracher des épaules son manteau de soie

et s'enfuyait, le soldat outragé par le bâton de la police courait vers Saint-Pierre chercher ses camarades afin de venger l'insulte ; la garnison du Château-Saint-Ange sortait en armes pour protéger la garde d'honneur du bourreau ; la foule, saisie de panique, foulait aux pieds les malheureux qu'elle avait renversés. Le tronc décapité de l'abbé saignait toujours sur l'échafaud. Quand l'ordre fut rétabli, le bargello revint prendre son manteau de soie en lambeaux, les pénitents prirent les restes de Rivarola, et les sbires prirent le bourreau ; le lendemain on le fouetta publiquement, puis on l'exila.

3 février 1720, premier samedi du carnaval, exécution d'un autre abbé, un élégant criminel, Gaetano Volpini ; il marcha à l'échafaud avec le rabat et les manchettes de dentelles, souriant, saluant de la tête et de la voix les belles dames, les abbés aimables et les cavaliers qui se pressaient aux fenêtres. Il avait vingt-deux ans. Son crime était d'avoir écrit à un journal de Vienne quelques indiscrétions sur les mœurs intimes de S. S. Clément XI. Plaignez-vous donc de notre présente loi sur la presse ! J'ajoute que le pamphlet de Volpini ne fut jamais publié, mais circula manuscrit dans les salons autrichiens, où le nonce en avait pris connaissance.

Le bourreau de Léon XII, Bugatti, mit à mort,

par la massue ou la guillotine, trois cent trente-neuf personnes. Le 27 janvier 1800, un sacrilège, Gennari, fut pendu, écartelé, puis brûlé, sous Pie VII, Chiaramonti, amateur éclairé de l'art antique. Par contre, quelques confréries avaient alors le privilège souverain de requérir, le jour de certaines fêtes, la grâce entière des pires malfaiteurs. Ainsi, en 1824, la confrérie de Saint-Jérôme allait chercher solennellement un assassin, Checco le vacher, aux Carceri-Nuove, le conduisait à la messe, le revêtait du costume des confrères et le menait dans Rome en procession, couronné de lauriers, tout comme Pétrarque et le Tasse! Il n'a manqué à l'heureux vacher que de cheminer, la lyre à la main et le front relevé vers les nuages, le long de la voie sacrée!

On m'objectera peut-être cette vérité triste que, partout ailleurs en Europe, partout en Italie, la justice avait des façons d'agir aussi atroces, aussi lugubres qu'à Rome. Je l'avoue, et en voici la preuve : Le 14 mai 1794, le ministre du roi de Naples invite l'archevêque à célébrer un *triduum* d'expiation pour le crime commis par Tommaso Amato de Messine. Ce scélérat devait subir tour à tour les supplices qui suivent : être traîné, attaché à la queue d'un cheval, avoir la langue coupée, puis la main, puis la tête; le cadavre sera brûlé,

les biens confisqués, le nom déclaré infâme à perpétuité. Or, voici le crime d'Amato : trois jours auparavant, il était entré dans l'église des Carmes, sur la place du Marché — le marché de Masaniello ; — pendant la messe il avait jeté en l'air son chapeau, en criant, à plusieurs reprises : *Vive Paris ! vive la Liberté !* Le peuple voulait le mettre en lambeaux : arrestation, instruction, procès, défense, sentence, tout cela s'expédia en *six heures*. Le roi lui fit grâce de la queue de cheval. M. Silvagni n'ose pas décrire, d'après les récits du temps, la hideuse et obscène boucherie qu'on lui fit endurer. Cela est vrai, l'ancien régime ne valait pas mieux à Naples, à Parme, à Modène, qu'à Rome. Mêmes mœurs publiques, même régime judiciaire, même civilisation, même barbarie. L'Église, engagée, par des nécessités séculaires, dans la mêlée des intérêts temporels, avait dû se conformer aux conditions sociales de la vieille Europe. L'histoire orageuse de la papauté avait voulu que le royaume de Dieu fût de ce monde. Le Saint-Siège demeurait encore, en ce siècle, par ses institutions et son esprit, comme une image immobile du passé. Qui sait si la déchéance politique dont il se plaint si amèrement ne semblera pas un jour aux chrétiens que charment les miséricordes de l'Évangile, un réel bienfait ?

On peut, sans fantaisie paradoxale, imaginer l'Église très grande et planant au-dessus des misères inévitables d'une souveraineté effective. Et qui sait même si, dans l'histoire troublée de notre occident, elle n'est pas appelée à demeurer longtemps encore une force politique de premier ordre ?

LA VÉRITÉ

SUR

UNE FAMILLE TRAGIQUE

LES CENCI

I

Rocca-Petrella est un nid de vautours féodaux, aujourd'hui une ruine accrochée aux montagnes désolées de l'ancien État pontifical, vers les frontières du royaume de Naples. Ruine vulgaire, d'ailleurs, si un souvenir terrible n'y demeurait attaché. Un matin de septembre 1598, Francesco Cenci, baron de ce manoir, fut trouvé, dans les branches d'un sureau, au fond d'un précipice que dominait la terrasse de sa maison, la tête brisée à coups de marteau. C'était un méchant homme, immensément riche ; ses domaines lui rapportaient plus de

500,000 francs de rentes. Le fisc criminel du Saint-Siège l'avait, en une fois, soulagé paternellement, afin de lui éviter l'ennui du bûcher, d'une somme égale à son revenu d'une année, non qu'il fût hérétique, mais ses mœurs déplorables lui avaient valu un très honteux procès et une amende d'un demi-million. Ce grand seigneur logeait de temps en temps dans les cachots du Saint-Père, mais, comme il était très dévoué à saint François, son patron, il couchait aussi volontiers chez les capucins.

Cette mort fit donc grand bruit à la Cour et à la ville : la victime était malfamée et illustre, et le vieux Clément VIII n'était point tendre dans sa justice. Cependant, à Rome même, la rumeur publique fut lente à soupçonner les véritables assassins : tandis qu'aux environs de Rocca-Petrella, on murmurait le mot de parricide, et que la police de Naples mettait déjà à prix la tête des deux sicaires, Olimpio et Marzio, instruments de la famille Cenci, à Rome, la veuve, les fils et la fille de Francesco portaient un deuil apparent, et commandaient, pour la Madone del Pianto, une parure d'étoffes précieuses.

Tout à coup, vers le milieu de janvier 1599, à la suite d'une dénonciation secrète d'un espion, on arrêta Giacomo, l'aîné des enfants, et, quelques

semaines plus tard, Béatrice, Bernardo Cenci et Lucrezia, seconde femme du baron. Du château Saint-Ange on les transféra à la prison de Torre-di-Nona, puis à celle de la Corte-Savelli.

Le parricide parut démontré, et la torture ne manqua pas à la démonstration.

On sait quelle fut l'issue du procès : Béatrice et sa belle-mère eurent la tête coupée ; Giacomo fut tenaillé, broyé à coups de massue et écartelé ; Bernardo fut condamné aux galères. Le sentiment populaire, révolté par l'atrocité du supplice, jugea l'expiation excessive. L'indignité du père assassiné n'était-elle point une cause de pitié en faveur de la famille scélérate ? Tous ces beaux domaines, héritage des Cenci, n'avaient-ils point tenté l'avarice du pape ? Prospero Farinaccio, l'un des avocats, avait plaidé la légitime défense de Béatrice, écartant ainsi tous les autres meurtriers de l'accusation.

La jeune fille aurait sauvé par un crime son honneur de l'amour infâme de Francesco. Rome s'enorgueillit dès lors d'avoir possédé, en un siècle corrompu, une Virginie ou une Lucrèce digne des anciens jours. On voulut reconnaître son portrait dans la peinture du palais Barberini, faussement attribué au Guide, dont les touristes à l'âme sensible emportent toujours pieusement les médiocres

copies. Les relations manuscrites se multiplièrent aux XVIIe et XVIIIe siècles. Elles ont toutes un fond commun, qui a servi de matière aux narrateurs modernes, et où le portrait de Francesco est poussé terriblement au noir. Certains détails singuliers ou dramatiques, certaines paroles passent fidèlement de l'une à l'autre de ces chroniques.

J'ai sous les yeux le récit inédit du frère Antoine, de Pérouse, daté de 1770. Il est enfoui dans la bibliothèque communale de Todi, en Ombrie. M. le comte Leoni a eu la bonne grâce de la transcrire de sa main, à mon intention. Ici, les vices et les brutalités de Cenci sont éclairés d'une lumière crue. Par excès d'avarice, afin de ne point marier et doter Béatrice, il la séquestre au fond d'un appartement, où elle languit longtemps, « avec une bonne provision de bastonades ». Frà Antonio l'accuse sans détour de l'assassinat de ses fils Rocco et Cristoforo, aux funérailles desquels il ne voulut pas payer « pour un baïoque de cierges ». Il dit alors qu'il ne serait content que si les siens étaient « *per crepar tutti* ». Plusieurs écrivains du siècle présent ont probablement connu la chronique du moine ombrien. Quand, en effet, la légende eût grandi plus de deux cents ans dans l'imagination de la foule, les poètes et les romanciers la recueillirent : Shelley, Niccolini, Sten-

dhal, Guerrazzi contèrent ou mirent sur le théâtre cette histoire sanglante, altérant les dates, inventant ou supprimant des personnages, éclairant sans hésitation, au gré de leur fantaisie, les points obscurs, dissimulant les parties authentiques du drame véritable. Stendhal imagina l'absolution *in articulo mortis* que le pontife, entendant le canon du Saint-Ange, aurait envoyée à la malheureuse fille innocente. Le roman de Guerrazzi qui est, en Italie, pour bien des personnes, l'évangile de la vie et de la passion de Béatrice, repose sur une idée presque symbolique : le père et la fille sont comme l'incarnation du bien et du mal ; le vieux Cenci une fois tué, le rôle infernal est repris avec aisance par le Saint-Père. L'angélique Béatrice succombe dans cette lutte inégale contre les deux satans. Francesco étale une méchanceté grandiose dont les Césars romains semblaient avoir emporté le secret. Il invite des cardinaux à souper et leur montre les sept caveaux où il se promet d'ensevelir bientôt, joyeusement, l'un après l'autre, ses sept enfants. Il nie Dieu et sa sainte Mère à la face de ces princes de l'Église, oubliant le Saint-Office et les merveilles de ses bourreaux. Il dit à son spadassin : « Si le soleil était une chandelle, je la soufflerais. » De telles paroles, tombant de la bouche d'un baron, même très haut, sont ridicules. Ajoutez que dans

ce Méphistophélès, il y a un Faust. La nuit, penché sous sa lampe, il médite sur l'*Histoire des Animaux,* d'Aristote, il annote le livre antique, et soupire, ainsi qu'eût fait Claude Frollo : « Je veille, mais en vain. Les mystères de la nature ne se laissent point pénétrer. Tourne et tourne mille fois sur toi-même : tu ne retrouveras jamais la porte qui t'a fait entrer dans la vie ! »

Il vient toujours une heure où l'esprit de critique, à l'aide de vieux parchemins, met à la raison les légendes séculaires. Au moment même où l'on parlait dans Rome de placer au Capitole le buste de Béatrice Cenci, vierge et martyre, M. Bertolotti publiait un livre fort édifiant (*Francesco Cenci e la sua famiglia,* Studi Storici. Firenze 1879), composé tout entier d'extraits des archives criminelles, des dépositions des témoins, des correspondances diplomatiques, des actes notariés, en un mot de tous les documents que l'on avait ignorés jusqu'alors. La légende n'était qu'un rêve de poètes. Voici l'histoire vraie : elle n'est point belle, et n'a point la grandeur fatale d'un drame d'Eschyle : mais elle éclaire d'une façon curieuse la vie domestique de la société romaine vers la fin du XVIe siècle, et permet de passer en revue l'équipage qui montait alors la barque de saint Pierre.

II

Francesco Cenci, baron de Rocca-Petrella et autres lieux, naquit en 1549, d'une façon peu canonique, de monsignore Cristoforo Cenci, clerc de la chambre apostolique, chanoine de Saint-Pierre, trésorier général de l'État pontifical, et de Béatrice Arias, femme légitime et adultère d'un époux complaisant. Monseigneur n'était point prêtre, mais seulement pourvu des ordres mineurs. Il reconnut l'enfant, et, au lit de mort, Béatrice étant devenue veuve, il épousa la mère avec la permission du pape. Cet homme d'Eglise avait fait, dans le maniement des fonds sacrés, une fortune énorme, que de bons héritages avaient encore grossie. Sixte-Quint, par un *motu proprio* qui ne coûta que 25,000 écus (130.000 francs), daigna plus tard passer l'éponge sur les malversations de Cristoforo, en faveur de Francesco, institué héritier unique par le testament du bon chanoine : celui-ci laissait à la mère un douaire et une maison, avec l'espérance, disait-il, « qu'elle vivrait honnêtement et chastement ». Béatrice s'empressa de marier son fils, âgé de quatorze ans, et d'épouser elle-même un troisième mari, l'avocat Evangelista Recchia, an-

cien intendant du clerc apostolique. Dans le cours de ce second veuvage, elle n'avait eu qu'un seul petit procès, intenté par le précepteur de Francesco, un abbé, à qui elle avait volé deux soutanes.

A onze ans, Francesco eut sa première affaire avec la justice. Un certain Quintilio di Vitrella se plaignit d'avoir été bâtonné jusqu'au sang par le fils de monseigneur et par son abbé : jeu d'enfant que Cristoforo paya sans marchander. A douze ans, le jeune homme fut émancipé. A la fin de 1563, il épousait Ersilia di Santa-Croce, une orpheline qui lui donna douze enfants. On l'accusa d'avoir empoisonné sa femme, après vingt et un ans de mariage, mais rien ne prouve le crime : il est cer ain seulement que l'union ne fut pas heureuse. Par un testament, en date de 1567, Francesco enlevait à Ersilia la tutelle des enfants à naître et le droit d'habiter avec eux.

En 1566, il se brouillait avec ses cousins Cenci, et ceux-ci durent s'engager juridiquement à ne point lui dresser d'embûches pendant quatre ans. Mais Francesco, qui n'avait rien promis, deux mois plus tard, aidé de ses spadassins, attaqua à coups d'épée, la nuit, dans la rue, Cesare Cenci déguisé en paysan, et le blessa. Il fut condamné à garder, comme prison, la maison de sa mère. L'année d'après, il cassait la tête à son muletier Lodo-

vico d'Assisi : celui-ci se plaignit, et le baron dut payer cher pour ne point séjourner longtemps dans les cachots du pape. En 1572, son valet Pompeo oublie de fermer la porte qui mène à l'appartement des femmes ; Francesco l'assomme à coups de poing et de bâton.

Cette fois, il fut banni pour six mois de l'État pontifical, sous peine, s'il rentrait, de 10,000 écus d'amende. Mais il fut gracié très vite par l'intercession du cardinal Caraffa.

En 1577, sa servante Maria Milanesi tarde à lui porter une clef qu'il demande : il la roue une première fois à coups de manche à balai ; le soir, nouvelle bastonnade, accompagnée de coups de talon de bottes : « Le sang me sortit par la bouche. et il me laissa à terre toute défigurée, et ne voulut pas qu'on cherchât un médecin. » Vers le même temps, il fut enfermé au Saint-Ange pour blasphème.

En 1586, étant veuf, il renouvela son testament. Cette pièce est fort importante. Plusieurs dispositions montrent que Francesco était dévot et s'inquiétait de son âme ; qu'il était charitable d'une façon posthume, et n'oubliait ni les hôpitaux, ni la dot des filles pauvres, qu'il songeait à l'avenir de ses filles, Béatrice et Lavinia, à qui il assure, en argent et en usufruits, une fortune convenable ; mais

l'article principal vise Giacomo, son fils aîné, qu'il déshérite, ne lui laissant que sa légitime et 100 écus d'or. Les quatre autres fils, Cristoforo, Rocco, Bernardo et Paolo, sont institués héritiers universels.

Cenci prolongea son veuvage neuf années. Il eut alors ses plus beaux procès. Il rompait les côtes à Maria Pelli, sa servante et sa maîtresse, et disait : « Qu'importe ! N'ai-je pas de l'argent pour payer? » Néanmoins, il retenait à la malheureuse ses malles, son lit, ses nippes, et quarante-trois écus. Il donnait du poing dans l'œil à son intendant Stefano Bellono et lui arrachait la moustache ; puis, aidé de sa servante, il mettait le pauvre diable en chemise, et l'emmenait en carrosse jusqu'à sa maison de Ripetta, où il l'enfermait jusqu'à la guérison des blessures. Quand le siège pontifical était vacant, il s'entourait, selon l'usage, de la noblesse romaine, de bravi armés, montait en voiture avec la bande, et faisait dans les rues, à coups d'arquebuse, la police de ses ouvriers. Ses laquais, ses palefreniers, les artisans qu'il employait, parurent enfin comme plaignants ou comme témoins dans l'affaire qui coûta une si grosse amende à ce gentilhomme du temps de Henri III, et fut le cadeau de noces qu'il offrit à sa seconde femme, Lucrezia. Cenci nia effrontément et dit au juge instructeur : « Je

vous en prie, élargissez-moi, que je puisse parler au pape, afin qu'on accommode tout ceci, à l'aide de trois ou quatre cardinaux. » Il fut élargi, en effet, mais tondu de fort près, et peu disposé à payer les dettes que ses trois fils avaient gaiement contractées au cours de la triste enquête. Nouveau procès que Francesco perdit contre ses enfants. En 1596, il était encore une fois sous les verrous ; mais les archives criminelles de Rome ont ici une lacune, et la dernière aventure du baron est un mystère.

Bon sang ne peut mentir. Toute la race des Cenci fut digne de ce père. Giacomo, l'aîné, semble un parfait mauvais sujet. Il s'était marié contre la volonté de Francesco. Les trente écus par mois que celui-ci donnait à ses fils ne lui suffisant plus, il volait des deux mains et, comme Panurge, avait plus de soixante-trois manières de gagner de l'argent. En 1587, il fut contraint de reconnaître, dans un acte authentique, par devant notaire, un larcin de trois cent quatre-vingt-onze écus, dont quinze étaient destinés à la pension de ses sœurs dans un couvent, vingt-deux empruntés à un prêtre, onze dus à un cordonnier, trente étaient le produit d'étoffes dérobées à la garde-robe paternelle, quatre-vingts escroqués aux vassaux du baron.

En 1594, trente créanciers, dont trois juifs, se font attribuer 16,000 écus sur les biens de Cenci,

pour les dettes de ses trois aînés. A cette époque, Francesco intenta un procès à son fils pour préméditation de parricide. Un page de Giacomo, trouvé en possession d'une arquebuse, avait déclaré que cette arme était destinée au crime. Mais il parut que l'arquebuse n'avait pas de roue et que le page était un voleur d'un caractère rancunier, qui supportait mal les coups de bâton que son maître distribuait, sans compter, à ses gens et à ceux de ses amis. Giacomo, avant de monter à l'échafaud, confessa un faux de 13,000 écus fabriqués par lui au détriment de son père.

Cristoforo, le second des Cenci, goûta la prison en 1595, on ne sait à la suite de quel délit ; la même année, il s'était racheté d'une plainte pour injures et menaces, intentée contre lui par un juif. Il courait les rues, de nuit, avec son spadassin Lucantonio : le maître fut une fois blessé à la cuisse, le valet, au bras. En 1597, il paie de nouveau les frais d'une agression nocturne. L'année d'après, il fut assassiné par Paolo Bruno Corso, amant jaloux dont il courtisait la maîtresse, Flaminia, femme d'un pêcheur d'esturgeons. La déposition du bravo Octavio Pali est pittoresque. « La nuit était noire. Le seigneur Cristoforo me dit d'aller à la petite place de l'île Saint-Barthélemy, dans une ruelle, et de faire bonne garde. Je m'assis sur un escalier et

m'endormis. (Evidemment Octavio a trahi.) Je fus éveillé par un bruit de pas précipités et de voix violentes; je me levai et vis deux hommes l'épée nue, tout furieux; l'un portait une lanterne et était jeune, l'autre avait une longue barbe. Ils m'attaquèrent, et je me défendis avec l'épée. Je courus à la Pescaria où je trouvai mon maître qui gémissait étendu par terre. Je l'aidai à se relever et, il fit quatre pas et dit qu'il n'en pouvait plus. Il se coucha entre deux pierres. J'allai à la maison appeler le seigneur Bernardo, son frère, qui fit lever le seigneur Giacomo. Nous prîmes une chaise, Cesari et moi et allâmes vers le seigneur Cristoforo qui s'était traîné à la distance de huit ou dix pas. Le seigneur Giacomo dit qu'il ne fallait pas le relever et m'envoya appeler les sbires à Monte-Giordano, où je fus arrêté. »

Rocco Cenci avait des fantaisies d'empereur romain. La nuit, il sortait en chemise de la maison, avec ses valets armés d'épées et lapidait les maisons du voisinage; il poursuivait, l'épée nue, et blessait les passants ; il fut, pour ce divertissement, condamné à 5,000 écus d'amende et à un exil de trois ans. Il rentra à Rome secrètement, força les portes de l'appartement paternel et fit main-basse sur l'argent, les étoffes de soie, un habit de prêtre, relique du secrétaire apostolique, son grand-père, quatre

coussins, un bassin d'argent, quatre chemises du baron, onze mouchoirs, des serviettes et des tapisseries. Il avait pour complice, dans cette expédition, son cher ami et cousin, monsignor Guerra ou Guerro, dont le chapeau de feutre et l'épée furent retrouvés sur les lieux ; Béatrice, dans sa déposition, dit : « Monsignor Mario Guerra a dû l'aider à emporter tout cela, je suis même sûre qu'il est l'inventeur de l'entreprise. » Nous retrouverons plus loin ce prélat à la main leste. Quant à Rocco, sa carrière fut courte : un certain Amilcare, bâtard du comte de Pitigliano, qu'un soir, en compagnie de monseigneur déguisé, il avait forcé à courir devant la pointe de son épée, le provoqua en duel dans un carrefour : Rocco reçut l'épée dans l'œil droit ; il tomba à terre, dit son valet Ulisse di Marco, « et ne parla jamais plus ».

Bernardo et Paolo, les deux plus jeunes Cenci, entraient à peine dans l'adolescence, au moment du crime de Rocca Petrella : ils eurent connaissance du projet des assassins et n'y firent aucune objection. Les deux filles aînées, Lavinia et Antonina, n'ont laissé aucun souvenir mauvais. Le mari de Lavinia, trésorier général de Cenci, fut poursuivi pour empoisonnement. Antonina épousa le baron Savelli, veuf d'un premier mariage et père de plusieurs petites filles. « C'est une bonne pâte,

écrivait d'elle sa belle-sœur Sofonisba, tranquille et de bonne humeur. » Pendant l'intermède conjugal de Savelli, l'excellente et adroite Antonina envoyait aux petites des cadeaux, par exemple, des poupées pour 40 baïoques.

Béatrice n'était point « une bonne pâte »; orgueilleuse, irascible, tenace, elle supportait impatiemment le joug brutal de son père. Le séjour de Rocca-Petrella acheva la perte de cette âme dangereuse. La pâle odalisque du palais Barberini, la *bianca creatura di bianco vestita*, prépara froidement la ruine tragique de toute sa maison.

III

Le baron Francesco, fort ennuyé du séjour de Rome, s'était retiré, vers 1595, dans son manoir féodal, bien loin des fâcheux et de la police du Saint-Père. Il emmenait avec lui sa seconde femme Lucrezia, Béatrice et ses fils Bernardo et Paolo. Ceux-ci s'enfuirent quelque temps avant le crime et retournèrent à Rome auprès de leur frère Giacomo. La tyrannie du vieux Cenci s'appesantit plus lourdement sur les deux femmes isolées. Il les battait pour tuer le temps. Béatrice, dans ce morne désert, sentit toutes ses révoltes s'exaspérer. Le

régisseur du château, Olimpio Calvetti, qui était marié et père de famille, lui parut un ami; il devint bientôt son amant. Sur ce point, tous les témoignages sont concluants. « Il venait dans nos chambres, dit la belle-mère Lucrezia, et se mettait à parler avec madame Béatrice, et moi j'allais me coucher et les laissais causer ensemble ». Toute la maison, les frères, le sicaire Marzio, furent au courant de l'intrigue; elle-même, elle la confessa à ses juges, selon une dépêche de l'ambassadeur de Modène à son duc. Certaines dispositions très voilées du testament de Béatrice, en faveur d'un jeune enfant qu'elle ne nomme point, font croire à M. Bertolotti qu'elle était devenue mère. Mais ici, je ne vois pas de preuve bien établie. Quelque chose d'extraordinaire se fût passé à Rocca-Petrella; Cenci eût commis, à l'occasion de cette naissance inattendue, un exploit féroce qu'aucun indice ne révèle. Il est seulement certain qu'il ouvrit, mais un peu tard, les yeux sur la conduite de sa fille et qu'il chassa Olimpio. On imagine la scène terrible de cette journée. Les témoins ont parlé d'un nerf de bœuf toujours pendu dans sa chambre à coucher, et dont il frappait souvent sa fille; il fit fermer par une barre de fer extérieure la porte de l'appartement des deux femmes; à cette porte, on pratiqua un volet, muni d'une serrure, par où en-

trait la nourriture; les fenêtres furent murées aux trois quarts et ne recevaient plus le jour que par le haut, à la façon des cachots. Béatrice se redressa toute frémissante, et la pensée du parricide entra dans son esprit.

Ainsi la rébellion légitime de deux femmes outragées, et, d'autre part, les plus vils intérêts, les passions les plus fougueuses, l'orgueil irrité, la peur, la soif d'une vengeance, l'attrait de l'or, réunirent fatalement pour la sanglante entreprise les assassins : Béatrice, à qui Cenci a arraché son amant ; Giacomo, le faussaire déshérité ; Lucrezia, la malheureuse qui tremble devant son mari et le méprise ; Olimpio, qui fera sa fortune en effrayant ses complices ; enfin Marzio, vassal de la Rocca, un simple bandit, qui, pour une poignée d'écus, accomplira l'œuvre scélérate. Et quel théâtre plus propice que ce manoir, dont les bonnes gens n'osaient point approcher et qui se penche sur les gorges profondes de la montagne, au sein des solitudes solennelles du mont Cassin et d'Anagni !

Le plan du crime fut dressé avec méthode. Nous y trouvons, dès l'origine, la volonté et la main de Béatrice et d'Olimpio ; Giacomo, probablement aussi Lucrezia et les jeunes frères ne furent affiliés que plus tard à la conspiration. Olimpio rôdait sans cesse autour de la Rocca et s'y glissait de

nuit par les fenêtres, aidé sans doute des valets qui ne voyaient en lui qu'un amant audacieux. Je suppose que Cenci se retirait de bonne heure dans sa tanière, dont il fermait les verrous soigneusement. Olimpio pénétrait dans la chambre de Béatrice et le lugubre colloque commençait. D'abord, selon Marzio, au récit de qui j'emprunte les détails qui suivent, il fut question de livrer le baron aux brigands ; c'était la mort la plus naturelle du monde. Mais Francesco sortait peu et armé jusqu'aux dents. Puis la jeune fille eut un entretien avec Marzio et le pria de découvrir un assassin digne de confiance parmi ses amis. Mais Olimpio exigeait que les trois frères Cenci fussent d'accord avec leur sœur ; on séduisit sans peine Paolo et Bernardo qui se sauvèrent alors pour ne rien voir. Olimpio fit le voyage de Rome et décida Giacomo. A ce moment, on paraissait choisir le poison. Giacomo remit au sicaire une racine rouge et une fiole remplie d'opium : Béatrice reçut le poison et tenta de s'en servir. Mais Cenci, méfiant, faisait goûter par sa fille les mets et les boissons de sa table. Dans un conseil tenu avec les deux misérables, Béatrice résolut de donner à son père du vin avec de l'opium, afin de l'endormir.

« Vous le tuez alors, dit-elle, comme vous voudrez, et puis nous le jetterons du haut de la ter-

rasse et nous dirons qu'il est tombé par accident. » Elle alluma une chandelle de suif « sans chandelier », la remit à Marzio et renvoya les deux hommes. Mais Olimpio laissa Marzio seul dans la chambre basse où ils devaient se cacher et remonta chez sa maîtresse : Marzio se coucha sur deux tables, enveloppé d'une couverture de la chambre de Béatrice. Les assassins demeurèrent toute la journée du lendemain dans leur retraite : Béatrice leur apporta à manger. Vers le soir, elle revint et dit que son père avait bu du vin mêlé d'opium, mais fort peu, parce qu'il l'avait trouvé amer : elle avait dû en avaler elle aussi quelques gouttes. Il n'était pas possible que le baron s'endormît d'un bon sommeil. Olimpio dit : cette nuit, nous déciderons l'affaire. Il remonta chez Béatrice, sortit du château, ne rentra que de nuit, et laissa dormir Marzio tout seul, comme la veille. Il vint le chercher à l'aube ; ils prirent leurs engins, un rouleau à faire la pâte, un gourdin et un fort marteau, et rejoignirent Béatrice. Tous les trois se dirigèrent vers la chambre de Francesco. Mais ils rencontrèrent Lucrezia qui parla bas à Olimpio ; tous les quatre se rendirent à la cuisine, où Lucrezia, effrayée, tenta de faire abandonner le projet. Mais Béatrice déclara qu'il fallait que son père fût tué n'importe comment. On attendit donc cette fois

encore jusqu'à la nuit. Quand tout fut noir dans le château, les bravi remontèrent chez Béatrice qui était seule. Tout à coup, Olimpio feignit d'avoir une quinte de toux, et se retira, sous le prétexte de ne point être entendu; mais, la toux persistant, il dit à Marzio : « Va, donne à Madame une excuse, nous ne pouvons rien faire à présent. » Marzio s'acquitta de la commission, Béatrice s'emporta contre Olimpio, l'accusant de trahison. Olimpio eut un accès de fureur, blasphéma le nom de Dieu et dit : « Tu veux que je fasse ce que je ne puis pas faire. Si tu veux que j'aille au diable, j'irai ! » Et, suivi de Marzio, il s'enfuit hors du château. Mais la nuit porte conseil, et, dès le matin, nous les retrouvons auprès de Béatrice. Cette fois on n'hésite plus. Tout à l'heure Lucrezia ouvrira la porte de la chambre conjugale. Le vieux Cenci est bien perdu.

Il fait grand jour au dehors, un matin radieux de septembre. Les verrous ont glissé et Lucrezia paraît sur le seuil. Elle pouvait alors crier, réveiller son mari : elle regarde, muette, le trio qui entre doucement : Olimpio le premier, puis Marzio, puis Béatrice. Olimpio connaît la situation du lit : il se jette de tout son poids sur le baron et le frappe sur la tête à grands coups de marteau. Béatrice s'est élancée vers la fenêtre qu'elle ouvre, afin qu'on

voie clair. Elle s'y arrête un instant, puis se retire, tandis qu'Olimpio frappe sur la poitrine et Marzio sur tout le corps. Francesco n'a poussé qu'un seul cri, s'est soulevé à demi, et tombe écrasé, inerte. Les femmes rentrent, enlèvent en toute hâte du lit les couvertures et les matelas inondés de sang ; on habille le corps encore tiède, et l'horrible cortège se dirige vers la terrasse qui donne sur le précipice. Olimpio ouvre une brèche dans le parapet ; la chute de nuit paraîtra ainsi vraisemblable. Francesco est lancé dans le vide. Mais Marzio réclame son salaire. Béatrice lui remet vingt écus enfermés dans un mouchoir blanc. Le pauvre homme, en les comptant à la maison, jugea la récompense assez maigre. Il se plaignit à Olimpio. Celui-ci lui assura qu'à Rome, Giacomo lui donnerait de l'or. « Mais, depuis, on ne m'a plus rien donné. » Ainsi finit la confession de Marzio, que je viens de résumer. Les deux bravi s'éloignèrent au plus vite de la Rocca. Marzio se jeta dans les montagnes où il se tint caché jusqu'à l'hiver, malgré la neige. Le commissaire pontifical réussit à l'y arrêter, et ses aveux décidèrent ses complices à s'accuser les uns les autres. Il mourut en prison, des suites de la torture. Olimpio fut assassiné par des spadassins aux gages de Giacomo. Il s'était d'abord caché à Rome, chez un dominicain de ses parents. Cesare, cousin

des Cenci, vint lui porter deux cents écus de la part de Giacomo, afin qu'il allât plus loin. Olimpio partit en compagnie de Camillo Rosati, à qui il raconta la scène du crime. Camillo le fit emprisonner traîtreusement à Novellara, mais Olimpio parvint à s'évader. Il fut rejoint à Teramo par trois anciens valets des Cenci, Marco Tulio Bertoli, Cesare et Pacifico da Terani, à qui il proposa de former une troupe de brigands dont il devait être la première victime. Les bandits tuèrent leur capitaine sur la grande route, lui coupèrent la tête et la portèrent au marquis de Celenza, dans les Abruzzes, afin de toucher le prix que la police napolitaine avait promis. Un témoignage considérable échappait ainsi au tribunal criminel de Rome. Mais Olimpio avait semé de toutes parts ses dangereuses confidences, et sa mort fut inutile à ses complices. La police du Saint-Siège, qui s'était assurée déjà de la famille des Cenci et recherchait ardemment toutes les personnes compromises de près ou de loin dans le drame de Rocca Petrella, s'inquiéta alors de la brusque disparition de monsignor Mario Guerra, le compagnon de fredaines de son cousin Rocco Cenci. Elle supposa, et non sans raison, qu'il avait tout au moins aidé à la fâcheuse suppression d'Olimpio. Monsignor se cachait à Naples, où il vivait assez misérablement, sous le nom de l'abbé Scar-

dafa. Une lettre anonyme informa le pape de l'aventure. Clément VIII fit arrêter, par l'entremise du nonce, le faux abbé que l'autorité napolitaine lui expédia par la voie de mer. « C'est un homme roux, plein de chair », dit dans sa déposition le capitaine de la felouque qui portait ce mystérieux passager. Monsignor rentra chargé de chaînes dans la Ville éternelle. On ne releva contre lui aucun fait palpable : mais les tribunaux ecclésiastiques se défiaient de cet homme d'Église : on le garda donc en prison six ans, pendant lesquels il écrivit mémoire sur mémoire : il fut ensuite relégué à Malte pour trois ans ; mais on prolongea son exil. Il revint enfin à Rome, et s'occupa de toutes sortes de « négociations illicites, de commerce et de trafics interdits par les sacrés canons », dit, en 1633, un bref d'Urbain VIII. Il était très vieux alors, songeait à se faire ermite, et demandait pardon pour les irrégularités de sa vie. Urbain VIII, le pape qui frappa Galilée, lui pardonna.

IV

Les Cenci se virent perdus par la révélation de leurs sicaires. Chacun d'eux, selon la formule du document judiciaire, à peine soulevé dans la tor-

ture, crie : « Descendez-moi, seigneur ! », et dénonce aussitôt ses complices. Giacomo charge à la fois Olimpio, qui est mort, et Béatrice : « Ma sœur est la cause de la mort de mon père et du malheur de ma maison ; je tiens d'elle, de Lucrezia, de Bernardo, de Paclo et d'Olimpio qu'elle traitait celui-ci avec fureur jusqu'à ce qu'il eût consenti à l'assassinat. Moi, je voulais le chasser, même après le crime, et Béatrice me disait : Il faut lui faire des caresses, sinon il te perdra. Ma belle-mère Lucrezia aussi est coupable, car elle était au courant de tout le complot. » Il feint d'avoir été offensé de l'intimité de sa sœur avec Olimpio : « Ils avaient toujours quelque chose à se dire à l'oreille. » Bernardo confirme le témoignage de son frère aîné. Lucrezia accuse Olimpio, Béatrice et Giacomo. Le 7 septembre elle a une première fois empêché le crime, au nom de la madone, dont ce jour était la fête... « la madone aurait fait quelque miracle effrayant. »

Au moment même du meurtre, elle ne se doutait de rien; elle rencontra les trois assassins armés à la porte de son mari, et se dirigea tranquillement vers la chambre de Béatrice. Elle a entendu les coups, mais sans comprendre sur qui l'on frappait. Quand elle est revenue, il était trop tard. Tandis qu'elle lavait les draps ensanglantés du baron, elle pleurait, et Béatrice lui dit : « Sotte

bête, pourquoi pleures-tu ? » Béatrice, « fille virile », écrit l'agent secret du grand-duc de Toscane, nie d'abord, puis avoue avec franchise sa part de préméditation. « Je dis à Olimpio que je ne voulais pas qu'on fît rien sans le consentement de mes frères. » Mais elle dénonce Giacomo et sa belle-mère, qui porta à manger aux bravi enfermés deux jours et deux nuits dans le château. « Madame Lucrezia aussi m'a conseillé et persuadé de faire tuer mon père par Olimpio. « Elle disait : « Cet Olimpio a promis de le tuer, et il n'en finira jamais. » « Olimpio, à son retour de Rome, m'a dit que Giacomo lui avait bien recommandé, quand il tuerait le seigneur Francesco, de l'achever, parce qu'il avait sept esprits, comme les chats. »

Je laisse de côté les témoignages secondaires des parents ou des domestiques des meurtriers. La cause était entendue. Les efforts de la défense devaient être vains. Béatrice elle-même n'avait rien révélé d'un attentat commis sur elle par son père. Farinaccio développa sans succès cet argument désespéré. Une sentence capitale fut prononcée contre les trois principaux accusés : le pape fit grâce de la vie au petit Bernardo, *à la condition qu'il assisterait de près au supplice des siens*. Le malheureux figura, en effet, sur les deux échafauds. Après quelques années de galères, il fut exilé, puis

grâcié, et vécut chétivement à Rome d'une pension que la sainte Rote lui servit sur sa part confisquée dans l'héritage paternel. Quant aux enfants de Giacomo, ils trouvèrent une fortune entamée par la confiscation, ruinée par les désordres de la famille, chargée de dettes et de frais judiciaires ; il fallut vendre, avec l'autorisation du pape, les biens patrimoniaux, qu'achetèrent comptant les Borghèse, les Aldobrandini, les Barberini, les Cafarelli.

Ce procès inouï avait profondément ému la société romaine. Les journalistes ou chroniqueurs du temps, qu'on appelait *menanti,* informent, dans leurs *avvisi,* les lecteurs de la marche de l'affaire, puis des chances de plus en plus faibles que les condamnés ont d'être grâciés par le pape. En général, ils sont favorables aux Cenci. Les avocats assiégeaient l'antichambre de Clément VIII, qui les reçut, mais fort mal. Les religieuses de Rome suppliaient le Saint-Père d'épargner aux deux femmes la honte de la mort publique. Les cardinaux Aldobrandini et Santa-Severina demandaient que Béatrice fût enfermée à perpétuité dans un couvent. Il est certain que le pape voulut lire le dossier du procès et les plaidoiries ; il hésita quelque temps, en faveur sans doute de Lucrezia et de la jeune fille. Malheureusement, plusieurs crimes analogues ef-

frayèrent, dans cette année 1599, le vieux pontife. En juin, Marc Antonio de Massimi, à qui jadis l'on avait déjà pardonné l'assassinat de sa belle-mère, empoisonna son frère dans un plat de macaroni, après avoir essayé le poison sur le cuisinier, qui en était mort. Massimi fut pendu. Une femme tuait son mari, le cousait dans un sac, et attachait le sac si habilement sur le dos d'un portefaix chargé de jeter le cadavre à l'eau, que ce complice, lié, sans le savoir, à son fardeau, accompagnait le mort au fond du Tibre. En août, Andrea Capranica blessa grièvement son frère, et fut arrêté dans le palais du duc Cesarini. Enfin, cinq ou six jours avant le supplice des assassins de la Rocca, Paolo Santa-Croce, parent très proche des Cenci, tua sa mère, près de Rome, de seize coups de poignard, avec la complicité de son frère Onofrio. Clément VIII n'hésita plus, et fit signe à ses bourreaux.

Le 11 septembre, à minuit, on avertit les condamnés que l'heure de mourir était venue. Ils sortirent de la prison, au matin, pour se rendre au pont Saint-Ange : Giacomo, nu jusqu'à la ceinture, sur une charrette ; Bernardo, en long manteau, et la tête masquée par un capuchon, sur une autre charrette ; les femmes, vêtues de deuil, à pied. Giacomo était intrépide. Bernardo, l'enfant de seize ans, sanglotait ; Lucrezia semblait une morte

qui marche ; Béatrice avait une incomparable sérénité. Les deux femmes moururent les premières, décapitées non par la hache, mais par une véritable guillotine dont le dessin a été retrouvé, par M. Bertolotti, aux archives criminelles de plusieurs procès du XVI[e] et du XVII[e] siècles, qui sont encore à l'*Archivio* romain. Giacomo, que l'on avait tenaillé, chemin faisant, aux deux mamelles, attendait, tout rouge de sang : il fut enfin écartelé.

Clément VIII sortit alors du Quirinal et s'achemina vers Saint-Jean de Latran, où il dit une messe basse pour le repos des trois âmes si criminelles et si malheureuses. Les corps restèrent exposés jusqu'à la nuit : les femmes, sur une tribune entourée de torches flamboyantes, et les débris affreux de Giacomo étalés sur l'échafaud. Quand les premières ombres furent descendues sur Rome, la confrérie des Florentins vient prendre Giacomo pour le porter à San-Giovanni-Decollato ; la confrérie des Stigmates recueillit, sur leur lugubre chapelle mortuaire, Lucrezia et Béatrice et les porta à San-Francesco. Une foule immense de religieux et de peuple suivait avec un grand bourdonnement de prières. Sur la tête livide de la jeune fille on avait déposé une couronne de fleurs.

Sept jours plus tard, on apprit à Rome un nouveau parricide. Deux frères avaient tué et enterré

leur père dans une vigne, où des chiens le découvrirent. « Dieu nous aide ! s'écrie le chroniqueur, je crois que la fin du monde approche ! » En même temps, on brûlait vif, à Campo di Fiori, un faux capucin convaincu d'hérésie. L'ambassadeur de France n'avait pas permis « qu'on fît de pareilles justices devant son palais, non qu'il veuille du bien aux hérétiques, comme le disent ses ennemis, (c'était l'ambassadeur de Henri IV), mais simplement pour ne pas entendre ni voir de telles personnes ».

Rome avait assisté, depuis l'entrée de Charles VIII, à beaucoup de spectacles extraordinaires ; au déclin de ce grand siècle, ouvert par Alexandre VI, Jules II et Léon X, la vieille ville sainte n'avait plus guère, pour charmer son ennui, que des tragédies de famille et des auto-da-fé. L'entraînement généreux de la Renaissance avait cessé depuis longtemps, et, sous la dure discipline inaugurée au Concile de Trente, la société romaine, indifférente à la culture de l'esprit, étrangère à l'élégance des mœurs comme aux libertés de l'âme, retournait à la barbarie et à la corruption de l'âge féodal. Ces parricides et ces fratricides, les Cenci, les Santa-Croce, les Massimi, ne sont point des *popolani* condamnés par leur condition à l'empire des passions brutales : ils sont, par la naissance, placés

dans les premiers rangs, fort loin de la foule. Quand une société se gâte par le haut, la décadence politique, la ruine de la civilisation sont irrémédiables.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES